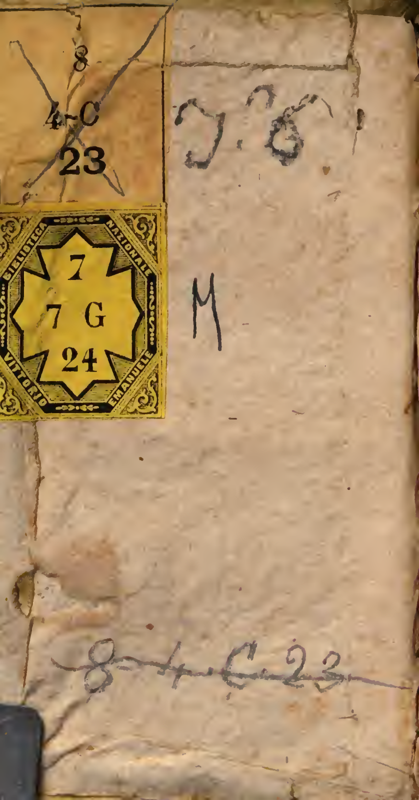




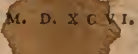
8
4-C
23
BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
7
7 G
24
M
8-4-C 23

HISTOIRE ET CHRONIQVE
DV
TRESCHRESTIEN
ROY SAINCT LOYS,
IX. DV NOM,
ET
XLIIII. ROY DE FRANCE.

Escrite par feu messire Ian Sire, seigneur de Ionuille, seneschal de Champagne, familier & contemporain dudit Roy S. Loys.

Auec la Genealogie de la maison de Bourbon.

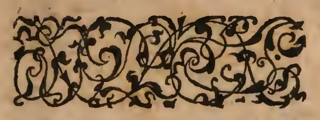


A GENEVE.
Pour Iaques Chouët.

M. D. XCVI.



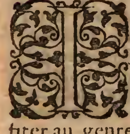
Av Lectevr.

Le principal but de la preſente impreſ-
ſion a eſté pluſtoſt pour repreſenter
la grande valeur & rare prud'hom-
mie du bon Roy croniqué en ceſt'
œuure, que pour faire fondement de
certaines particularités qu'il faut
rapporter ſimplement au temps &
nourriture d'alors.

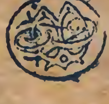


AV ROY Tres-Chrestien, François premier de ce nom,

Anthoine Pierre treshumble salut.



L est tout certain, SIRE, qu'entre toutes les choses qui en ceste mortelle vie peuuent profiter au genre humain, l'Histoire doit obtenir le plus haut & principal lieu. I'accorderai volontiers que les Philosophes ont beaucoup escrit, pour la perfection de l'ame & du corps. Les Mathematiciens, pour donner accroissement, & polir les esprits des hommes, nous ont baillé par escrit plusieurs doctrines excogitees, & inuentees subtilement. Pareillement, ç'a esté





vn faict eſmerueillable de cercher les ſecrets de Nature, & monter iuſques au ciel, pour en amener ci bas la cognoiſſance des choſes, que Dieu pere & autheur d'icelles auoit voulu mettre loin de noſtre ſçauoir. Certainement telle maniere de philoſopher a eſté grandement proffitable aux hommes, à ceux principalement qui ont voulu vſer de raiſon: mais pource que elle n'eſtoit communiquee qu'à certains particuliers Philoſophes, elle ne pouuoit donner à tous l'entree de felicité, comme elle nous eſt ouuerte par l'Hiſtoire; en laquelle nous voyons les faicts & geſtes des Princes vertueux:& non ſeulement ce qui a eſté fait de noſtre temps, mais auſſi ce que nous n'auons peu voir du temps paſſé. Tellement que ſi nous mettons la cognoiſſance de l'Hiſtoire deuant nos yeux,& vſons d'icelle, comme de la maiſtreſſe de noſtre vie, ſans nulle doute nous ſerons eſtimé

dig

dignes de plus grand bien & gouuernement que les Philosophes. Car par la seule intelligence de l'Histoire, nos esprits sont tellement incités à vertu, que nous detestons du tout le vice, pour acquerir vne louable renommée. Et si les Anciens, qui ont tant estimé la vertu, ont voulu celebrer les images & statues de leurs maieurs & ancestres, collocans icelles és temples & autres lieux publics; combien deuons-nous estimer l'Histoire qui n'est point muette, comme sont les statues? qui n'est point vaine, comme vne peinture? mais qui nous exprime & represente les vrayes images des gens nobles & vertueux, ausquels nous pouuons parler, & iceux imiter, comme s'ils estoyent en vie. Au moyen dequoi les Romains, par grand' diligence ont tant trauaillé, à reduire non seulement leurs faicts par escrit, mais aussi ceux des autres nations: afin que les ieu-

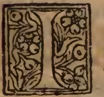
nes Princes,en lisant l'Histoire de leurs predecesseurs, fussent plus animés à soustenir le bien de leur Republique.Et certes ie puis dire, que les Romains ont pris cest aduantage sur les François seulement, qu'ils ont esté plus diligens à donner memoire à leurs guerres, que les François n'ont esté. Mais quant à la gloire & vertus, si nous voulons diligemment regarder & mesurer l'histoire Romaine auec celle desFrançois,nous trouuerons que les François doiuent auoir preference sur la nation Romaine: car il n'a esté iamais royaume,dont les Rois ayent plus aimé leurs suiets, ne qui ayent fait tant d'honneur à la vertu & religion Chrestienne, comme ont fait les rois de France : Assez le tesmoignent leurs Annales; mais auec le temps,il nous en sera donnee plus grande cognoissance : pource que nous trouuerons peu à peu,ce que le temps, auec la negligence des hom

hommes, nous ont tenu caché iusques à present. Il y a deux ans, ou enuiron, que moi estant à Beaufort en Valee, au pays d'Anjou, visitant quelques vieux registres du feu roy René de Cecile, pour y cuider trouuer quelque antiquité, dont il auoit esté amateur, auroy' trouué la Cronique du roy S. LOYS, escrite par vn seigneur de Ionuille, seneschal de Champagne, qui estoit de ce temps-là, & auoit accompagné ledit roy S. Loys en toutes ses guerres. Et pource que l'Histoire estoit vn peu mal ordonnee, & mise en langage assez rude; ai icelle veuë, au moins mal qu'il m'a esté possible: & l'ayant polie & dressee en meilleur ordre qu'elle n'estoit au parauant, pour donner plus grand' cognoissance des grands & vertueux faicts de la treschrestienne maison de France, ai voulu icelle mettre en lumiere: estant asseuré, que par ce moyen les Princes & nations estranges

cognoiſtront plus aſſeurément, que le nom de Treſchreſtien a eſté donné aux rois de France, par grand' raiſon. Et voyant l'œuure eſtre Royal & Chreſtien, m'a ſemblé, que le vous dedier, ſeroit l'approprier à ſon droit poinct: car telles geſtes, cōme du roy S. Loys, eſtoyent dignes de voſtre Royale preſence. Et auſſi que pour le grãd plaiſir que voſtre maieſté prend en la continuelle cognoiſſance des Hiſtoires; en quoi, entre autres choſes, auez voulu ſurmonter tous les Princes viuans, me ſembloit que l'œuure de lui-meſme eſtoit voſtre. Ie ſupplie donc treshumblement voſtre maieſté, vouloir receuoir ce mien petit ſeruice, auec telle faueur & beneuolence qu'auez accouſtumé receuoir les preſens de chacun. Eſperant, par ce moyen, prendre hardieſſe faire quelque choſe plus digne de voſtre preſence: Priant Dieu me vouloir en ce conduire l'eſprit, ſous voſtre protection & authorité.



GVILLAVME DE LA PERRIERE, TOLOZAIN, au benin Lecteur, ſalut.



E ne ſçai d'où peut prouenir, ami Lecteur, que tant plus nous nous approchons de vieilleſſe, tant plus nous nous eſloignons de bon iugement, & faiſons comme font communement les enfans allans à l'Eſcole : leſquels prennent le plus oblique & plus long chemin qu'ils peuuent pour y aller, & laiſſent le plus droit & le plus court. Nous ſommes dignes d'eſtre notés de ſemblable erreur: car pour aller à l'eſcole, c'eſt à dire, pour apprendre & ſçauoir les faicts vertueux des Anciens, nous cerchons le plus long chemin, c'eſt à dire, nous ſommes cu-

rieux d'eſtranger & lire les Hiſtoires des nations eſtranges, Grecques, Latines, & Barbares: & laiſſons la droite & plus couuerte voye, de lire nos Hiſtoires domeſtiques, de noſtre climat & nation. En quoi nous faiſons grand' faute: d'autant que tout ainſi (comme dit Ciceron, patron d'eloquence Romaine) que c'eſt folie, & reprouuee curioſité, d'aller acquerir honneur en pays eſtrange, quand on le peut acquerir en ſa Cité ou Republique. Semblablement eſt choſe ſuperflue, cercher les exemples eſtranges, quand nous en auons des noſtres à ſuffiſance. Attendu meſmement que les exemples plus prochains, ont en nous plus d'energie & d'fficace, que les loingtains. Outre que la memoire des noſtres et domeſtiques, porte plus de contentement à noſtre eſprit, que celle des eſtranges & forains. Tant de raiſons ne peuuent encore ſuffire, que nous ne delaiſſions nos Hiſtoires originaires, pour lire les autres.

Or

Or est il, Lecteur, que si nous lisons les Histoires des François, nous trouuerons que nos Princes n'ont esté moindres en tout exercice de vertu, soit d'engin, ou d'armes, aux Princes des autres nations : ains sont à l'aduenture superieurs: ou (sans aduenture) pareils. Car de douze cens ans en ça, ou enuiron, que le Lys des François commença à florir, à mespriser l'Aigle Romaine, & se ietter hors de seruitude, nous auons eu des Princes dignes d'estre conferés aux Grecs, Romains, & Barbares. Les Hebrieux louent leur Iosué, Dauid, Salomon, & les Macabees. Les Grecs leur Achilles, Diomedes, Agesilaus, Alcibiades, Pericles, Temistocles, Phelippe, & Alexandre. Les Romains se glorifient de leurs Camille, Scipions, Fabrice, Fabie, Sylla, Marius, Pompee, Iule Cesar, Auguste, & autres. Les Carthaginois se vantent de leurs Hanno, & Hannibal. Les Barbares de leurs Cambises, & Cyrus. Les Anglois

font grand cas de leur roy Artus, et de leur Table ronde : laquelle estoit plus remplie & assortie de mensonges, que de viandes : & de fables de leur Merlin, qu'ils tiennent pour leur Prophete. Les Espagnols se glorifient de leurs Alfonses. Les Germains de leurs Othons : mais à tous les dessus nommés, nous pouuons meritoirement bailler pour obiects, nostre Clodouee, Pepin, Charles-Martel, Charle-maigne, Phelippe Auguste, & autres plusieurs Princes, qui ne sont moindres aux superieurs, en tout exercice de vertu. Fut il petite emprise à Pharamond, de chasser & exterminer les Gaulois de leur terroir originaire, qui autres fois auoyent prins Rome, assiegé le Capitole, meurtri les Senateurs deuant les huis de leurs maisons, & autres lesquels les Romains ne combatirent oncques que pour leur vie? Fut il peu de cas à Clodouee de chasser les Goths, Visigoths, & Ostrogoths des Gaules, & reculer iusques

aux Espagnes & Afrique, & tuer Alaric leur Roy, qui auoit constitué son siege Royal en nostre cité de Tholoze? Fut il peu de cas à Charles-Martel, d'obtenir telle victoire, qu'elle sera à toute posterité memorable?

Fut il peu de gloire à Charle-Maigne, d'estre esleu Empereur de la monarchie Occidentale, & sacré à Rome, apres que l'empire Occidental eut esté acephale depuis la mort d'Augustulus, iusques audit Charlemaigne: chasser les Lombars d'Italie, conuaincre les Saxons, parauant inconuaincus, & les Gascons aux estroits des monts Pyrenees, dompter les Espagnols, celebrer le Concile vniuersel de l'Eglise, releuer l'authorité d'icelle, la douër, orner & enrichir tant de biens temporels, que de bonne institution & doctrine: instituer l'Vniuersité de Paris, en laquelle tout le monde est illustré de tout bon sçauoir, à laquelle ne sçauons point de seconde, ni aucune qui la precede? Quels Princes

trouuerons nous en la religion Chrestienne, de plus feruent zele, que fut Godefroi de Billon duc de Lorraine, & ses adherans, comme Pierre l'Hermite, le duc de Normandie, les comtes de Tartre, de S. Gille, de Foix, de Blais, de Chartres, de Flandres, Hugues le grand frere du roy de France, qui abandonnerent les delices & repos de leurs maisons, l'amour de leurs femmes & enfans, la familiarité & conuersation de leurs amis & parents, leur air naturel, leur propre heritage, pour estre pelerins és lieux tant lointains, & se mirent par mer, à la suietion des naufrages, & par terre à la suietion des espees des infideles? Æolus les guettoit en mer, & Bellone en terre: mais nonobstant l'abondance des richesses, & multitude de gens, leur iuste querelle, & la grandeur de leur zele, eut telle efficace enuers Dieu, que mil quatre vingts dixneuf ans, apres le sang espandu de Iesus Christ, couronné d'espines, Godefroi

defroi fut couronné premier Roy Chreſtien en Hieruſalem : non mie de couronne d'or & pierrerie (laquelle par humilité il refuſa) mais de couronne d'immortalité. Et quoi que ſe glorifient les autres nations Chreſtiennes, ſi ne ſe peuuent elles vanter d'vn ſi memorable effort : lequel, ſans aucune controuerſe, eſt attribué à la maiſon de France : de laquelle eſtoyent extraits, ou vaſſaux les deſſuſdits. Que dirons-nous d'auantage, deſcendant plus pres de noſtre aage? Quel trouuerons des princes Romains, auquel nous ne puiſſions comparer le bon roy S. Loys, qui pour le grand zele de noſtre Foy paſſa la mer, pour combatre contre les Sarazins & infideles : dont depuis, tant pour ſondit zele, que pour l'integrité de ſa vie, a merité d'eſtre mis au cathalogue des Saincts? Cherche (ami Lecteur) tant qu'il te plaira les Hiſtoires des autres nations, à peine trouueras-tu Prince ou Roy, qui ait eu ſi grand zele à no-

ſtre Foy que ceſtui: lequel pour icelle mit ſa vie à la merci du bois flottant en mer: laiſſa ſon Royaume tresfertile pour paſſer maint pays deſert: ſi ſomptueux palais, pour loger bien ſouuẽt en petites & baſſes maiſonnettes: ſes vins delicieux, pour boire de l'eau corrompue: ſa liberté, pour eſtre eſclaue. Bref, tous les aiſes & plaiſirs que pourroit Prince terrien auoir, pour endurer tous les malheurs, qu'infortune pourroit à vn poure homme preparer, & le tout pour augmenter la Foy de Ieſus Chriſt? Or (ami lecteur) pour autant que te vouloir au long declarer les louanges de ce bon & S. Roy, ſeroit outrepaſſer le propre & naturel d'vne Epiſtre, ie te r'enuoye au preſent autheur, homme qui a ſalué les bonnes lettres de front: & qui monſtre bien qu'il n'eſt pas nai tant ſeulement pour lui, ains (comme dit Platon, & apres lui Cicero & le Iuriſconſulte) pour l'vtilité & profit public, tant des preſens que de la poſterité: lequel a pris peine de mettre en

lum

lumiere l'Histoire des faicts & gestes, vie & mort dudit glorieux S. Chose encore non mise en champ de publication: où tu trouueras au long & en bon ordre expliqué ce que Gaguin, Paule Æmylien, & autres Historiens n'ont peu attaindre. Et pour fin, il te plaira considerer, que ce n'est moindre louange de bien polir vn diamant, ou vne autre pierre fine, que de la trouuer toute brute. Pareillement, tu ne dois pas attribuer moindre louange au present Autheur, d'auoir reduit en bon ordre & elegant style, la presente Histoire, qu'à celui qui en fut premier compositeur: Te priant de la lire: & te tenir pour asseuré qu'en icelle, non seulement les Princes, mais tous autres humains trouueront empraint le vrai & naif formulaire de bonne vie, sans laquelle est impossible de bien mourir, & consequemment paruenir à souueraine felicité.

GENEALOGIE de la maison de Bourbon.



E roy Louis ix. canonizé, appellé Sainct, couronné roy de France l'an 1226. & mort l'an 1270. le 25. iour d'Aust, eut & laissa deux fils, assauoir, Philippe iij. du nom, surnommé le Hardi, son successeur à la Couronne ; & Robert, comte de Clermont. A Philippe succederent à la couronne ses descendans en droite ligne, assauoir, Philippe le Bel, Louis Hutin, Philippe le Long, Charles le Bel, Philippes de Valois, Iehan, Charles v. dit le Sage, Charles vj. Charles vij. Louis xj. Charles viij. Le fils puisné de Charles v. fut Louis duc d'Orleans, qui eut deux fils, Charles pere de Louis xij. successeur de Charles viij. decedé sans enfans ; & Iean comte d'Angoulesme, pere de Charles ayeul de François j. successeur de Louis xij. son cousin. De François j. sont issus Henri ij. François ij. Charles ix. Henri iij. tué par vn Iacopin pres de Paris, le 2. iour d'Aoust, 1589. En Henri iij. est faillie la race des masles descendans du fils aisné du roy S. Louis. Robert son fils puisné, mari de Beatrix fille d'Archambaut de-

de Bourbon, eut vn fils nommé Louis, dont les terres furent erigees en Duché l'an 1327. Louis duc de Bourbon eut deux fils, Pierre & Iaques. Pierre est du tout defailli, quant à la ligne masculine, en Charles duc de Bourbon tué en la prise de Rome l'an 1527. Iaques puisné de Louis, connestable de France, eut vn fils nommé Iean, qui espousa Catherine comtesse de Vendosme & de Castres, & dame de Condé, & autres seigneuries. Ce Iean eut trois fils, Iaques, Louis, & Iean. La lignee de Iaques est entierement defaillie il y a plus de cent ans. Louis eut deux fils, assauoir, François & Louis. Du puisné, fait seigneur de la Roche-sur-Yon, est issu le duc de Montpensier qui vit à present. Le prince de la Roche-sur-Yon, aisné de ceste branche, est mort sans enfans depuis quelques annees. François fils aisné, eut de Marie de Luxembourg sa femme trois fils, Charles, François, & Louis de Bourbon. François comte de S. Paul deceda sans hoirs masles; Louis fut Cardinal: Charles l'aisné marié à Françoise d'Alençon, eut cinq fils, Antoine, François, Charles, Louis, & Iean. Antoine l'aisné espousa Ieanne d'Albret roine de Nauarre l'an 1549. D'eux est issu HENRI DE BOVRBON, nai l'an 1553. le 12. iour de Decembre. Or Henri iij. dernier de la race des masles descendans du fils aisné du roy S. Louis, estant decedé sans enfans, la Couronne eschet,

ſelon le droict du Royaume, à Henri de Bourbon, iiij. de ce nom; comme auſſi il fut recognu par la plus ſaine partie des François, & ſalué Treſchreſtien Roy de France & de Nauarre, incontinent apres le treſpas de Henri iij. qui peu auant ſa mort le declara ſon legitime heritier & ſucceſſeur.

*

Faut noter, que le chap.lvij. commence à ces mots; encores le Roy ſeiournant en Acre, &c. fol.205.lign.19. dont en voici le ſommaire:

Autre Ambaſſade que le Roy receut du Prince des Beduyns, autrement dit le Vieil de la Montagne; & des propos qu'ils eurent auec le Roy: & comme les maiſtres du Temple & de l'Hoſpital parlerent à l'Ambaſſadeur. des preſens que ledit Prince des Beduyns ennoya au Roy, de ſon eſtat, & de ſa loy.

A TRESHAVT & TRESPVISSANT SEIGNEVR

PHELIPPE ROY DE FRANCE,

fils de tresſainte memoire le Roy S.Loys, & Comte Palatin,

Ian Sire de Ionuille Seneſchal de Champagne, treshumble ſalut.



TRESHAVT & puiſſant Seigneur, feu madame voſtre Mere, que Dieu abſolue, ayant ſingulier & affectionné deſir, que la vie & faits du Roy S.LOYS, ſon loyal eſpous, voſtre Pere, fuſt miſe & reduite par eſcrit, pour en icelle liſant, remettre deuant ſes yeus, la memoire de lui, & de ſa ſainte maniere de viure, m'auroit pluſieursfois requis & admonneſté treſaffectueuſement, de vouloir mettre & coucher par Hiſtoire, la vie & geſtes de ſon Seigneur & eſpous. Sachant tresbien, que nul autre que moi, ne pouuoit auoir plus ample et entiere connoiſſance de ſa vie. Comme celui qui par l'eſpace de xxij.ans, aurois ſuiui, tãt en France, qu'Outre-mer, ſa compagnie; et ſi familieremẽt veſcu auec lui, que ſes grands et ſecrets affaires ne m'eſtoient aucune-



ment celés. A cette cause, voulant de tout mon pouuoir obeir au mandement et semõce de madite dame vostre Mere, aurois reduit en ce present liure, la vie et gouuernement du Roy S. Loys, vostre treshonoré Pere; ensemble les choses dignes de memoire, qui sont aduenues durant son regne, tant en France qu'en Egypte, lesquelles i'ai veues, ou entendues par autres que par moi, dignes de vrai tesmoignage. Et pourtant que mort a prinze madite dame vostre Mere, auant que i'eusse mis fin a ce miẽ petit labeur, il m'a semblé chose trop plus que raisonnable, de vous satisfaire du reste de l'obligatiõ en quoi i'estoi demouré redeuable enuers madite Dame: c'est de vous presenter & dedier cette presente Histoire; estant asseuré qu'elle ne vous sera moins chere qu'agreable; & qu'a vous seul, entre les vifs, vous estoit iustement deuë, comme vrai successeur, tant au Royaume, qu'en vertus & prouesse, de vostre treshonoré & redouté Pere. Et aussi qu'il me sembloit que faits Royaus sont dignes de conoissãce royale. A ceste cause, Sire, il vous plaira receuoir en gré cedit mien petit liure, lequel treshumblement ie vous presente. Vous suppliant de lui vouloir donner telle faueur, qu'a vostre exemple il puisse estre miroir aus autres Princes de bien & iustement viure; & a moi que perpetuellement ie puisse demourer vostre treshumble & tresobeissant seruiteur.

CRON

CRONIQVE ET VIE du Roy Saint Loys.

*

CHAP. I.

Quel fut le Roy S. Loys; ensemble de ses conditions & bonnes meurs.



E Roy S. Loys (la vie duquel nous voulons ici escrire) fut si parfaitement accompli & excellent en toutes vertus, que par vn commun consentement il surmonta de prouesse & glorieuse renommee tous les autres Princes du monde. Et tant fut il de sainte conuersation, que non seulement ses ennemis, mais les Turcs, & Infideles auoient son Nom en grand honneur & reuerence: en sorte que plusieurs Sarazins, par le seul exemple & bonne vie de ce saint Roi, receurent la Foy & creance Euangelique. Par sa grand' & incroyable prudence il ordonna si bien de l'estat & police de son Royaume, qu'il rendit ses suiets (au parauant lui tant oppressés) en repos & tranquilité. Il aima tant droiturê & iustice, que nul ne se complaignoit a lui, qu'il ne lui fist droit & equité. & par ses Loix & Ordonnances, en France establies, il pourueut si iustement a l'ordre & long traict des proces, en abolissant plu-

ſieurs abus, que les iuges commettoient, que le Royaume de France, qui auant ſon aduenement à la couronne, eſtoit pillé & corrompu de mauuaiſes couſtumes, ſe pouuoit a bonne raiſon nommer diſpenſateur de iuſtice & equité. Le bon Roi fut en ſa vie tant ami de verité, qu'oncques ne fauſſa ſa foy : meſmes les Sarazins, auſquels pluſieursfois promit accomplir de grandes choſes, n'eurent onques occaſion de l'arguer de promeſſe. Sa liberalité fut ſi treſgrande, que tous ceus qui en auoient la conoiſſance, l'eſtimoient vne grand' merueille : & plus encores donnoit il admiration a tous de ſa treſgrand' ſobrieté: car onques en ſa vie ne demanda viandes exquiſes ne delicates ; mais ſe contentoit ſeulement de ce qu'on lui ſeruoit a table. Et tant fut il dous & gracieus en ſon parler, qu'onques ne lui oys dire vne mauuaiſe parole de ſa bouche. En magnanimité & force de courage, il fut tant excellent, qu'onques crainte, n'aucune infortune, ne le foruoyerent de raiſon: mais touſiours rendoit graces & louanges a Dieu, de ſes aduerſités. Onques voyant ſon armee en danger & peril, ne ſe voulut departir d'elle, pour ſauuer ſa perſonne: mais touſiours vouloit attendre auec ſes gẽs les derniers hazards de fortune. Auec telles vertus & pluſieurs autres, veſquit ſi tresbien le Roi S. Loys, qu'apres ſa mort glorieuſe, il fut canonizé, & mis au nom-

bre

bre des saints Confesseurs, & bien esleus de Dieu. Et comme nostre Seigneur mourut en la Croix, pour racheter l'humain lignage, aussi le bon Roy S. Loys mourut a Carthage, croisé pour recouurer la Terre sainte, comme nous dirons par le discours de nostre Histoire qui est telle.

CHAP. II.

De la naissance du Roy S. Loys, & a quel iour, & quelle signification il referoit de ce iour là. A quel iour il fut couronné : aussi de la bonne doctrine qu'il apprint en sa ieunesse, par le moyen de sa mere. Ensemble les bons enseignemens qu'elle mesmes lui donnoit.

IL nasquit (comme ie lui ai ouy dire plusieursfois) le iour & feste de S. Marc apostre & Euangeliste, apres Pasques, & celui iour (disoit il) on apportoit aus Processions que l'on faisoit par toute France, des Croix, que l'on appeloit les Croix noires, qui estoit vraye figure & demonstrance (comme depuis il auoit pensé) que il seroit vn iour croisé & plusieurs hauts princes auec lui, pour aller recouurer la Terre-sainte, des mains des Sarazins & Infideles, comme depuis il aduint : auquel voyage plusieurs Princes Chrestiens, & infini nombre d'autres gens, moururent vrais crucifiés, tant en Egypte qu'en Carthage, ainsi qu'il vous sera recité tout au long ci apres. Le douzieme an de son aage (apres la mort du Roi Loys son pere) il fut

ſacré & couronné Roi en l'Egliſe noſtre Dame de Reims, par l'Eueſque de Soiſſons, pource que l'arceueſque de Reims eſtoit nouuellement decedé. Et n'auoit encores eſté pourueu de paſteur en ladite Egliſe. A ſon couronnement aſſiſterent les Princes de France, faiſans tout l'honneur & reuerence dont ils ſe pouuoient aduiſer, au nouueau Roi. Et fut ſon ſacre fait le premier iour de Decembre, l'an de grace mil deus cens vingt ſix: auquel iour le ſeruice de la meſſe ſe commence par ces mots: *Ad te leuaui animam meam, &c.* Et le bon Roi (qui depuis ſon enfance auoit eſté bien inſtruit a viure ſaintement) oyant chanter l'Egliſe en ſa perſonne, a l'inſtant commença a ſuiure ledit verſet, diſant, Beau ſire Dieu, i'ai leué mon ame & mon cueur enuers toi, & toute ma confiance eſt en toi miſe. & ceci diſoit-il, conſiderant la grand' charge qu'il venoit a prendre, en receuant le gouuernement du Royaume, qui ne peut par la prudence de l'homme eſtre bien conduit, s'il n'eſt tenu en la main de Dieu. La Roine Blanche ſa mere (qui par teſtament du feu Roi Loys auoit eſté ordonnee Regente du Royaume) par tous les moyens dont elle ſe peut aduiſer, le fit endoctriner en ſes ieunes ans, & apprendre la Loy de Dieu: en ſorte que pour la grand' affection qu'elle auoit d'auancer ſon enfant en ſciences & bonnes meurs, elle lui mit en ſa compagnie les

plus

plus ſçauans hommes qu'elle peut trouuer en ſon Royaume, & par eſpecial gens de Religion, leſquels elle faiſoit preſcher deuant ſon fils tous les Dimanches, & Feſtes de l'annee, lui faiſant remonſtrer continuellement comment vn Prince, auquel eſt commiſe la charge & gouuernement d'vn peuple, ſe doit maintenir enuers ſes ſuiets. Et tant deſiroit la bonne Roine Blanche edifier le roi S. Loys a bien & iuſtement viure, qu'elle lui diſoit ſouuentesfois telles paroles: I'aimerois trop mieus (cher fils) vous voir mourir deuant mes yeus, que vous voir commettre vn ſeul peché mortel, dont Dieu eſt tant offenſé. Ceſte diuine doctrine fut grandement profitable au Roi S. Loys: car comme il m'a plusieursfois conté, il ne fut iour de ſa vie qu'il ne lui en ſouuinſt: mettant peine tant qu'il lui eſtoit poſſible de la bien garder.

Et ſi bien fut eſleué & apprins es inſtitutions Chreſtiennes, par la merueilleuſe ſollicitude de ſa mere, qu'il n'y auoit homme de ſon temps plus deuot, & plus religieus que lui: en maniere qu'il eſtoit l'exemple & miroir de vertu aus Princes Chreſtiens.

CHAP. III.

Comme le Comte de Tholoſe print Chaſteau Sarazin, pres Tholoſe: & comme la Roine Blanche, mere du Roi S. Loys, pour reſiſter audit

Comte, enuoya armee contre lui; & de ce qui en aduint.

INcontinent apres ſon courõnement, la Roine Blãche ſa mere fut aduertie que le Comte Raimond de Tholoſe (qui auoit eſté declaré heretique par le Pape) eſtoit venu a groſſe troupe de gẽs aſſieger Chaſteau Sarazin, qui eſt aupres de la ville de Tholoſe, & auoit icelui prins a compoſition, en dechaſſant les François qui eſtoient dedans en garniſon, pour la deffenſe du lieu. A l'occaſion dequoi elle delibera & print aduis de donner ordre a toute diligence, a cette nouuelle & ſoudaine guerre, & chaſtier la temeraire enteprinze dudit Comte de Tholoſe. Et pour ce faire auſſi toſt enuoya contre ledit Comte, Vmbert lieutenant du roi, & bien experimenté au fait de la guerre, accompagné de grand nombre de gens de guerre. Lequel Vmbert eſtant arriué a Tholoſe, miſt le ſiege a la ville, & l'aſſaillit de tous coſtés, ſi viuement que les ennemis n'auoient loiſir de ſe fortifier, ne de pouruoir a leur infortune. Il commança a gaſter & deſtruire tout le païs a l'enuiron: en ſorte qu'il mit en peu de temps les villes qui eſtoient a l'entour de Tholoſe, en l'obeïſſance du roi. Voyans les Tholoſains telle diligence, & prenant exemple a leurs voiſins, furent contraints de ſe rendre, & receuoir en leur ville ledit Vmbert. Et conſiderãt le Comte que fortune

tune n'estoit pas des siennes, & que par la conduitte d'vne seule femme il auoit esté vaincu, qui tousiours auoit esté trouué inuincible, fut cõtraint faire la paix (qui estoit son dernier espoir) auec la Roine Blanche, & accepter le parti & conditions que la Roine lui offroit. Il auoit vne fille vnique, nommee Ianne, de l'aage de neuf ans, laquelle fut fiancee a Alphons frere du Roi, qui estoit aussi en bas aage: & fut conuenu que le Comte, sa vie durant, demoureroit possesseur du Comté de Tholose, & apres sa mort lui succederoit ledit Alphons son gendre. Ainsi fut donnee fin a cette guerre, par le bon conseil de la Roine Blanche, le Roi S. Loys, estant encores sans aucune administration.

CHAP. IIII.

De l'entreprinse du Comte de Boulongne, pour auoir la Regence du Royaume de France, & l'oster a la Royne Blanche, mere du Roy S. Loys. Ensemble ceus qui tenoient le parti dudit Comte de Boulongne: & de la bonne vigilance que laditte Royne Blanche auoit pour resister à leur entreprinse.

CEs choses ainsi appaisees, fortune qui defauorisoit au Roi, lui procura nouuelle haine, & a la Roine sa mere. Philippes Comte de Bouloigne, & oncle du Roi, se tenoit grandement outragé,

que

que la regence du Royaume ne lui auoit esté baillee, & qu'vne femme d'Espagne, & d'estrange païs, comme estoit la Roine, lui estoit preferee : parquoi resolut en soi dechasser la Roine, & prendre la regence du Roiaume. Au moien dequoi commença de faire grans brigues & factions en la Court, & tira de son parti plusieurs Princes & gros seigneurs : ausquels il fit entendre l'iniure qui leur estoit faite, tant a lui qu'a eus; c'est d'estre conduits & gouuernés par le moien d'vne femme estrangere. Ceci entendu par les Princes & Seigneurs, promirent de lui aider, & secourir en tout ce en quoi il les voudroit emploier:& des l'heure le firent leur Seigneur & maistre.

Voiant donques le Comte de Boulogne la Roine estre sans aucuns amis au Royaume de France, & le Roi estre encores en son ieune aage, delibera d'executer ce qu'il auoit entreprins. Et pour ce faire (aiant vne partie des tresors du roi Phelippe Auguste son pere, & du roi Lois son frere dernier decedé) fist fortifier Calaix, & enuironner de murailles: pource qu'il voioit bien telle ville estre conuenable pour mener la guerre, & mesmement sur la Mer : & que de là il pouuoit bien aisément & en brief de temps passer en Angleterre, si la necessité l'en contraignoit. La roine Blanche estant aduertie de la fortification que le Comte de

Bou.

Bouloigne faisoit, eut crainte qu'il ne fust aduisé de quelque mauuais conseil: toutesfois il conduisoit si secrettement son affaire, qu'on ne pouuoit trouuer moien de l'accuser enuers le ROI; & d'autre part il auoit la plus grād' partie de la noblesse de France, qui du tout (comme il a esté dit) lui fauorisoit. Parquoi la ROINE print aduis de lui mettre au deuant vn Prince voisin, puissant en biens & renommee. AU moien dequoi elle fit amitié auec le ROI Ferdinand d'Espagne, lequel nouuellement auoit esté racheté par la ROINE sa femme; & par cette amitié commença l'authorité du Comte de Bouloigne a diminuer enuers les François. D'auantage elle s'aduisa (pour augmenter & renforcer sa puissance) d'attirer a soi par prieres le Comte Thibaut de Champagne, lequel de ligne paternelle descēdoit de la maison de France, & de par sa mere, descendoit d'Espagne; lequel Comte de Champagne (comme l'on vouloit dire) fauorisoit au Comte de Bouloigne. D'autre part estoient le Duc Pierre de Bretagne, & son frere ROBERT Comte d'Eureus, lesquels auoient tant d'ennui, qu'ils ne pouuoient trouuer repos en leur esprit, de se voir du tout priués de l'administration du ROYAUME. Au moyen dequoi ils coniurerent a l'encontre du ROI, auec propos deliberé, de lui nuire a leur puissance. La cause de les induire a faire telle

trahiſon, furent aucuns des Barons de France, leſquels apres le couronnement du ROI, auoient demandé a la ROINE que elle leur vouſiſt donner certaine quantité de terres qui eſtoient du dommaine du ROI. Et pource que la ROINE leur auoit refuſé de ce faire, ils delibererent d'en prendre vengeance. Et vn iour s'aſſemblerent a Corbeil, pour parler & prendre conſeil auec le Duc de Bretaigne, auquel tous d'vn accord promirent par grand' trahiſon, que s'il vouloit entreprendre de faire la guerre contre le ROI, qu'ils feroient a ſon aide, & tiendroient ſon parti: lui promettant d'auantage, que ſi le ROI dreſſoit armee contre lui, & qu'ils y fuſſent mandés, qu'au mandement du ROI, ils s'y trouueroient: mais qu'ils ne meneroient auec eus que deus hommes de guerre chacun, affin de plus legeremẽt le ROI*conuaincre. Et comme ils auoient promis au Duc; ne faillirent de tenir leur promeſſe, ainſi qu'il vous ſera recité ci apres.

c. rendre veincu.

CHAP. V.

Ce que voulurent faire les Duc de Bretaigne & Comte d'Eureux ſon frere en ladite conſpiration a l'encontre du Roy S. Loys, & qui fut cauſe de rompre leur entrepriſe.

Donq

DOnques le Duc de Bretagne, & le Comte d'Eureus son frere, pour le commencement de la guerre, prindrent deus fors Chasteaus, c'est assauoir S. Iaques de Beuron, & Belesme, qui estoient en l'obeissance du roi. Lesquels le roi son pere, en allant contre les Albigeois, auoit baillé en garde au Duc de Bretagne. Par la prise de ces deus Chasteaus, la trahison fut descouuerte: au moien dequoi, les deus freres furent accusés de trahison enuers le roi & desloiauté. Le roi, par le conseil de sa Mere, les enuoia deffier, deliberant leur courir sus a grand' puissance, pour les punir de leur meffait. Mais le Comte de Champagne, voiant que le Duc de Bretagne auoit trop peu de resistance, pour la force du roi, moienna d'appaiser le roi, lui remonstrant qu'il deuoit premierement faire appeller lesdits conspirateurs par deuant lui, & entendre leur cause par eux mesmes. Le roi trouua bon ce conseil: parquoi manda au Duc de Bretagne, & a son frere, qu'ils vinssent parler a lui, pour s'excuser de la trahison: autrement qu'ils deliberassent d'auoir la guerre en brief. Le duc & son frere firent responce, que la Paix leur estoit tresaggreable: suppliant au roi qu'il lui pleust assigner le iour & lieu, pour se trouuer par deuers lui, pour defendre leur cause, & traiter de la paix. Le lieu leur fut assigné a Chinon: mais au iour accordé

ils firent defaut, & ne comparurent point. Parquoi de rechef appelles, promirent venir a Vandosme, & la (selon le vouloir du Roi) se purger de ce dont ils estoient coupables. Le Roi partit de Paris pour aller a Vendosme: & le Duc & son frere estants bien aduertis du partement du Roi, excogiterent vne plus grande trahison, & firent resolution de prendre le Roi par force a ce voyage, & le tenir a leur puissance, hors des mains & gouuernement de sa Mere. Et pour mettre fin a leur entreprinse, firét vne embusche de Gens d'armes a Estampes, pour attendre & guetter le Roi, & le prendre quant il passeroit par la. Le Roi estant arriué a Montleheri, fut aduerti, par le moyen du Comte de Champagne, de cette trahison qu'on auoit brassee contre lui: delibera de ne passer plus outre. Et pource que l'on lui fit entendre que la plus grand' partie des Barons ses ennemis estoient assemblés a Corbeil, pour lui porter dommage: il n'osa partir de Montleheri pour retourner a Paris, craignant que ses ennemis ne lui vinssent au deuant. Parquoi soudain enuoya a sa Mere, lors estant a Paris, pour l'aduertir du danger ou il estoit. Laquelle apres auoir entendu le peril de son Fils, delibera sans aucune demeure, lui donner secours. Au moyen dequoi subitement incita les Parisiens a se mettre en armes, pour aller

don

donner aide a leur Roi. Les Parisiens assemblerent grosse troupe de gens, & tirerent droit a Montleheri ou estoit le Roi: & quant les insidiateurs conurent la venue des Parisiens, ils se retirerent secretement, sans mot dire. Et le Roi estant mis hors de danger, fut amené & conduit par les Parisiens, iusques en la ville de Paris. Plusieursfois lui ai ouy dire, que depuis Montlehēri iusques a Paris, les chemins estoient pleins & serrés des deus costés de Gens d'armes, & autres gens qui estoient venus là pour le defendre : & crioient tous a haute vois, que Dieu lui voulsist donner longue vie & prosperité, & le garder des mains de ses ennemis.

CHAP. VI.

Comme les ennemis du Roy tascherent par diuers moyens d'attirer a eus Thibaut comte de Champagne, ou bien de le mettre en la male grace du Roy.

VOyans doncques les ennemis du Roi, qu'il leur estoit eschappé, & que leur trahison auoit esté descouuerte, par le Comte Thibaut de Champagne, furent grandement marris & indignés contre icellui Comte Thibaut. A l'occasion dequoi, delibererent de prendre vengeance de lui, & le*desheriter : se deliberans d'enuoier querir la Royne de Chyp-

**c. lui faire perdre son pays.*

pre, a laquelle par droit de succession appartenoit le Comté de Champagne, comme nous dirons apres. Toutesfois ce conseil ne fut pas trouué bon d'aucuns Barons: parquoi cette entreprise (pour l'heure) delaissee, prindrent autre aduis. C'est de moyenner la Paix entre le Duc de Bretagne & le Comte de Champagne, esperans par ce moyen attirer a eux ledit Comte, & le rendre ennemi du ROI: & quant bien il ne voudroit leur fauoriser, si pensoient ils bien qu'il encourroit la male grace du ROI, pour auoir fait la paix auec le Duc de Bretagne. Et pour donner effet a leur conseil, cercherent tous les moiens, dont ils se peurent aduiser, pour paruenir a faire ladite paix. Et tant fut pourparlé d'vn costé & d'autre, que le Duc de Bretagne promit donner a femme Blande sa fille vnique, a Ian fils du Comte de Champagne: & fut accordé que l'on ameneroit a certain iour la Damoiselle en la ville de Vaulserre, pres Chasteau-Thierri, pour la faire espouser audit fils du Comte de Champagne. Le Duc de Bretagne se partit de son païs, accompagné de la plus grand' partie des Barons de France, qui estoient ses parens, pour conduire sa fille iusques au lieu assigné. Et quant il fut arriué a Vaulserre, il manda au Comte de Champagne qu'il amenast son fils, pour faire les espousailles de lui & de sa fille, selon qu'ils auoient

prom

promis l'vn a l'autre. Le Comte de Champagne ayant receu le message du Duc, delibera incontinent de l'aller trouuer audit Vaulserre, pour lui tenir sa promesse: mais ainsi qu'il s'apprestoit pour partir, vint arriuer (selon que i'ai depuis entendu par ceus qui estoient presens) par deuers lui, messire Geoffroi de la Chapelle, qui lui presenta des lettres de par le ROI: par lesquelles le ROI lui rescriuoit qu'il auoit entendu l'alliance & amitié faite entre lui & le Duc de Bretagne son ennemi, & qu'il estoit bien informé du mariage, qui se deuoit faire entre son fils & la fille du Duc, lequel auoit tousiours conspiré & tasché a dommager le ROI, depuis qu'il estoit venu a la couronne, & lui faire tout le mal qu'il auoit peu. Parquoi lui deffendoit expressement, par lesdites lettres, sur peine d'encourir sa male grace, & de perdre tout ce qu'il tenoit en France du ROI, de n'accomplir point ledit mariage. Le Comte Thibaut de Champagne (apres auoir fait lecture desdites lettres) estant informé du vouloir du ROI, delibera d'obeir & obtemperer a son mandement. Au moyen dequoi, manda au Duc de Bretagne, qu'il s'en retournast sans plus l'attendre, & que quelque incident lui estoit suruenu : parquoi il ne pouuoit entendre a l'accomplissement dudit mariage.

CHAP. VII.

Comme le Duc de Bretagne, & autres Barons de France, se trouuans deceus et trompés de leur entreprise, manderent la Royne de Chyppre pour faire la guerre contre Thibaut Comte de Champagne.

QVant le Duc de Bretagne, & les Barons de France, qui estoient (comme ie vous ai dit) attendans le Comte de Champagne, furent aduertis qu'ils estoient trompés & deceus de leur intention, ils conceurent mortelle haine a l'encontre dudit Comte: & par grand despit manderent la Roine de Chippre; lui promettans aide & faueur, pour recouurer le Comté de Champagne, dont elle estoit vraye heritiere, lequel estoit a tort par ledit Comte vsurpé. Ces promesses meurent la Roine de Chippre, en sorte qu'elle se retira par deuers eus. Mais auant que passer plus outre en mon histoire, il m'a semblé conuenable de vous declarer comme ledit Comté de Champagne appartenoit a la Roine de Chippre.

CHAP. VIII.

Incident, auquel est traitté du droit du Comté de Champagne, querellé par la Royne de Chippre: ensemble d'aucunes choses faites tant par le Roy Thelippes, que par le roy Richart d'Angleterre, en vn voyage d'Outre-mer.

Henr

HEnri le Large, Comte de Champagne, espousa pour femme, Marie sœur du ROI de France, & du ROI RICHART d'Angleterre, duquel mariage il eut deus enfans, Hẽri qui estoit l'aisné, & Thibaut. Celui Henri s'en alla croisé en la Terre sainte, auec Phelippe ROI de France, & le ROI RICHART d'Angleterre: & a leur venuë prindrent la Cité d'Acre. Mais le ROI Phelippe s'en retourna incontinent en France, & demoura en Acre le ROI RICHART, & auec lui ledit Henri: la ou ils firent tant de beaus faits d'armes sur les mescreans & Sarazins, que leurs histoires en sont toutes plaines. Et tant estóit rempli de prouësse icelui ROI RICHART, qu'il fut plus craint & redouté des Sarazins, que ne fut onques Prince Chrestien: en sorte que quant les petis enfans des mescreans se prenoient a pleurer, les meres (pour les faire taire) leur disoient: taisés vous, voici le ROI RICHART qui vient pour vous querir: & incontinent les petis enfans, oyans nommer ledit ROI RICHART, se taisoient, sans plus plorer. Et semblablement les Turcs & Sarazins (si leurs cheuaus auoient paour de quelque ombre) en les piquant leur disoient, & cuides-tu que ce soit le Roi RICHART? Par le moien d'icelui ROI d'Angleterre HENRI de Champagne espouza la Roine de Hierusalem, qui estoit droite heritiere d'icelui Royaume: & de ce mariage eut deus filles,

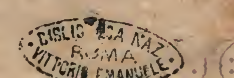
dont la premiere fut Roine de Chippre, & l'autre fut mariee au Comte Heirat de Brienne, dont sortit grand lignage, tant en France qu'en Champagne. Cette Roine de Chippre, de laquelle ie veus parler, estoit (comme vous pouués voir) vraie Comtesse de Champagne, estant ledit Comte Thibaut puisné seulement.

CHAP. IX.

De la venue de la Roine de Chippre, & de ce qui fut fait, tant par ceus qui tenoient son parti, comme de la part du comte Thibaut.

ESTant donques la Roine arriuee deuers les Barons, fut par eus receuë treshonorablement : & lui declarerent leur entreprise ; laquelle elle trouua tresbonne. A cette cause firent incontinent apres assembler & mettre en ordre leurs gens de guerre, pour aller assaillir le Comte Thibaut : mais auant que partir, ils attirerent de leur costé le Duc de Bourgoigne, qui auoit a femme la fille du Comte Robert de Dreus, lequel leur promit d'entrer a grosse armee en Champagne, du costé de la Bourgoigne, pour destruire les païs du Comte Thibaut. Et s'assignerent iournee pour assembler leurs armees, deuant la ville Troye, pour la prendre. Le Duc de Bourgoigne mit ses gens en païs, tirant droit en Champagne, gast

gastant & bruslant tout ce qu'il rencontroit en son chemin. Les Barons entrerent du costé de la France, en Brie, & commancerent a faire grand dommage par là ou ils passoient, mettant le feu aus villes & forteresses. Le Comte Thibaut se voiant ainsi durement assailli de deus costés, par si grand nombre d'ennemis, delibera de pouruoir a sa nouuelle infortune, & resister contre les assaillans. Si manda au Roi la necessité ou il estoit, le suppliant de lui enuoier secours. Le Roi n'y faillit pas, mais fit dresser soudainement son armee, & lui mesmes en personne se mit en chemin, pour aller au secours du Comte Thibaut. Ce pendant le Comte brusla & destruit plusieurs villes & fortes places de Champagne, comme Espernai, Vertu, Cedane, & autres. A celle fin que si icelles villes estoient prinses par les ennemis, qu'ils ne trouuassent point viures dedãs, ne lieu pour se fortifier a la retraite. Le Duc de Bourgoigne arriua deuant Troye le iour assigné, & se campa lui & ses gens en la prerie: & le lendemain deuoient arriuer aussi les autres Barons. Les bourgeois de Troye se voyans n'etre point secourus de leur Seigneur le Comte Thibaut, manderent incontinent a Simon, Seigneur de Ionuille, le danger ou ils estoient: le priant de les venir secourir. Le Seigneur de Ionuille ce iour mesmes que les Barons se deuoient trouuer deuant



Troye, arriua deuant l'aube du iour deuant la ville, & entra dedans. Les Barons a leur arriuee assaillirent aspremant la ville, cuidans la prendre d'assaut; en sorte qu'il y eut dur conflit d'vne part & d'autre: mais la ville fut si bien deffenduë, a l'aide & conduite du Seigneur de Ionuille, que les ennemis furent contrains cesser l'assaut, & se reculer pour se ioindre auec le Duc de Bourgoigne, qui (comme dit est) estoit desia campé.

Ne tarda gueres apres que le Roi vint arriuer auec son armee aupres de Troye: & estant aduerti que ses ennemis estoient en la prerie, delibera de les aller assaillir, & les combatre. Si tira droit a eus; mais les Barons voyans que le Roi estoit en personne en la bataille, se retirerent en leur parc, & ne voulurent ioindre a lui, pour le combatre. Si manderent supplier au Roi, que son plaisir fust de ne se trouuer point en la bataille; & qu'ils iroient volontiers combatre le comte de Champagne, & le Duc de Lorraine qui estoit en sa compagnie, a trois cents hommes d'armes moins que le comte & le Duc n'auoient. Le Roi leur fit responce, qu'il n'auoit point deliberé de mettre ses gens en bataille, si lui-mesmes n'y estoit en propre personne: & qu'il vouloit tenter le hazart de la guerre, comme son ami, qu'il estoit venu secourir. De cette responce furent les Barons grandement esbahis; en

sorte

ſorte qu'ils ne ſçauoient quel conſeil ils deuoient prendre : car ils ne vouloient point porter armes a l'encontre du Roi. Et craignans de ne courroucer le Roi d'auantage, lui manderent de rechef, que volontiers ils trouueroient moyen de faire entendre la Royne de Chippre a faire la paix, auec le Comte de Champagne, ſi le Comte auſſi y vouloit entendre de ſon coſté. Mais le Roi leur reſpondit qu'il n'entendroit aucunement a faire la paix, & ne permettroit auſſi que le Comte de Champagne s'y accordaſt, que premierement ils ne deſlogeaſſent, & vuidaſſent de tout le païs de Champagne. Les Barons (apres auoir entendu l'intention & vouloir du Roi) leuerent incontinent leur camp, & ſe vindrent tout d'vne traitte loger a Illes, mais le Roi les chaſſa de là. Parquoi s'en allerent parquer au deſſous de Iulli, ou le Roi les pourſuiuit touſiours. Au moyen dequoi, voyans la grand' diligence du Roi, ſe retirerent en la ville de Langres, qui eſtoit au Comte de Neuers, qui tenoit de leur parti. Et ainſi le Roi deſchaſſa ſes ennemis du païs de Champagne, a grand' honte & confuſion.

CHAP. X.

L'appointement fait par le Roy S. Loys, entre la Roine de Chippre, & Thibaut

Comte de Champagne.

EStans donques (comme dit est) les Barons retirés a Langres, firent continuer le traitement de la paix entre la Royne de Chippre, & le Comte de Champagne. & tant fut l'affaire poursui, que par le moyen du Roi, la paix fut concluë & accordee. que le Comte de Champagne donneroit a la Royne de Chippre, pour le droit de son partage successif, deus mille liures en terre de reuenu, & quarante mille liures en argent comptant, pour rembourser la Royne de ce qu'elle auoit fraié pour le fait de la guerre. Lesquels quarante mille liures, le Roi paya depuis a la Royne. & lui vendit le Comte de Champagne pour icelle somme, les fiefs & Seigneuries qui s'ensuiuent: C'est assauoir les fiefs des Comtés de Blois, Chartres & Sanxerre, auec le fief du Vicomté de Chasteaudun. Combien qu'aucuns vouloient dire que le Roi tenoit lesdittes terres en gage seulement: mais ie le demandai vn iour au Roi, nous estans Outre-mer, lequel me respondit qu'il les auoit acheptees purement & simplement, sans aucune condition.

Les terres que le Comte bailla a la Royne, tient au iourdhui le Comte de Brienne, qui a present est, & le

Comte

Comte de Ioingni, pource que l'ayeule du Comte de Brienne fut fille de la Roine de Chyppre, & femme du present Comte Gautier de Brienne. Et pource qu'il vient a propos, ie n'ai voulu mettre sous silence, comme appartenoient au Comte de Champagne les terres & seigneuries qu'il bailla au Roy. Le grand Comte Thibaut qui gist a Laigni eut trois fils, dont le premier s'appelloit Henri, le second eut nom Thibaut, & l'autre Estienne. celui Henri, qui estoit l'aisné fut depuis Comte de Champagne & de Brie:& pour la grand' largesse & liberalité dont il vsoit enuers tous, fut appelé le Large. Et entre autres largesses qu'il fit, en ai voulu escrire ici vne, qui est digne de memoire. Il y auoit vn tresriche Bourgeois a Troye, nommé Artaut, auquel le Comte Henri donnoit plus de foy qu'a nul autre de son conseil, & tant amassa de deniers icelui Artaut, qu'il feit bastir le Chasteau de Nogent, dont depuis a esté appellé Nogent l'Artaut. Or aduint qu'vne feste de la Pentecoste comme le Comte alloit a S. Estienne de Troye, pour ouyr Messe, qu'vn pauure Gentilhomme ayant deux filles auec lui, se mit a genous deuant le Comte; lui suppliant au nom de Dieu, de lui vouloir aider pour marier ses deus filles, lesquelles il monstroit au Comte. Et Artaut de Nogent qui venoit derriere, sans attendre la response du Comte, commen-

ça a reprendre le pauure Gentilhomme, lui disant qu'il auoit tort de demander argent au Comte, qui en auoit tant donné, qu'il n'auoit plus dequoi. Et le Comte ayant entendu ce qu'auoit dit Artaut, se tourna deuers lui, en lui disant: Sire villain, vous mentés faussement de dire que ie n'ai plus que donner. si ay dea,& encores vous-mesmes que ie donnerai tout a present. Et incontinent le print & dit au Gentilhomme: Tenés (mon ami) ie le vous donne,& le vous garantirai. Le pauure Gentilhomme ne fut point estonné: mais soudainement empoigna mon Bourgeois bien estroitement,& ne le laissa oncques aller iusques qu'il lui eust baillé cinq cens liures pour marier sesdites deus filles. Le second frere d'icelui Henri le Large estoit Thibaut, qui fut Comte de Blais: & le tiers fut Estienne, qui fut Comte de Sanxerre. Et ces deus freres ici tindrent leurs Comtés & heritages de leur frere aisné Henri le Large, & leurs hoirs apres eux, iusques à ce que le Comte Thibaut les vendit (comme dit est) au Roy S. Loys.

CHAP. XI.

De la guerre de Bretagne, faite par le Roy, & quelle fin elle eut.

APres que le Roi eut donné fin a cette guerre, il s'en retourna a Paris, pour aller courir sus au Duc de Bretagne, qui

qui eſtoit encores en armes contre le Roi. Mais auant que de mouuoir, par l'aduis & conſeil de la Roine Blanche ſa mere, pour diminuer la force du Duc,il attira a ſon amitié Robert Comte d'Eureus, lequel vint vers le Roi,& obtint de lui pardon. Et vous aſſeure que lon mettoit plus grand' diligence d'vn coſté & d'autre de ſoliciter & gagner des amis, qu'a faire la guerre par armes. A cette cauſe,le Duc de Bretagne ſe voyant delaiſſé du Comte de Eureus ſon frere, fut contraint aller querir loingtain ſecours. Au moyen dequoi, il s'allia auecq' Henri Roi d'Angleterre, pour faire la guerre au Roi S.Loys.Et lui promit le Roi d'Angleterre de paſſer la Mer (auecq' groſſe trouppe de gens) au Printemps prochain,pour ſe ioindre auec lui. Ceſt accord fut fait au commencement de l'hiuer. Et le roi S. Loys en eſtant aduerti, delibera d'y pouruoir diligemment,& n'attendre point d'aſſaillir le Duc iuſques a ce qu'il euſt renforcé ſa puiſſance. Parquoi eſtant au meillieu de l'hiuer, aſſembla groſſe armee, & tira droit a Angers, que le roi Loys ſon pere auoit reſcous des Anglois,& l'auoit baillé au Duc de Bretagne. A la venue du roi, les Angeuins ſe rendirent à lui. Et le roi parti de là, alla prendre pluſieurs autres villes a l'entour,que le Duc de Bretagne tenoit des rois de France. Et comme le roi vouloit paſſer outre,pour entrer en

la Bretagne plus auant, le Duc se voyant auoir peu de resistance aima plus experimenter la benignité & clemence du roi, que tenter la fortune de la guerre. Parquoi s'en vint deuers le roi, pour lui requerir pardon. Lequel (aus prieres de robert son frere) lui fut octroié. Il promit tenir en foy & hommage du roy, le Duché de Bretagne, & lui en fit le serment de fidelité deuant tous les Princes. Dequoi les Bretons lui dónerent grand blasme despuis, l'appellans le Duc Mauclerc: mais ie ne sçai si a iuste cause les Bretons lui donnerent tel nom, veu qu'il deuoit estre bien sage, puis qu'il auoit si long temps estudié a Paris. Ainsi print fin la guerre de Bretagne, par la grand' diligence & prouesse du roi S. Loys.

CHAP. XII.

Comme le Roy estant en Paix, bailla le Comté de Poitou a son frere Alphons: qui fut moyen qu'Hugues Comte de la Marche, sa Femme, & autres s'esleuerent contre le Roy, qui fut commencement d'vne grand' guerre.

** Auise que l'Autheur en parlant de Poitou, le nomme quasi par tout Comté, & non Duché.*

ET se voyant le roi estre en paix, & au dessus de tous ses ennemis, lui print aduis & vouloir de visiter son royaume: & en le visitant erigea plusieurs Comtés, & Duchés: & par especial il erigea le Comté de Poitou en *Duché, & le donna a Alphons son frere: & commanda a tous les

Seig

Seigneurs de Poitou de faire foy & hommage de leurs terres & Seigneuries au nouueau Duc: par ce moyen estoit requis a Hugues Comte de la Marche(qui estoit enclose au Duché de Poitou) de reconoistre pour Seigneur le Duc Alphons: mais sa femme lui dissuadoit tousiours de ce faire, & remonstroit que ce n'estoit point chose raisonnable qu'vn pere de ROI(comme estoit le Comte de la Marche) deuint homme lige du Duc Alphons. D'auantage, qu'elle estoit mere de ROI, & auoit esté femme de ROI, car elle auoit esté mariee au ROI d'Angleterre, & qu'encores elle portoit le nom, & estoit appellee ROINE: parquoi(disoit elle)ie ne voi aucun droict par quoi le Duc Alphons doiue auoir Seigneurie aucune sur nous, ne que ie soye tenue de faire reuerence a Ianne sa femme. Toutes ces remonstrances faisoit elle au Comte de la Marche son mari. Et encores d'auantage, elle sollicita le Comte Geoffroi de Luzignen, de ne point obeir au Duc Alphons, lui reduisant a memoire comment il auoit eu deus freres, qui auoient esté l'vn ROI de Hierusalem, & l'autre ROI de Chyppre. Au moyen dequoi seroit indigne & mal seant a la maison de Luzignen, qui estoit de ligne ROYAL, de receuoir pour seigneur le Duc Alphõs. Par ces persuasiõs, le Comte de Luzignen delaissa la foy & amitié du ROI, deliberant de ne reconoistre aucun droit de subiec-

ction au Duc de Poitou : parquoi secrettement commança a fauoriser au Comte de la Marche : lequel desia (sans que personne s'en apperceust) donnoit ordre de faire assemblee de gens pour se deffendre, si le Roi le vouloit contraindre à faire hômage au Duc de Poitou. Or aduint il vn iour ce temps pendant que le Roy estant en la ville de Saumeur, qu'il tint vne grand' court & maison ouuerte. Et vous veus ie bien faire certains (pource que i'y estois present) que ce fut vne chose de si grand' magnificence & appareil (veu l'abondance de toutes choses & richesses qui y estoient) que lon eust sceu onques voir. A la table du Roi mangeoient le Duc de Poitou son frere, lequel auoit esté fait nouuellement Cheualier, le Duc Pierre de Bretagne, les Comtes d'Eureus nouuel Cheualier aussi, & de la Marche. Et en vne autre table deuant le Roi, a l'endroit du Comte d'Eureus estoit assis le Roi de Nauarre, qui estoit tresrichement accoustré de drap d'or en cotte & mantel, la sainture, fermail, & le chappeau d'or fin, deuant lequel ie seruoye d'Escuyer. Deuant le Roi S. Loys, seruoit le Comte d'Artois, & son frere, & le bon Comte de Soissons, qui trenchoit du cousteau. Et pour garder la table du Roi estoient ordonnés messire Imbert de Beauieu, qui puis fut fait Connestable de France, & messire Honnorat de Couci, & messire
Archib

Archibaut de Bourbon.Derriere ces trois Barons y auoit bien trente de leurs Cheualiers en cotte de drap de ſoye : & apres ceus ici grand nombre d'Huiſſiers d'armes & de ſalle, qui eſtoient au Comte de Poitiers,portans ſes armes batues ſur ſandail. Le Roi y eſtoit ſi treſ-richement habillé qu'il ſeroit choſe merueilleuſe &lon gue a le racompter. Et ai ouy dire a pluſieurs de la compagnee,que iamais ils n'auoient veu tant de ſercots,ne d'autres gar nimens de drap d'or, comme il y auoit en celle feſte. Apres vn temps le Roi ſe partit de Saumeur,voulant conduire le Com te ſon frere iuſques a Poitiers,pour lui faire reprendre ſes fiefs & ſeigneuries de la Comté. Quant il fut arriué a Poitiers,il ne demoura gueres que lon lui apporta nouuelles que le Comte de la Marche (qui auoit mangé a ſa table a Saumeur) auoit aſſemblé groſſe trouppe de gens, & ſe tenoient en armes à Luzignen.Ce meſſage entendu par le Roi,lui donna grand' crainte de quelque trahiſon, & comme il m'a dit depuis, il euſt bien voulu eſtre a Paris. Apres ces nouuelles,il fut quinze iours dedans la ville de Poitiers,qu'il n'oſoit ſortir, doubtant le Comte de la Marche, qu'il ne lui couruſt ſus. Et diſoit on que le Roy, & le Comte de Poitiers auoient leur paix mal faite auec le Comte de la Marche. Le Roi pour ſortir hors du danger ou il eſtoit, fut contraint d'aller

parler au Comte de la Marche, & a la Roine d'Angleterre sa femme: & fut fait entr'eus quelque accord fourré, lequel ne dura gueres apres, comme vous verrés ici.

CHAP. XIII.

De la guerre que le Roy fit contre les Comtes de la Marche, & de Luzignen: & comme le Roy d'Angleterre vint à leur aide: ensemble des aguets que la Comtesse de la Marche dressa contre le Roy: & quelle fin print celle guerre.

APres cest accord le Roy partit incontinant de Poitiers, pour retourner en France: mais le Comte de la Marche auec ses alliés refusoit tousiours l'obeissance au Comte de Poitiers: parquoi le Roy fit dresser grosse armee, & tira droit en la Marche: & a sa venue assiegea Monstreul, & Berme, & les print d'assaut, & y mettant garnison, vint assieger Fonçai, ou estoit Geoffroi Comte de Luzignen: & apres y auoir tenu le siege quelques iours, il le print a force d'armes, & entra dedans. Durant ces sieges, & que le Roy victorieusement mettoit a fin toutes ses entreprises, fut assailli d'vn autre costé, dont il ne prenoit point de garde. La Comtesse de la Marche, vsant de la malice des femmes, songea de faire mourir le Roy par poison. Parquoi elle trouua aucuns familiers, ausquels fit de riches dons, qui lui promirent d'empoisonner le Roy. Et ayant receue la poison

poiſon par les mains de la Comteſſe, s'en vindrent là où eſtoit le Roy. Et voulans executer leur damnable malice, furẽt troués & prins ſur le faict, en iettant les poudres venimeuſes par deſſus les viandes du Roy. La verité confeſſee furent pendus & eſtranglés. La Comteſſe conoiſſant que ſa meſchanceté eſtoit deſcouuerte, entra en ſi grand rage de deſpit, qu'elle meſmes ſe voulut tuer, n'euſt eſté qu'aucuns de ſes domeſtiques l'engarderent. Neantmoins elle demoura touſiours en ſon mauuais cueur, en ſorte que le bruit courut iuſques a la conoiſſance du Roi, qu'elle auoit attiltrés aucuns pour le tuer. Au moien dequoi, le Roi auoit touſiours a l'entour de ſa perſonne grand nombre de gens armés, & ne parloit a lui aucun homme inconeu, qu'il ne fuſt premierement bien viſité, s'il portoit aucun harnois. En ce meſme temps, icelle Comteſſe enuoya en Angleterre certain nombre de gens, leſquels ſous l'ombre de preſcher la parole de Dieu, incitoient les Anglois a prendre les armes a l'encontre des François: diſans que le Roy S. Loys moleſtoit par guerre toute la nobleſſe, & meſmement celle qui deſcendoit du Roi d'Angleterre, & auoit deliberé de l'abolir & perdre du tout. D'auantage (diſoient-ils) il a chaſſé a tort les Anglois du pays de Normandie, & s'efforce encores occuper ſur eus le Duché d'Aquitaine: il a ſpolié le

Comte de Luzigné de tous ses biens: & nõ cõtent de ce, veut a present chasser le Cõte de la Marche de ses pays, & priuer ses enfans, qui sont freres de Roy, de leur vrai heritage, sans estre meu de pitié pour leurs ieunes ans, & sans auoir esgard à la noblesse dont ils descendent. Parquoi entreprendre la guerre contre le Roy de France, seroit plus iuste & raisonnable, qu'aller guerroyer les Sarazins & infideles. Ces preschemens faisoit-on aus Anglois, par le moyen de la Comtesse. A cette cause le Roi d'Angleterre print haine au Roi S. Loys, & mettant sus vne grosse armee (apres l'auoir deffié) passa en France, ou il conut depuis, qu'il auoit affaire a vn sage & puissant Roi. Auant que l'Anglois fust descendu en France, le Roy alla mettre le siege a Fontenai : lequel fut tresbien deffendu par ceus qui estoient dedans, & ne pouuoit le Roi les dommager grandement: parquoi commanda faire vne haute Tour de bois, par laquelle on pouuoit aisement voir dans la ville, & y ietter pierres & dards : mais ne tarda gueres que ceus de la ville ietterent le feu dans ladite Tour, & la bruslerent. En ce conflit fut nauré le Comte de Poitiers au pied, dequoi le roi grandement irrité, fit donner l'assaut plus dur que deuant, en sorte qu'en brief de temps la ville fut prinse & mise a sac, & ne demoura que les Eglises, que tout ne fut razé. Le fils du

Comte de la Marche fut trouué dedans & prins prisonnier. Apres le roi print & abatit Villiers appartenant a Guy de Rochefort, qui tenoit le parti de l'Anglois.

Le roi d'Angleterre s'auançoit tousiours pour venir ioindre au Comte de la Marche, & leur armees assemblees, se vindrent camper aupres de Taillebourg, ou passe vne riuiere qu'on appele Tarante*, en laquelle n'auoit qu'vn petit pont de pierre bien estroit pour passer. Et estant aduerti le roi, que ses ennemis l'attendoient, il leua son camp, & tira droit a Taillebourg; le Comte de Poitiers conduisoit l'aduantgarde, & le Roi venoit apres en l'arrieregarde, quant Richard frere du Roi d'Angleterre, qui auoit la charge de deffendre le pont, & le passage de la riuiere, entẽdit que le Comte de Poitiers estoit en l'aduantgarde, & que le Roi estoit bien loin encores, il tendit & haussa le bras desarmé, & appella le Comte de Poitiers, & faisant signe qu'il vouloit parler auec lui: mais le Comte voyant que c'estoit contre la discipline militaire, sans le congé du Roi, ne voulut pourparler a celui Richart. Ne tarda gueres que le Roi vint arriuer au bord de la riuiere: a son arriuee y eut dur conflit d'vne part & d'autre, les vns pour prendre le pont, les autres pour les engarder: toutesfois les François furent vne fois repoussés: car les Anglois auoient de leur costé le Chasteau

* *a present Charante.*

de Taillebourg, qui leur donnoit grand' aide. Ce que voyant le Roi, se mit le premier pour gaigner le pont. & tant fit d'armes, que maugré les ennemis il print le pont, & passa outre: mais pource que le passage estoit bien estroit, il fut suiui de bien peu de ses gens. Au moyen dequoi (estant desia le Roi d'Angleterre arriué en la bataille) le Roi S. Loys se trouua en grand peril de sa personne. Car pour vn homme qu'il auoit quant & lui, l'Anglois en auoit bien cent. Ce pendant que le roi soustenoit le fais de cette bataille, ses gens passoient tousiours la riuiere, les vns sur le pont, les autres sur bateaus. Et quand ils furent passés, les Anglois furent assaillis de telle furie, qu'ils reculerent, & commencerent à branler, pres à eus mettre en routte. Ce que preuoyant le Roi d'Angleterre, donnoit courage a ses gens, les admonnestant de bien faire, & que grand' honte leur seroit, s'ils estoient vaincus par les François: mais tout cela ne lui seruit de rien, car les François faisoient tant de faits d'armes sur leurs ennemis, que l'Anglois commença a chercher le moyen pour se sauuer: & a l'instant tourna le dos, & s'en fuit droit a Xaintes, pour gaigner la ville. Les Anglois furent si viuement poursuiuis par nos gens, que si le Roi n'eust commandé de prendre prisonniers, ceus qui se rendroient, il ne s'en fussent gueres sauués. Et tant fut la poursui-

e chaude, que plusieurs François, premier que se reconoistre entrerent à Xaintes, quant & les Anglois, lesquels furent dans la ville prins prisonniers. En cette bataille moururent grand nombre d'Anglois, & en furent prins prisonniers bien quatre mille ou enuiron. Celle mesme nuict (comme plusieurs m'ont dit) que le Roi d'Angleterre se fut retiré à Xaintes, il manda le Comte de la Marche, & se courrouça fort à lui : lui reprochant qu'il l'auoit fait venir en France, & l'asseurant qu'il trouueroit grand' aide & faueur, entre les François. Parquoi la nuict apres ensuiuant, il fit mettre en armes ses gens, & commanda que les portes de la ville fussent ouuertes: & faignant d'aller assaillir les François, tourna son chemin & tira droit à Blaye, dont il estoit premier parti. Apres le partement de l'Anglois, la ville se rendit au Roi : qui receut les habitans gracieusement. Le Comte de la Marche se voyant seul, & de tous delaissé, delibera de ne plus prester l'oreille aus folles paroles de sa femme. Au moyen dequoi, prenant ses enfans, & sa femme, se vint rendre à la merci du roi, lui requerant pardon de son meffait & felonnie. Le roi par les prieres des Seigneurs, & en faueur de ses enfans, lui pardonna: auec condition que tout ce qu'il auoit prins sur lui par droit de guerre, demoureroit au Comte de Poitiers, pour qui la guerre auoit esté entreprise.

Auſſi que le Comte quitta au Roy dix mille liures paris de rente qu'il prenoit chacun an ſur lui. Et demouroit ſeulement au Comte de la Marche Meſſin, Cretoye, & Eſtarde:leſquels Chaſteaus il tiendroit du Comte de Poitiers,& lui en fit le ſerment de fidelité.

CHAP. XIIII.

Le different qui fut entre les Comtes de Tholoſe, & de Prouence,qui fut cauſe dont ne l'vn ne l'autre ſe trouuerent auec le Comte de la Marche,a la rencontre qui fut faite a Taillebourg. Et les alliances que fit ledit Comte de Prouence es Rois de France & d'Angleterre. Auſſi de la guerre & paix faite auec le Comte de Beſiers.

EStant donques la paix ainſi faite entre le Roy & le Comte de la Marche: le Roy d'Angleterre (qui eſtoit deſia retiré a Bordeaus) ordonna ſes Ambaſſadeurs vers le Roy, pour auoir treues auec lui: leſquelles lui furent accordees par le moyen de la roine Blanche,qui eſtoit ſa tante.Le Comte de Tholoſe eſtant marri d'auoir perdu la domination de ſon Comté (comme deſſus vous a eſté recité) deuoit tenir le parti du Comte de la Marche, & du Roy d'Angleterre, & ſe fuſt troué en la bataille precedente: mais la fortune l'appella en autres affaires. Les Prouençaus mal traités de leur Comte Raimód,

par

par plusieurs fois lui remótrerent le mauuais traitement qu'il leur faisoit,&pource qu'il ne vouloit entendre a s'amender, ils le chasserent hors de la ville de Marseille, estans resolus de le mettre hors de toute la Prouence: parquoi enuoyerent querir le Comte de Tholose (qui estoit le plus prochain parent du Comte de Prouence)pour le faire leur Seigneur. Et cette guerre s'esmeut entre le Comte de Prouence & le Comte deTholose,qui les empescha tous deus qu'ils ne se trouuerent point en la iournee des Anglois. Par la paix qui fut entre le Roi S.Loys,& le Roi d'Angleterre, icelui Comte de Prouence fit alliance auec les deus Rois. Il auoit quatre filles,c'est assauoirMarguerite que il donna pour femme au Roy S.Loys: Alienor la seconde que le Roy d'Angleterre espousa: la tierce que Richart frere du Roy d'Angleterre eut à femme:&Beatrix la derniere, qu'il ne voulut encores marier. Et par le moyen de ces mariages, le Comte remit en son obeissance la ville de Marseille: mais pour l'iniure qu'il en auoit receue,d'en auoir esté expulsé,il n'y voulut onques plus entrer: mais vsa le demourant de sa vie auec le Comte de Sauoye, qui auoit espousé sa sœur: parquoi ne restoit plus des ennemis du Roi, qui fussent en armes,que le Comte de Besiers: lequel estoit venu assiegerCarcassonne,& auoit desia prins les fauls-bourgs, dont il

battoit fort la ville, quand le Roy y vint pour faire leuer le siege. Le Comte de Besiers ayant peu de force pour se deffendre, vint vers le Roy pour obtenir pardon. Le Roi (qui n'eut onques pareil en clemence & douceur) le receut, & lui pardonna son offense. Et ainsi demoura le Roy paisible en son royaume, sans auoir aucun ennemi.

CHAP. XV.

L'empeschement qui fut fait au Comte de Tholose, a ce qu'il n'espousast Beatrix, la quatrieme fille du Comte de Prouence: & comme apres la mort du Comte de Prouence, Charles frere du Roy fut marié auec elle: puis apres reduit le Comté de Prouence a lui, & depuis les Prouençaus le receurent pour leur Comte.

VOus aués entendu, par le chapitre precedant, que le Comte de Prouence auoit encores vne fille a marier. Le Comte de Tholose la vouloit auoir a femme, & le pere de la fille y donnoit son consentement: mais pource qu'ils estoient prochains parens, fut besoin premierement d'enuoyer à Rome, pour auoir dispense: mais le Pape (fauorisant au Roi, & a Alphons son frere, qui deuoit succeder au Comte de Tholose) ne voulut accorder icelui mariage. Et cependant que l'affaire se demenoit à rome, le Comte de Prouence deceda: parquoi du consentement

ment du Comte de Sauoye, Beatrix fut mariee a Charles frere du roy S. Loys. Ainsi furent mariees les quatre filles du Comte de Prouence, les deus a rois, & les autres qui seront appellees roines comme verrés, par le discours de nostre histoire. Les Prouençaus par la mort de leur Comte auoient reprise leur liberté, de laquelle ils abusoient, & les villes de Prouence estoient en discord, l'vne contre l'autre: parquoi Charles, a la faueur du roi, alla en Prouence, laquelle il reduit du tout en son obeissance. & pource qu'il auoit espousé la derniere fille du Comte de Prouence, comme nous auons dit, par le vouloir du roi, les Prouençaus le receurent pour leur Comte & Seigneur: & d'auantage lui bailla le roi les Comtés d'Anjou, & du Maine: & a Robert son plus ieune frere, donna le Comté d'Arras.

CHAP. XVI.

Ce que faisoit le Roy S. Loys, apres auoir mis fin aus guerres precedentes: & des bonnes Loix qu'il establit en son Royaume: ensemble de ses vertus & bonne vie. Le voyage que firent les Comte de Champagne, & Duc de Bretagne en Asie, & aussi de celui du Roy d'Angleterre en Afrique.

CEs choses par le roi ainsi ordonnees, se voyant en meilleur repos & tranquilité qu'il n'auoit encores esté depuis

le commencement de son regne, delibera du tout s'appliquer au bien public de son Royaume, & donner police de bien viure a ses suiets. A cette cause, il se dedia entierement au seruice de l'Eglise, & fit plusieurs belles & saintes Loix, par lesquelles il abolit grand nombre d'abus, qui estoyent en France: & entre autres choses il chassa de son Royaume tous Basteleurs, & autres ioueurs de passe-passe, par lesquels venoient au peuple plusieurs lasciuetés: & en ce temps, comme l'vn mal accumule l'autre, le Royaume de France fut griefuement opprimé de Peste & Famine: & comme le Roi, pour seder tant de maus, cherchast tous les moyens entre les hommes dont il se pouuoit aduiser, voulut aussi requerir l'aide de Dieu. Au moyen dequoi, apres auoir fait plusieurs Processions, lui-mesmes se mit a faire ieusnes & abstinences, & chargea sur sa chair la haire, & se battoit secrettement a tout des verges, ainsi qu'il fut manifestement coneu, par ceus qui viuoient pres de lui: qui est vne chose digne de grand' admiration, qu'vn Roi pour la santé de son peuple, vousist endurer tant de peine, comme faisoit le Roy S. Loys. Et si bien & iustement se monstroit en toutes choses equitable, qu'il estoit de tous reputé & tenu pour Saint homme: en sorte que le populaire l'appelloit, vrai Pere: la Noblesse, iuste Prince, & conseruateur des Loix: la

Fran

France,Roy veritable : & l'Eglise,Tuteur & deffenseur de son oppression. Il estoit aux estrangiers paisible, & grandement debonnaire,& aus siens se monstroit liberal par tous moyens. Et ne doit-on prendre esbahissemét,s'il viuoit si saintement, veu qu'au commencement de ses ieunes ans, il auoit esté tant bien instruit par la Roine Blanche sa mere : & aussi que lon tenoit pour certain, que le Roy Loys son pere,qui regnoit en vn temps de tout plaisir & volupté, auoit vescu si chastement, qu'il n'auoit onques eu accointance d'autre femme que de la sienne. Au moyen dequoi, & par iuste raison, tels parens de bonne vie, deuoient auoir vn tel fils,comme le Roy S.Loys. Tous ceux qui auoient porté armes à l'encontre de lui, comme par vne maniere de grand' repentance, tournerent leurs forces a l'encontre des ennemis de la foy Chrestienne. Le Comte de Champagne, & le Duc de Bretagne uauigerent en Asie. Le Roi d'Angleterre, auec grand nombre de François, alla en Afrique, pour domter ceus du pays, qui ne cessoient de courir en Espagne, & la piller tous les iours. Et ioignant le Roi d'Aragon son armee auec le roi d'Angleterre & les François, donna la bataille a ceus qui estoient passés d'Afrique, pour venir en Espagne, & demoura victorieus de ses ennemis:& reprint sur eus Valence, qu'ils auoient occupee. En cette bataille

les François eurent le los & prix de toute prouesse.parquoi le roi d'Aragon les collauda grandement, & leur fit plusieurs dons, auec lesquels, & ensemble les despouilles qu'ils auoient gaignees sur les ennemis, les François s'en reuindrent a grand honneur en France.

CHAP. XVII.

D'vne maladie du Roy S. Loys. & comme il se croisa pour aller contre les ennemis de la Foy: & qui furent ceus qui se croiserent auec lui: & comme il s'embarqua à Marseille.

VOus aués entendu, par le chapitre precedant, comme le roi S. Loys s'estoit du tout dedié seruir a Dieu, ayant tousiours l'œil sur le gouuernement de son peuple, pour le tenir en paix. Au moyen dequoi, discourant en son esprit qu'il estoit en la fleur de son aage, (car encores n'auoit-il regné que vingt ans) & qu'il estoit tant heureus en mere, en femme, en freres, & enfans, abondant en richesses, & que sa renommee estoit espãdue par tout le monde: Considerant aussi que plusieurs Princes Chrestiens estoient allés, les vns en Syrie, les autres en Egypte, contre les ennemis de nostre foy, lui sembloit chose indigne que lui seul demourast en repos, sans faire seruice tres-agreable a Dieu: parquoi delibera de faire le Saint Pelerinage d'Outre-mer. Et comme il estoit sur le

le poinct de faire le veu, auec plusieurs autres Princes, lui estant a Paris, cheut en vne tres-griefue maladie, qui le mit iusques a l'extremité: en sorte qu'vn iour entre les autres, il fut de sa maladie si tres-fort pressé, qu'il perdit la parole du tout, & si ne lui voyoit-on aucun mouuement ne sentiment, au moyen dequoi on le tenoit pour mort: quand vne Dame qui le gardoit en sa maladie vint pour lui cuider couurir le visage, pensant qu'il fust trespassé: mais de l'autre costé du lict (ainsi que le bon Roi lui-mesmes m'a compté) y auoit vne autre Dame qui empescha que son visage ne fut couuert, disant qu'il n'estoit point encores mort. Et comme ces Dames estoient en contention, nostre Seigneur lui rendit la parole: & la premiere chose qu'il dit, fut, qu'il demanda que la croix du S. voyage lui fust apportee: laquelle incontinent lui apporta l'Euesque de Paris. Et le Roi la receuant tres dignement se croisa, & feit le veu d'aller contre les infideles. Et si la Roine Blanche sa mere fut ioyeuse, quand elle ouyt que le ROI auoit recouuré la parole, elle cheut en grand mal-aise ayant entendu qu'il estoit croisé. Auec le Roi se croiserent ses trois freres, le Comte de Poitiers, Charles Comte d'Anjou, & Robert Comte de Artois: Hugues Duc de Bourgoigne, le Comte Guillaume de Flandres, Guion de Flandres son frere, lequel mourut a

Compiegne, & ne se trouua point auec le Roi, le vaillant Hugues de S. Pol, Messire Gautier son neueu, lequel fit de grandes prouesses Outre-mer, & eust beaucoup valu s'il eust vescu longuement, le Comte de la Marche, Messire Hugues le Brun & son fils, le Comte de Sallebruche, & Messire Gaubert d'Apremont & ses freres, auec lesquels (pource que i'estois leur parent) ie passai la mer. Et quand le Roi fut prest a partir, il manda tous les Seigneurs & Gentilshommes de France, pour se trouuer a Paris: & quand ils furent arriués, apres leur auoir faites plusieurs remonstrances, il leur fit faire foy & hommage, & iurer qu'ils tiendroient loyauté a ses enfans, s'il aduenoit aucune mauuaise chose de sa personne au Saint voyage d'Outre-mer. Si me manda le Roi aussi: mais pourautant que ie n'estois pas de ses suiets, ie ne voulus point faire le serment. Et d'autre part que mon vouloir n'estoit pas de demourer par deça. Il donna la charge du Royaume a la Roine Blanche sa mere, & la fit gouuernante, lui laissant ses principaus amis, & ausquels il auoit plus de confiance: & receut la Roine le gouuernement du Royaume, sans enuie aucune: pourautant qu'au commencement du regne du Roi, on auoit bien conu sa foy & prudence: & que maintenant (ses ieunes ans estans passés) elle auoit plus d'aduis & de bon conseil qu'elle n'a-

uoit

uoit en en sa ieunesse. Le Roi auoit deliberé de laisser la Roine sa femme en France : mais elle ne voulut iamais l'abandonner: & disoit que quelque part que le Roi allast, elle le suiuroit. Et autant en disoyent les Comtesses de Poitiers & d'Anjou de leurs maris. Parquoi le Roi partit de Paris accompagné de sa mere, & de sa femme la Roine, & tira droit à Marseille: & en trauersant pays, il salua le Pape Innocét a Lion ou il se tenoit, pour la crainte de l'Empereur Federic: & fit le Pape vn Legat, lequel il enuoya en Egypte auec le Roi. Quand le Roi fut arriué a Marseille, il s'embarqua le septieme iour du mois d'Aoust, mil deus cens cinquante quatre, auquel iour on celebre la feste du roy S. Loys, depuis qu'il a esté Canonizé par le Pape. Apres que le Roi fut embarqué, la Roine Blanche sa mere s'en retourna en France, ou elle mourut apres, sans voir plus le Roi son fils. Le Comte de Poitiers ne partit pas auec le Roi, pource que la mort du Comte Raimond de Tholose son beau pere, retarda son partement. Le Roi donques estant parti de Marseille, fit faire voile droit en Chippre : ou ie le laisserai nauiger sans vous conter de ses aduentures sur mer, pourautant que ie n'estois pas en sa compagnie : mais ie vous diray de ce qui aduint a moi & a mes compagnons.

CHAP. XVIII.

Ici descrit l'Autheur les choses qu'il fit sur la deliberation de son voyage d'Outre-mer : & les choses qui lui aduindrent depuis Champagne iusques a Marseille, & depuis Marseille iusques en Chippre, ou il vint trouuer le Roy S.Luys.

QVand ie fus prest a partir (apres auoir donné ordre a ma maison(i'enuoyai querir le bon Abbé de Cheminon, qui estoit tenu & reputé le plus preud'homme de tout l'ordre Blanc, pour me reconcilier à lui:&ayant fait mon deuoir, le bon Abbé me bailla & saignit mon escharpe, & me mist mon bourdon en la main:&cela fait ie partis de Ionuille,laissant ma femme & mes enfans a grand regret.Et le Comte de Sallebrusche & moi, vinsmes disner a la Fontaine l'Archeuesque deuant Dongeus,ou l'Abbé de S. Vrbin nous vint voir, & nous dōna de beaus ioyaus. Partant de là, vinsmes a Auxonne,ou nous nous mismes sur la Sonne,faisant mener nos cheuaus par terre iusques a Lion. Et de là entrasmes dans le Rosne, pour aller a Alles le Blanc. Et me souuient tref-bien,qu'en la riue du Rosne, nous trouuasmes vn Chasteau (qu'on appeloit la Roche Glui) que le Roi auoit fait abbattre en passant: pource que le seigneur du Chasteau,appellé Rogier, estoit vn homme de mauuaise vie, en sorte qu'il

qu'il auoit destroussés & pillés plusieurs marchans & pelerins, qui passoient par là. Et estant arriués a la Roche de Marseille, nous embarquasmes là, & auec nous grand compaignie d'autres pelerins. Et aussi tost que fusmes dans la Nauire, le maistre d'icelle fist monter en la hune tous les prestres qui estoient quant & nous, & leur feit chanter, VENI CREATOR SPIRITVS, tout du long: & en chantant les Nautonniers firent voile, & singlerent en Mer, si qu'en brief nous perdismes la terre de veue. Nous nauigeasmes, ayant tousiours bon vent, iusques en Barbarie, où nous vinsmes arriuer vn iour, enuiron l'heure de vespres, & passasmes aupres d'vne grand' montagne toute ronde, qui estoit assise vis à vis de la Barbarie. Apres que nous eusmes passé celle montagne, nous tirasmes outre, toute la nuict sans cesser: & le matin, pensant auoir fait lx. lieues, nous trouuasmes encores deuant la montagne: dequoi nous fusmes grandement esbahis, n'ayans conoissance de nostre empeschement. Et tantost nauigeasmes comme deuant, tout celui iour: & la nuict apres ensuiuant, mais il nous aduint comme a la premiere fois, & nous trouuasmes encores deuant la montagne: & ainsi fut-il a la troisieme fois. Au moyen dequoi, nous fusmes plus esbahis que deuant, pensans estre tous morts: & nous disoient nos Nautonniers, que tan-

tost les Sarazins de Barbarie nous viendroient courir sus, pour nous mettre a mort. Alors nous ne sçauions quel conseil prendre: quant vn bon homme d'Eglise, qu'on appelloit le Doyen de Mauru, nous vint dire: Seigneurs, i'ai souuenance, que moi estât en ma paroisse, quand nous auions grand' seicheresse d'eaus, ou que nous en auions trop habondamment, nous faisions trois processions, par trois diuers Samedis, & iamais ne passoit le dernier Samedi, que Dieu ne nous enuoyast sa grace. Parquoi (disoit le preud'hôme) ie serois d'aduis que nous fissions Processiôs a Dieu deuotement, lui priant qu'il nous vueille deliurer de ce dâger. Ce conseil fut de tous trouué bon: & a l'instant, qui estoit vn iour de Samedi, commençasmes a faire procession a l'entour des mats de nostre Nauire: & pource que i'estois griefuement malade, ie m'y fis amener par dessous les bras. Incontinent que nostre procession fut faite, la Nauire commança à bouger, & nauigeasmes sans aucun empeschement iusques en Chippre, ou nous arriuasmes le tiers Samedi, d'apres que fut faite nostre troisieme procession.

CHAP. XIX.

Le grand appareil de viures que le Roy auoit en l'isle de Chippre. Du different des deus Arceuesques dudit lieu de Chippre, l'vn Grec, l'autre

l'autre Latin. La cause du long seiour du Roy audit lieu de Chippre. De l'Ambassade qu'il eut du Roy de Tartarie, & de la responsé que il lui fit. Et des autres nouuelles qu'il eut de Syrie, que lui enuoyoit le maistre des Templiers.

ET comme vous aués entendu, le Roi estoit parti de Marseille, & vint arriuer en Chippre le vingtiesme iour de Septembre apres son partement. Le Roi de Chippre lui vint au deuant, & le receut treshonnorablement: lui faisant offre de tout son bien. Et quant nous arriuasmes en Chippre, nous trouuasmes le Roi qui auoit fait faire prouisions de viures, en telle abondance, que tout le monde s'en esbahissoit. Car en plusieurs lieux sur les champs, il y auoit tant de tonneaus de vin l'vn sur l'autre, que les François auoient des deus ans au parauant achetés & fait apporter là, que de loing ils resembloient de grands maisons. Et les greniers de fromens, orges & autres grains, resembloient de hautes montagnes, tant les monceaus estoient grans parmi les chãps: & a vrai dire, vous eussiés dit que c'estoient montagnes: car la pluye qui estoit cheute dessus, des long temps, les auoit fait germer: en sorte que lon ne voyoit que l'herbe verte par dessus: & quant on les voulut leuer de là, pour les amener en Egypte, on osta les croustes, & l'herbe qui estoit en la superficie: & dessous les bleds

furent trouués si beaus, comme si lon les eust battus nouuellemét. En Chippre il y auoit deus Arceuesques, l'vn Latin & l'autre Grec. Le Latin vouloit auoir authorité sur l'autre, & lui commander: mais le Grec, pource qu'il ne lui vouloit obeyr, fut contraint de s'en aller, & se retirer en Grece. Au moyen dequoi, l'Arceuesque Latin fit interdire le diuin seruice aus Euesques Grecs, qui estoient suffragans, d'icelui Arceuesque de Grece, & declara heretiques la plus grand' partie de la noblesse du pays: & ainsi estoit troublee & molestee l'isle de Chippre quant nous y arriuasmes, par la mauuaise opinion que auoient de nostre foy aucunes gens du pays: mais le Legat du Pape r'apella l'Arceuesque Grec, & fit faire le diuin seruice par toute l'isle de Chippre. Le Roy auoit grand desir de tirer droit en Egypte, sans faire long seiour en Chippre, & fust parti (comme lui ai ouy dire) auec bien peu de compagnie: mais les gens de son conseil lui remonstroient qu'il deuoit encores attendre ses gens, qui n'estoient encores tous arriués: mais ce pendant que le Roy seiournoit en Chippre, la peste se meit au Camp: au moyen dequoi le Roy fut contraint de diuiser son armee, & l'enuoyer en garnison par les villes de Chippre, attendant que la maladie eust fait son cours. En ce temps que le Roy seiournoit, vindrent en Chippre, par deuers

uers lui,les Ambaſſadeurs du Roi deTartarie.Leſquels lui apporterent des lettres, eſcrites en langues & caracteres Arabes, que leur Prince enuoyoit au Roi : par leſquelles lui mandoit qu'il auoit eſté auparauant idolatre : mais que maintenant il eſtoit deuenu Chreſtien, & s'eſtoit fait baptiſer, parquoi preſentoit au Roy toute ſa puiſſance, pour lui aider a conquerir la Terre ſainte. Cette Ambaſſade fut par le Roi, a treſgrand ioye, receuê, ayant entendu que tel Prince eſtoit deuenu Chreſtien. Parquoi il enuoya de ſes Ambaſſadeurs au Roi de Tartarie, & lui reſcriuit en cette maniere: qu'il eſtoit grandement ioyeus, d'auoir entendu qu'il eſtoit reuoqué de l'erreur Payenne : lui prioit de demourer touſiours en la foy Chreſtienne, & augmenter icelle par bonne vie. Auec ces lettres lui enuoya le Roi vne Tente d'eſcarlate, faite en maniere d'vne chapelle, qui eſtoit mout riche: & fiſt faire vne image de l'Annonciation noſtre Dame, auec pluſieurs autres repreſentans les articles de noſtre foy. & les lui enuoya par deux Cordeliers, qui parloient le langage Sarazinois: auſquels donna charge de preſcher en Tartarie, la parole de Dieu, & le S. Euangile : mais ces Cordeliers ne furent pas long temps a reuenir. Le Pape Innocent y enuoya de Lyon grand nombre de gens de religion, pour preſcher: leſquels firent tresbien leur deuoir : & atti-

rerent le peuple de Tartarie a croire l'Euangile. Et comme tous les iours ils preschoient le Pape, disans qu'il estoit vicaire de Dieu en terre, le Roi de Tartarie delibera d'enuoyer au Pape Innocent ses Ambassadeurs, pour entendre si ce que ces gens de Religion lui auoient presché, estoit veritable: mais les Prescheurs empescherent le voyage: conoissans que si les Ambassadeurs venoient en France, qu'ils verroient tout autrement viure le peuple, qu'ils ne leur auoient dit & presché, qui pourroit estre cause de reprendre leur erreur Payenne. Les Ambassadeurs que le Roy Sainct Loys enuoya au Roy de Tartarie, furent deux ans a reuenir: & seroit longue chose a vous raconter, comme ils furent receus (ainsi que ie leur ai ouy dire) & des grands merueilles qu'ils virent estans par delà. Les Ambassadeurs du Roi de Tartarie, promirent au roy S. Loys, que leur prince seroit l'esté apres ensuiuant en Asie, a toute sa puissance, pour guerroyer les ennemis du roi, qui occupoient la Terre sainte. Toutes-fois le roy de Tartarie ne tint pas sa promesse: & croi qu'il fut veritable, ce qu'aucunes gens de bien auoient dit, quand ils virent arriuer les Ambassadeurs deuers le roi, c'est que leur venue porteroit plus de dommage a leur nouuelle foy, que de bien aux Chrestiens, attendu qu'ils pouuoient voir tout vice abonder entre nous,

qui

qui leur donnoit occasion de faire mauuais rapport de nous Chrestiens, a leur Prince le roi de Tartarie.

Le Roy, seiournant encores en Chippre, receut des lettres que le maistre des Templiers lui escriuoit de Syrie: par lesquelles lui mandoit que le Souldan d'Egypte auoit enuoyé par deuers lui vn de ses Admiraus, pour parler de la paix, si le roi y vouloit entendre. Et comme le roi tenoit son conseil, pour deliberer de la response qu'il deuoit faire, le roi de Chippre qui estoit tant sage, & conoissant la finesse du maistre des Templiers, dit au roi S. Loys: qu'il estoit bié asseuré que le maistre des Templiers auoit enuoyé premierement deuers le Souldan, & qu'il auoit attiré a soi celui Admiral qui estoit arriué vers lui: laquelle chose estoit grandement a blasmer: attendu que par ce moyen le Souldan se tiendroit plus fier, quãt il entendroit que le Roi demanderoit la paix pour s'en retourner en France. A cette cause, le Roi deffendit au maistre des Templiers, de ne receuoir aucun Ambassade du Souldan, ne de parler a eus, en quelque maniere que ce fust. Ainsi se conduisit le Roi, durant le temps qu'il estoit seiournant en Chippre, iusques au mois de Mars, qu'il delibera de partir, pour aller en Egypte. Mais auant que bouger, ie vous conterai vn peu des Princes d'Outre-mer, & de leur estat & puissance.

CHAP. XX.

Des Princes d'Outre-mer, & de l'estat & puissance du Souldan de Comue, & aussi de celui de Babyloine : & en quel estat estoient lors leurs affaires.

LE Soldan de Comue estoit tenu le plus puissant & riche roi de toute la Payennie, & pour monstrer son grand auoir, il fit faire vne chose merueilleuse, il fit fondre vne partie de son or, de quoi il fit faire de grands vaisseaus, en façon de pots de terre ou l'on met le vin Outremer, & chacun de ces pots d'or, tenoit bien enuiron trois ou quatre muis de vin, & en fit faire iusques a six ou sept. Apres il fit rompre & mettre par pieces lesdits pots, & furent lesdites pieces d'iceus mises au descouuert en vn Chasteau: en-sorte que tous ceus qui entroient là dedans, les pouuoient aisément voir & toucher: & le Souldan se delectoit aucunesfois a les regarder, sans les employer en autre vsage. Et sa richesse apparut encores en vn pauillon, que le Roi d'Armenie enuoya au Roi S.Loys, estant en Chippre, lequel estoit estimé valoir cinq mille liures: & disoit le Roi d'Armenie, que l'vn des Ferrais du Souldan de Comue lui auoit donné ledit pauillon. Et deués sçauoir, que ce Ferrais estoit celui qui auoit en garde & gouuernement les pauillons du Souldan, & qui auoit la charge de lui faire nettoyer

toyer chacun iour ses Salles & Maisons. Et estoit le roi d'Armenie homme suiet du Souldan, qui le tenoit en grand seruage : parquoi vn iour il se retira au grand roi de Tartarie, pour lui demander secours a l'encontre du Souldan, & lui promit de deuenir son homme, s'il lui vouloit aider. Le roi de Tartarie lui accorda sa demande, & lui bailla grosse trouppe de gens, pour aler assaillir le Souldan. Et le roi d'Armenie s'en part a toute sa gent, & vint donner la bataille au Souldan, & le descófit, a l'aide des Tartarins: parquoi il demoura hors de seruage. Il y eut beaucoup de nos gens, lesquels aians entendu que la bataille se deuoit donner entre le Souldan & le roi d'Armenie, partirent de Chippre, pour se trouuer en la bataille: mais onques puis n'en reuint aucun de ceus qui y estoient aliés.

Le Souldan de Babyloine estoit vn autre puissant Prince, & pensoit que le Roi S. Loys vousist faire la guerre au Souldan de Hamault, qui estoit son ancien ennemi, & attendoit de se ioindre au Roi le printemps venu. Mais quant il conut que le Roi ne venoit point vers lui, il alla mettre le siege deuant la Cité de Hamault, on estoit le Souldan. Quant le Souldan de Hamault se veit ainsi assiegé, il fut bien esbahi, en sorte qu'il ne sçauoit quel conseil prendre pour se sauuer: car il sçauoit bien que si le Souldan de Babyloine

regnoit longuement, qu'il le conquerroit,&mettroit en prison.Si s'aduisa de le faire empoisonner ; & pour ce faire il trouua moien de parler a vn des valets de sa chambre auquel il promit faire de grands biens s'il vouloit empoisonner son seigneur le Soudan de Babyloine. Ce que le valet lui promit de faire, aussi tost qu'il en trouueroit l'occasion. Et la maniere de l'empoisonnement fut telle; le Soudan souuentesfois apres qu'il auoit ioué aus eschets, se couchoit sur des nattes,qui estoient au pié de son lit, & le valet qu'on appeloit en office Ferrais,estant bien aduerti de la coustume du Souldan, enuenima de poisons toute celle natte, sur laquelle il se couchoit.Or aduint que le Soudan se vint vn iour coucher sur la natte,aiant les iambes nues,&en l'vne de ses iambes il auoit vne escorcheure, & en se tournant il mit icelle escorcheure contre la natte, & incontinent le venin lui entra dans le corps : en sorte qu'il deuint perclus de tout le costé du corps de celle iambe : & quant le venin lui venoit a monter au cueur, il en estoit si tresfort passionné qu'il en perdoit la parole,&demouroit bien deus iours sans manger. Et quant ses gens virent tel accident estre arriué sur leur Seigneur, ils le prindrent, & le ramenerent en Egypte. Par ainsi le Soudan de Hamaut demoura en Paix.

CHAP

CHAP. XXI.

Comme le Roi partit de Chippre pour venir en Egypte: & comme il arriua deuant la ville de Damiette. Des fortunes qu'eut sur Mer son armee: & comme la ville de Damiette fut prise.

POur reuenir donques au Roi S. Loys, qui estoit en Chippre. Quant le mois de Mars fut venu, le Roi fit recharger toutes les nauires de viures, pour estre prestes a partir quant il le commanderoit. Ce qui fut fait incontinent: toutesfois le Roi ne partit pas au printemps, comme il cuidoit; pource qu'il attendoit encores ses gens qui auoient eu fortune de Mer, comme lon sceut apres. Et le Vendredi deuant la Pentecoste, le Roi s'embarqua en son Nauire, & se mit sur Mer; & fit crier que le lendemain chacun fust prest a partir pour le suiure droit en Egypte. Le lendemain, qui estoit iour de samedi, vigile de la Pentecoste, tout le monde se mit a nauiguer, chacun en son Nauire, en tel nombre qu'il y auoit dixhuit cens vaisseaus, que grans que petis, qu'il faisoit tresbeau voir; car on voioit tant de voiles en l'air, que toute la Mer que lon pouuoit voir, sembloit estre couuerte de toilles. Le iour de la Pentecoste, le Roi vint arriuer au bout d'vn tertre qu'on appeloit la pointe de Limesson, & les autres vaisseaus qui estoient partis

quant & lui. Si descendit le Roi a terre, & ouit Messe, pensant attendre là toute son armee: mais on lui vint apporter nouuelles que les Nauires qui estoient parties apres lui, auoient eu vn vent contraire en venant du costé d'Egypte, en sorte que la tempeste de la Mer les auoit separees & iettees en Acre, & en autres païs: dequoi le Roi fut tresgrandement marri, & sa compagnie aussi: & demourerent tout ce iour bien tristes & dolens, d'auoir perdu tant de gens. Car de deus mille huit cens Cheualiers qui s'estoient mis en mer, apres le Roi, ne s'en trouua a terre auec lui, que sept cens, & cuidoit le Roi qu'ils fussent tous mors & peris, & ne les reuit le Roi de long temps apres.

Le lendemain de la Pentecoste, aiant le vent assés propre, le Roi se remit en Mer, & toute sa compagnie; & faisans voile droit en Egypte, vinsmes rencontrer le Prince de la Moree, & le Duc de Bourgoigne ensemble, lesquels auoient seiourné tout l'hiuer en la Moree, & faisoit bon voir leur equipage. Si tirasmes tousiours auant, sans auoir aucun empeschement, iusques au ieudi apres la Pentecoste, que nous vinsmes arriuer a Damiette, ou nous trouuasmes toute la puissance du Soudan, qu'il auoit fait mettre là, pour la defense du lieu: & pour empescher nostre descente; & a les voir ils estoient tresbelles gens, & en bon equipage pour le fait

de

de la guerre: & y estoit le Souldan en personne, qui portoit ses armes de fin or, qui estoient moult reluisantes, quant le Soleil y frappoit. Quant les Turcz & Sarazins nous apperceurent, a l'instant ils se mirent a faire grant bruit, & sonnerent leurs Cors & Macaires, si tresfort que c'estoit vne chose bien estrange & espouuantable aus François, d'ouir vn tel tumulte. Ce voiant le Roi, fit appeler tous ses Barons & Conseillers, pour entendre d'eus comme il se deuoit gouuerner en cest affaire. Et ils lui conseillerent qu'il ne se deuoit point hazarder a prendre terre: attendu qu'il auoit peu de gens auec lui, & qu'il deuoit encores attendre que le reste de ses gens fussent arriués. Mais le Roi ne trouua pas bon ce conseil. Au moien dequoi ne si voulut onques accorder: & disoit que les ennemis, qui de leur nature sont presomptueus, voians nostre crainte hausseroient leur courage, & leur donneroit on occasion & loisir de prendre aduis, & de se renforcer. Aussi qu'il ne voioit poit aucun port pres de là, ou il se peust tenir seurement, en attendant ses gens. & finalement que s'il demouroit longuement en Mer, comme il estoit, que il pourroit se leuer quelque horrible vent & tempeste de Mer, qui pourroit separer ses gens, & les ietter bien loing les vns des autres, comme il estoit aduenu n'auoit gueres au partir de Chippre. Parquoi il

deliberoit de ne differer d'auantage a prendre terre & de combatre vifuement ses ennemis, s'ils se presentoient au deuant de lui. Tous ceus qui estoient au conseil, commencerent a ployer du costé du Roi. Au moien dequoi fut conclud selon l'aduis du Roi: & que le Vendredi deuant la Trinité apres ensuiuant, on descendroit pour aller assaillir & donner la bataille aus Sarazins qui estoient sur le bord de la Mer.

Et commanda ce iour le Roi a monsieur Ian deBriemont de faire bailler vne Galee a monsieur Airart de Brienne & a moi, pour descendre nous & nos Gensd'armes: car les grans Nefz ne pouuoient venir iusques en la riue de la Mer. Et le vendredi venu, que nous deuions saillir, monsieur Airat de Brienne & moi, allasmes vers le Roi tous armés, pour auoir nostre Galee qu'il nous auoit promise: mais monsieur Ian de Briemont nous respondit, present le Roi, que nous n'aurions point de Galee. Si n'en fist le Roi a l'heure autre semblant, car ie vous asseure qu'il auoit beaucoup plus de peine d'entretenir ses gens en paix & amitié, qu'il n'auoit a supporter ses ennemis & infortunes. Mais a l'instant ie trouuai autre secours: car vne Galee mienne vint arriuer, laquelle ie pensois auoir perdue, auec mes richesses qui estoient dedans. Et quant nos gens virent que nous reuenions

nions de chés le Roi, ſans amener aucune Galee, ils ſe laiſſerent cheoir a grand' force dans la barque de Canters, qui m'e-ſtoit nouuellement venue: en ſorte que la barque affondroit peu a peu. Les Mariniers voians le peril, habandonnerent la barque, & ſe mirent en la nef: & aiant entendu par le rapport des Mariniers, que la barque eſtoit trop chargee de dixhuit hommes d'armes, ie la fis deſcharger de tel nombre de gens, & les fis mettre en la nef ou eſtoient mes gens: & en ſe remuant vn Cheualier de monſieur Airat de Brienne, nommé Plonquet, cheut en la Mer, lequel fut bien regretté. Et vous veus compter vne merueille qui aduint en ma petite barque: i'auois prins auec moi deux vaillans Bacheliers, dont l'vn ſe nommoit Villains de Verzi, & l'autre Guillaume de Dommartin, leſquels a-uoient tant de haine l'vn a l'autre, qu'impoſſible ſeroit de plus: en ſorte qu'ils s'e-ſtoient deſia battus par pluſieursfois, & n'auoit on ſceu par aucun moien les accorder. Mais quant ſe vint que ma barque vouloit partir pour aller a terre, ſoubdainement ſes deus Bacheliers, ſans auoir autres paroles, ſe vindrent embraſſer l'vn l'autre par grand' amour en pleurant & demandant pardon chacun de ſon offenſe: qui eſt pour monſtrer que le danger de la mort, chaſſe toute inimitié & rancune.

Ce pendant le Roi & ſes gens s'appre-

ſtoient & ſe mettans en equipage, pour aller prendre terre, & entra le Roi dans ſon grand nauire. Et alors commēçaſmes tous a nauiguer, & eſtoit l'enſeigne de S.Denis qui alloit la premiere. Quant les gens du Roi virent que ie m'aduançois trop, ils m'eſcrierent que i'allaſſe deſcendre là ou eſtoit l'enſeigne de Saint Denis: mais ie feis ſemblāt de ne les auoir point entendus: & vins arriuer deuant vne groſſe bataille de Sarazins, ou il y auoit bien ſix mille hommes a cheual ou enuiron: leſquels auſſi toſt qu'il nous virent, frapperent des eſperons, & vindrent courir par grand' roideur droit a nous: & quant nous les viſmes arriuer, nous fichaſmes nos lances contre terre mettans le fer contre nos ennemis, pour les bien receuoir. Mais quant ils virent noſtre deffenſe, & que nous prenions touſiours terre en auant; ils tournerent le doz tout court, ſans nous donner autre aſſaut. Et ſoiés certains, que quant ie fu deſcendu a terre, ie n'auois nul de mes gens auec moi, de ceus que i'auois amenés de mon païs. Au moien dequoi, me voiant en ſi peu de compagnie, ie n'oſois aller combatre celle grand' bataille de Sarazins, qui eſtoit deuant moi. Mais a l'inſtant que meſſire Baudoin de Raims fut en terre, il me manda par vn Eſcuier que ie l'attendiſſe, ce que ie feis volontiers. Car vn tel vaillant homme comme lui, meritoit bien

d'eſt

d'estre attendu : dont depuis m'en sceut bon gré toute sa vie : & n'arresta gueres apres qu'il se vint ioindre auec nous, bien accompagné de mille Cheualiers. A nostre costé de la main senestre, vint aborder le Comte de Iaphe, qui estoit cousin germain du Comte de Montbelliai, & du lignage de la maison de Ionuille : & fut celui qui plus noblement descendit a terre, que nul autre de nostre compagnie; car sa Gallee estoit toute painte & dedans & dehors a escussons de ses armes, qui estoient d'or a vne Crois patee de gueulles, ce que faisoit beau voir. Il auoit en sa Gallee bien trois cens Mariniers d'eslite, portans chacun d'eus vne grand' targe a ses armes, & a chacune targe y auoit vn penonceau aussi de ses armes, fait a or battu. Et tellement estoit equipé le Comte de Iaphe, que quand sa Gallee alloit sur mer, elle sembloit proprement voller, tant la contraignoient les Mariniers a force d'auirons. Si menoient tant de bruit les penonceaus, & le son des tabours & cors Sarazinois, qui estoient en la Gallee, qu'il sembloit que tout deust perir. Et quant le Comte de Iaphe & ses gens furent descendus en terre, ils s'en vindrent droit a nous, pour se ioindre a nos gens, & furent ses pauillons incontinent tendus; & si tost que les Sarazins les virent dressés, ils se mirent en grosse troupe pour reuenir courir sur nous : mais

quant ils virent que nous ne bougions de nos places, les attendans, ils tournerent bride en arriere. A vne portee d'arbaleste pres de nous, a la main dextre, estoit desia arriuee la Gallee de l'enseigne S. Denis; & aduint que si comme elle fut a terre, vn Sarazin s'en vint contre les gens qui descendoient de la Gallee, & ne sçai pourquoi il le faisoit, ou qu'il ne peust arrester son cheual, ou bien s'il cuidoit auoir secours de ses gens. Mais le pauure homme fut tantost decouppé & mis en pieces. Et quant le Roi fut aduerti que l'enseigne S. Denis estoit arriuee a terre, il sortit incontinent de son vaisseau, qui estoit ia pres de la riue: & tant auoit grād desir de combatre les Sarazins qu'il n'eut pas loisir d'attendre que son vaisseau fust a terre, ains se ietta outre le gré du Legat qui estoit auec lui, en la Mer, en sorte que il se trouua en l'eau iusques aus espaules: mais il sortit soubdain de l'eau; & ayant l'escu au col pendu, & son glaiue en la main, voulut aller droit aus Sarazins pour les combatre: mais ses gens le firent arrester, & attendre que tous ses gensd'armes fussent en leurs places. Quant les Sarazins virent que le Roi, auec toute son armee, estoit desia descendu en terre, ils l'enuoierét dire au Soudan par trois fois: mais il ne leur fit aucune response.

Quoi voyans les Sarazins, pensans que leur Souldan fut mort, ils habandōnerent

nerent la cité de Damiette, & se mirent en fuite. Les nouuelles vindrent au Roi de ceci: parquoi il enuoya iusques a Damiette, pour sçauoir la verité: & celui qui estoit allé, reuint tantost rapporter au Roi que le Souldan estoit mort pour certain, & qu'il auoit esté iusques dans les maisons, & que tous les Sarazins auoient laissé la ville. A cette cause le Roi fist incontinent appeller le Legat, & tous les autres Prelats qui estoient en nostre compagnie, & leur fist chanter *Te Deum laud.* tout du long. Cela fait, le Roi monta a cheual, & s'en vint loger lui & sa gent deuant Damiette. Quant nous fusmes en la ville, nous trouuasmes encores les pōts tous entiers, que les Sarazins auoyent faits de neuf: & n'auoient point eu aduis au partir de les rompre, qui nous eust donné grand empeschement, s'ils l'eussent fait: combien que par autre moyen ils nous firent grand dommage: car auant qu'ils habandonnassent la ville, ils mirent le feu par tous les endroits de la Fonde, là ou toutes leurs marchandises & richesses estoient, & le firent par grand' malice, afin que de tels biens nul de nous n'en fust auancé: & fut vne telle chose, comme qui mettroit le feu au petit pont de Paris. En cette maniere la ville de Damiette demoura en l'obeissance du Roi, & entrasmes dedans. en quoi lon peut facilement connoistre que Dieu estoit a

noſtre aide,& bataılloit pour nous. Quãd premierement nous deſcendiſmes en terre, ſans auoir aucun empeſchement de nos ennemis, qui eſtoient deuant, & qui pouuoient ayſement nous courir ſus, & mettre beaucoup de nos gens a mort, auant qu'ils euſſent prins terre. Et d'autre part que ſans attendre le ſiege, ils s'en fuirent, & nous laiſſerent la ville de Damiette, laquelle a force d'armes eſt imprenable, ſi la famine ne la contraignoit rendre. Et n'eſtime point qu'vn Cappitaine de guerre ſceuſt receuoir plus grãd' grace de Dieu, que quant il obtient victoire ſur ſon ennemi, ſans frapper coup d'Eſpee, & ſans reſpandre le ſang de ſes gens. Mais comme vous ſera dit ci apres, nous recogneuſmes mal cette grace: & croi veritablement que Dieu s'en courrouça, comme il fit aus enfans d'Iſrael, qui l'oublierent apres qu'il leur eut donné la poſſeſſion de la terre de Promiſſion: & commencerai a le vous monſtrer, en la perſonne du Roi meſmes.

CHAP. XXII.

De ce qui fut fait en la ville de Damiette, pendant que le Roi y ſeiournoit.

QVant nous fuſmes entrés en la ville de Damiette, comme aués peu entendre, le Roi fit aſſembler tous ſes Barons, & les Prelats qui eſtoient venus quant & lui, pour deliberer & prendre conſ

conſeil d'eus, de ce qu'il deuoit faire des biens qui auoient eſté trouués & prins a Damiette, & comme il les deuoit departir. Vn Patriarche qui eſtoit là preſent, ſe mit a parler le premier, & diſt au Roi: Sire, il me ſemble ſelon mon aduis, qu'il ſeroit tresbon, & grandement profitable, que tous les fromens, orges, ris, & autres viures qui ont eſté trouués, fuſſent par voſtre commandement retirés & deſpendus, ſelon raiſon, & la neceſſité de la guerre: a celle fin que la ville de Damiette ne demeure deſpourueuë de viures: & au regard des autres meubles, ils doiuent eſtre apportés en la maiſon du Legat, & y contraindre ceus qui les ont, ſur peine d'excommuniment. Ce conſeil fut trouué bon, & ainſi l'accorda le Roi, & tous les autres qui eſtoient aſſiſtans. Si commanda le Roi qu'il fuſt ainſi executé, comme il auoit eſté conclud. Au moien dequoi, tous les meubles furent apportés en la maiſon du Legat: & furent eſtimés a ſix mille liures ſeulement. Apres l'eſtimation faitte, le Roi enuoia querir le bon preud'homme meſſire Ian de Valeri, auquel il dit tout ce qui auoit eſté fait: & qu'il auoit eſté trouué par conſeil, que le Legat lui feroit deliurance des ſis mille liures, que valoient les meubles: afin qu'il les deſpartiſt a ceus qui en auroient affaire, & tout ainſi qu'il lui ſembleroit eſtre a faire par raiſon. Sire, reſpondit le

preud'homme, ie vous remercie tres-humblement, de l'honneur qu'il vous plaiſt me faire, de me donner telle charge: toutesfois i'ai aduiſé pour le preſent, que ie ne puis telle offre executer, ſans mon grand deshonneur: d'autant que ie ne voudrois contreuenir aus louables & anciennes couſtumes, qui ont eſté obſeruees par nos predeceſſeurs, eſtans en la Terre-ſainĉte comme nous ſommes: leſquelles couſtumes ſont telles. Qu'aiant nos predeceſſeurs priſe ſur les ennemis quelque ville, ou gaigné aucun gros butin, de tous les biens meubles qu'on trouuoit en la cité, le Roi, ou le conduĉteur de l'armee n'en prenoit que la tierce partie, & les autres deus pars, eſtoient departies entre les Pelerins. Et telle couſtume fut tresbien gardee par le Roi Ian, quant il print la ville de Damiette, comme vous aués maintenant: & ſi ai ouy dire pluſieursfois a mes ayeux, que le Roi de Hieruſalem, qui eſtoit deuant le Roi Ian, garda cette couſtume entierement, ſans y faillir d'vn point. Mais aduiſés (Sire, diſoit le preud'homme) s'il vous plaiſt de me faire bailler les deus parts des grains, & autres meubles, qui ont eſté trouués en la ville de Damiette, volontiers ie les deſpartirai aus Pelerins pour l'honneur de Dieu. Quant le Roi entendit telle reſponſe, il ne la trouua pas bonne, & ne voulut onques faire ce que le preud'homme lui a-

uoit

uoit conſeillé. Au moien dequoi la beſongne demoura ainſi, ſans prendre autre fin: dont pluſieurs ſe tindrent mal contens du Roi, de ce qu'il auoit tranſgreſſé les bonnes & anciennes couſtumes : ainſi le Roi commença a deuenir oblieus de la grace que noſtre Seigneur lui auoit faitte, de lui donner victoire ſur ſes ennemis. Quant les gens du Roi furent logés dans Damiette, ſe voyans eſtre a leur aiſe, commencerent a mal viure, faiſant toutes les pilleries, & extortions dont ils ſe pouuoient aduiſer aus poures Marchans, & Viuandiers qui ſuiuoient l'armee: en ſorte qu'ils tenoient occupés par force tous les lieux & places de la ville, & iceus bailloient a ferme aus Marchans, pour dreſſer leurs eſtaus & ouuroirs: dont ils prenoient grande ſomme de deniers : en maniere que les marchans commencerent a ſe plaindre grandement de telles mauuaiſes inuentions : ſi que le bruit en courut par tous les païs a l'entour: de ſorte que les Marchans, & autres qui auoient de couſtume d'amener viures au Camp, laiſſerent d'y venir. dont il nous aduint vn treſgrand dommage, pour la faute que nous euſmes des viures.

Les Barons, Cheualliers, & autres Seigneurs qui eſtoient au Camp, qui deuoient ſagement garder leur bien, & eſpargner icelui pour s'en aider, & l'emploier a la neceſſité, commencerent a le deſpendre

dre follement: faiſans grands & exquis banquets, les vns aus autres, prenans tous les plaiſirs & paſſetemps dont ils ſe pouuoient aduiſer: en ſorte qu'en peu de temps tout leur argent fut deſpendu: puis commencerent a opprimer & forcer le commun peuple, & les piller par tous moiens. Il n'y auoit femme ne fille qui ne fuſt violee, & miſe a honte. Les bourdeaux eſtoient eſpandus par tout le Camp, en ſorte que le Roi meſmes trouua pluſieurs bourdeaus que ſes gens tenoient a l'entour de ſon pauillon, a vn iet de pierre. & de ce aduerti le Roi donna congé a pluſieurs de ſes officiers. Et tant d'autres maus eſtoient commis & perpetrés au Camp, qu'il ſeroit choſe de grand' horreur qui les voudroit racompter. Ainſi donques tout le monde eſtoit mal viuant: mais nous en enduraſmes la peine, comme ſera dit ci apres.

CHAP. XXIII.

Comme le Souldan auec grand nombre de Sarazins vint aſſaillir les Chreſtiens: & de ce qui fut fait pendant que l'vn camp eſtoit deuant l'autre.

CE pendant que nous viuions ainſi delicieuſement, le Souldan faiſoit grand' aſſemblee de gens de toutes pars, pour venir aſſaillir noſtre Camp: & aiant faitte groſſe arme, s'en vint droit a nous, & nous commença d'aſſaillir par terre bien

bien vigoureuſement. Et tout inconti-
nent que le Roi en fut aduerti, il ſe fit ar-
mer, faiſant mettre tous ſes gens en
point, pour combatre, a celle fin de de-
fendre que les Turcs ne ſe miſſent dans
nos loges, que nous auions faites aus
champs. Apres que ie fus armé, ie m'en
vins vers le Roi, lequel ie trouué pareil-
lement armé & pluſieurs Cheualiers a-
uec lui, qui eſtoient aſſis ſur des formes, &
lui requis humblement qu'il me donnaſt
congé d'aller auec mes gens hors de l'oſt,
pour courir ſus aus Sarazins: mais incon-
tinent que meſſire Ian de Beaumont, qui
eſtoit là preſent, eut entendue ma reque-
ſte, ſans attendre la reſponſe du Roi, il
s'eſcria a haute voix, & me defendit de
par le Roi, que ie ne fuſſe ſi hardi de ſortir
hors de ma loge, iuſques a ce que le Roi
le me commanderoit. Et deués ſçauoir
que le Roi auoit en ſa compagnie huit
bons & vaillans Cheualiers, qui pluſieurs
fois auoient eu & gaigné le pris d'armes,
tant Outre-mer, que par deça, & les ap-
pelloit on communement les bons Che-
ualiers du Roi. Entre leſquels eſtoient
meſſire Geoffroi de Sergines, meſſire Ma-
hon de Marby, meſſire Phelippe de Nan-
teuil, & meſſire Ymbert de Beaujeu,
Conneſtable de France. Celui iour ils
n'eſtoient pas auec le Roi, mais eſtoient
allés aus champs hors de l'oſt, & le mai-
ſtre des Arbaleſtiers auec eus, qui auoient

mené grosse trouppe de gens d'armes, pour garder que les Turcs n'approchassent de nostre camp. Au moïen dequoi, le Roi se tenoit encores en son Pauillon, attendant les nouuelles de ce qu'iceus bons Cheualiers exploiteroient. Si aduint pendant ce temps, que messire Gautier d'Antrache se fit armer, & monta a cheual dans son Pauillon, & piqua roidement droit contre les Turcs, sans qu'il fust suiui de personne, fors que d'vn sien homme, nommé Chastillon: mais il lui aduint si tres-mal, que son cheual le ietta par terre tout estendu, en sorte qu'il ne se pouuoit releuer: pource que la plus part des Sarazins estoient montés sur des iuments, le cheual qui les sentoit, se print a courir droit a eus. Incontinent que les Turcs virent la cheute du Seigneur d'Antrache, il en y eut quatre qui vindrent courir sur lui, qui encores gisoit a terre, & en passant & repassant par deuant, lui donnoient de grands coups de masse, en sorte qu'il estoit en grand peril de mort, si le Connestable de France, auec plusieurs autres, ne le fussent allé secourir: & aiant perduë la parolle, des grands coups qu'il auoit receus, fut ramené par dessous les bras, iusques dans son Pauillon: & furent les Medecins & Chirurgiens incontinent mandés: & pource qu'il leur sembloit aduisqu'il n'estoit point en danger de mort, ils le firent saigner du bras, dont mal lui

en

en print: car ce soir mesmes il rendit son esprit, qui fut grand dommage: car il estoit de grand' hardiesse, & bien adroit aus armes: & fut de plusieurs grandement regretté. Quant le Roi en fut aduerti, il respondit que par sa faute il s'estoit fait tuer: & qu'il ne voudroit point auoir beaucoup de tels gens, comme le Seigneur d'Antrache, qui ne voulussent point croire & obeïr a ses commandemens. Ainsi demourasmes certains iours, nous escarmouchans les vns les autres aucunefois.

Or deués entendre que le Souldan fit crier en son camp, qu'il donneroit vn besant d'Or, pour chascune teste de Chrestien que lon lui apporteroit. Au moien dequoi, ces trahistres Sarazins, conuoiteus de gaigner, entroient la nuit secretement en nostre camp, & couppoient la teste aus Chrestiens qu'ils trouuoient dormans ça & là: & s'en apperceut on, pource qu'vn soir ils tuerent la guette du Seigneur de Courcenay, & prenant la teste laisserent le corps sur vne table. La maniere qu'ils auoient pour entrer en nostre camp, c'estoit qu'ils auoient connoissance de nostre train, & que nostre guet estoit fait tous les soirs a cheual. Au moien dequoi, aussi tost que le guet estoit passé, ils venoient entrer dans nostre camp, faisans des maus innumerables. Le Roi en estant aduerti, ordonna que ceus qui auoient

accouſtumé de faire le guet a cheual, le feroient deſormais, a pied. & eſtoit noſtre Camp ſi ſerré les vns contre les autres, qu'il n'i auoit pas vne place vuide. Et craignant le Roi que les Turcs n'entraſſent a Cheual en noſtre camp, il fit clorre tout le Parc a l'entour de grands & larges foſſés, & ſur iceus eſtoient ordonnés grād nombre d'Arbaleſtiers, & d'autres gens pour faire le guet toute la nuit : en cette maniere nous demouraſmes longuement deuant Damiette : car le Roi ne trouuoit pas par ſon conſeil, qu'il deuſt tirer plus outre, iuſques a ce que le Comte de Poitiers ſon frere (que le vent auoit reietté en Acre, comme i'ai dit) fuſt reuenu : car il auoit auec lui tout l'Arriere-Ban de France: & fut la feſte Saint DENYS paſſee, auant que le Roi en ſçuſt entendre aucunes nouuelles. Au moien dequoi lui & tous ceus de l'armee en eſtoient a grand mal-aiſe; car on doutoit grandement qu'il fuſt mort, pource qu'il tardoit ſi longuement a reuenir. Et comme nous eſtions en telle peine, il me vint en memoire du bon Doyen de Mauru, duquel ie vous ai parlé deuant. Au moien dequoi ie deliberé en auertir le Legat, ce que ie fis : & lui contai comme par trois proceſſions qu'icelui Doien nous auoit fait faire ſur la Mer, Dieu nous auoit deliurés d'vn grand peril ou nous eſtions: parquoi ie conſeillai au Legat de faire

faire

faire le semblable, pour le Comte de Poitiers. Si creut le Legat mon conseil: & incontinent fit crier trois Processions, que lon feroit au camp, par trois Samedis. Et commença la premiere procession a la maison du Legat, & allasmes au monstier nostre Dame, dans la ville de Damiette, que le Legat auoit dedié en l'honneur nostre Dame, en la Mahommerie des Turcs: & a chacune procession qui fut faite, le Roi estoit tousiours present, & tous les autres gros Seigneurs, ausquels le Legat preschoit & donnoit courage de mettre a fin leur entreprinze. Au tiers Samedi arriua le Comte de Poitiers, auec tous ses gens: de quoi lon fit grand' ioye par toute l'armee: mais durant les deus premiers Samedis, il y eut si grand' tourmente en la Mer, deuant Damiette, qu'il sembloit que tout deust perir; en sorte qu'il y eut bien douze vingts vaisseaus, tant grands que petis qui furent tous brisés & perdus, & les gens qui les gardoient, tous noiés. Parquoi Dieu fit grand' grace au Comte de Poitiers, qu'il n'arriua point durant la tempeste de Mer, car autrement il eust esté mort & peri.

CHAP. XXIIII.

Comme apres que le Comte de Poitiers fut arriué à Damiette, le Roi delibera auec son conseil d'aller en Babyloine: & de ce qui lui aduint sur le chemin.

QVant le Comte de Poitiers fut arriué au camp, le Roi manda querir tous les Seigneurs & gens de ſon conſeil, pour ſçauoir s'il deuoit tirer plus outre, & quel chemin il deuoit prendre. & quant ils furent tous aſſemblés, le Roi leur demanda leur aduis, s'il deuoit aller en Alexandrie, ou en Babyloine.

Le Duc de Bretagne, auec pluſieurs autres furent d'aduis que le Roi deuoit aller en Alexandrie, pource qu'il diſoit que deuant icelle ville auoit vn beau port, ou les nauires pourroient arriuer ſeurement, & que par la auſſi facilement on pourroit auoir des viures, pour auitailler le camp. Le Comte d'Arthois ne fut point de cette opinion: ains diſoit que premier on deuoit aller aſſaillir la ville de Babyloine: & diſoit vne raiſon tresbonne; c'eſt que Babyloine eſtoit la principale ville du Royaume d'Egypte, & que ſi elle eſtoit bien vigoureuſement aſſaillie, on pourroit donner grand' crainte au Soudan, & a tous ceus d'Egypte; & en fin, que ſi la ville eſtoit priſe, le demeurant ſe viendroit rendre au Roi ſans attendre plus grand' guerre. D'auantage, que quant on veut mettre a mort le Serpent, on lui vient premierement a eſcacher la teſte, ou eſt ſa principale force, afin que le reſte du corps ſoit de moindre reſiſtance. Parquoi diſoit il, ainſi deuons-nous faire du Royaume d'Egypte. Le Roi trouua ce conſeil meilleur

leur, que l'opinion du Duc de Bretagne, parquoi il delibera de le suiure. Si fit mettre tous ses gens en equipage pour aller: & partismes de Damiette enuiron le commencement du mois de Decembre. & n'allasmes pas longuement, quant nous trouuasmes vn fleuue qui sortoit de la grand' riuiere, qui estoit mal-aisé a passer: parquoi le Roi fut contraint de seiourner la vn iour, attendant que le fleuue fust estouppé: ce qui fut fait assés aiseement, rés a rés de la grand' riuiere. Ce pendant que le Roi seiournoit aupres du fleuue, le Soudan s'aduisa d'vne grand' finesse, pour empescher que nostre armee ne passast plus outre: Si enuoia au Roi cinq cens de ses Cheualiers Turcs les mieus montés, & mieus en ordre qu'il sceut eslire en son Camp: lesquels dirent au Roi qu'ils auoient laissé le Soudan, comme mal contans de lui, & qu'ils estoient venus pour le secourir. Le Roi les receut benignement, sans faire semblant de rien: combien qu'il entendoit bien pourquoi ils estoient venus. Si donnoient a entendre au Roi qu'il ne deuoit point aller en Babyloine, attendu que toute la puissance du Soudan estoit la: mais qu'il deuoit le combatre au pais ou il estoit. Le Roi, sans prendre esgard a ces paroles, fit marcher son armee le iour S. Nicolas: & fit faire defense a tous ceus du camp, sur peine de rebellion, qu'il n'y eust per-

ſonne qui miſt la main ſur les Turcs qui eſtoient venus du Soudan : mais il s'en repentit bien puis apres. Car quant iceus Turcs virent que noſtre camp eſtoit parti, & que le Roi auoit defendu de ne leur mal-faire, ils s'en vindrent tous de grand courage courir contre vne groſſe trouppe de Templiers qui éſtoient en l'aduantgarde; & y eut vn des Turcs, qui alloit deuant les autres , qui vint frapper d'vn coup de maſſe vn Cheualier des Templiers, & l'abatit par terre, deuant le Mareſchal du Temple, qui en fut fort courroucé. Au moien de quoi, il s'eſcria qu'on couruſt apres ces Sarazins, pour les mettre a mort, & lui-meſmes piqua le premier, & tous ſes gens aprés: les Turcs qui ſe veirent de toutes pars enuironnés, ſe voulurent mettre en fuite: mais nos Cheuaux eſtoient plus frais que les leurs; parquoi ils furent tous mis a mort, ou noiés en la Mer, ſans qu'il en reſchappaſt vn ſeul. Apres celle deſconfiture, noſtre armee tira touſiours auant, iuſques a ce que nous vinſmes loger entre le fleuue de Damiette, & le fleuue de Rexi ; mais auant qu'aller plus outre en mon hiſtoire, ie vous veus conter du grand fleuue du NIL, afin que vous puiſſiés mieus entendre ce que ie dirai ci apres.

CHAP. XXV.

Deſcription du fleuue du Nil, et des choſes merueilleuſes d'icelui.

Le-

LE fleuue du Nil paſſe par le pays d'Egypte, & comme l'on dit il vient de Paradis terreſtre : il eſt profond, & de grand' largeur, & court aſſés lentement: il eſt diuers entierement des autres riuieres : car il vient & court toſiours d'vne meſme maniere, & ne croiſt point pour quelques eaus qui viennent choir dedans. Quant il eſt en Egypte, il fait ſept branches, qui ſont grans riuieres courans par toute l'Egypte : & quant ſe vient enuiron la S. Remi, ces ſept branches s'epandent parmi le pays; en ſorte que tous les champs ſont couuers d'eaus, & demeurent ainſi par aucun temps; puis ſe viennent a retirer, comme elles eſtoient au parauant. Et a l'heure les Laboureurs du païs labourent leurs terres, a tout des charrues ſans rouës, & y ſement de toutes manieres de grains, qui ſe font ſi treſbeaus & fertiles, qu'on n'y ſçauroit demander d'auãtage. Et ne ſçait-on la cauſe dont vient cette creuë d'eaus, ſinon que Dieu l'a ainſi ordonné, ſans aucune vertu naturelle. Et ſi le Nil n'arrouſoit ainſi la terre, ſoiés certain qu'aucun fruit ne croiſtroit au païs d'Egypte, pource qu'il n'y pleut que de loing a loing, & les chaleurs y ſont ſi treſgrandes, que tout ſeroit bruſlé autrement. Quant ce vient ſur le ſoir, les gens du païs y viennent de toutes pars, pour auoir de l'eau pour boire: mais elle eſt ſi trouble, tant de ſa nature,

que pour la grand' presse & foule que lon y fait, que lon n'en sçauroit incontinent boire: mais ceus qui en puisent, y mettent dedans quatre amandes, ou quatre feues pillees, & le lendemain elle est claire & bonne a boire. Quant celui fleuue entre en Egypte, il y a des gens tous expres & acoustumés, qui se tiennent aupres de l'eau; comme vous pourriés dire les pescheurs des riuieres de ce pays ici, lesquels au soir iettent leurs rets au fleuue, & le matin quant ils les tirent, ils y trouuent plusieurs sortes d'espicerie, que lon vend par deça au poix: comme Canelle, Gyngembre, Reubarbe, Lignum aloês, & plusieurs autres. & me disoient les gens du pays, que toutes ces choses venoient de Paradis terrestre, & que le vent les abat des arbres qui y sont, ne plus ne moins comme il fait choir les fruits & arbres secs es forests de ce pays ici. Et ce qui cheoit dans le fleuue, l'eau l'ameine tant qu'il est arresté par les rets qui sont tendus, comme dit est. Et i'entendis de plusieurs au pays de Babyloine, que le Souldan auoit voulu sçauoir dont venoit icelui fleuue; & pour trouuer la source, furent ordonnés aucuns bien experts, lesquels estans bien equippés, de tout ce qui leur estoit necessaire, se mirent a suiure le haut du cours d'icelui fleuue, & furent si auant, comme il leur fut possible: & rapporterent iceus commis au Souldan, que ils auoient cheminé tant contremont

l'eau, qu'ils estoient venus iusques a vn grand tertre de roches taillees: sur lequel tertre, il n'estoit possible de monter, tant il estoit difficile & mal raboté; & de ce haut tertre, disoiẽt ils, que cheoit le fleuue; & leur sembloit aduis qu'au sommet de la montagne y auoit grand' quantité d'arbres: & sur le tertre ils virẽt plusieurs bestes sauuages, de diuerses manieres, & façons estranges: comme Lyons, Oliphans, Serpens, & autres bestes qui les venoient regarder dessus la riue de l'eau, ainsi qu'ils alloient contre-mont. L'vne des branches dudit fleuue vient passer en Alexandrie, & l'autre a Thunis, l'autre a Rexi, & la quatriesme a Damiette.

CHAP. XXVI.

Comme le Roi estant logé entre le fleuue de Rexi, & celui qui vient de Damiette, rencontra l'armee du Souldan qui lui empescha le passage.

POur reuenir donques a nostre histoire, le Roi auec toute son armee, vint loger entre celle branche qui vient de Rexi, & celle qui vient de Damiette: & trouuasmes tout le pouuoir du Soudan, comme dit est, de l'autre costé de la riuiere de Rexi, pour nous garder & deffendre le passage: ce qu'ils faisoient bien aiseement: car il n'y auoit aucun passage, & n'eust-on sceu passer la riuiere sans nager: parquoi toute l'armee estoit arrestee, sans pouuoir aller plus outre.

A cette cause, le Roi trouua par con-

ſeil,qu'il deuoit faire vne chauſſee au trauers de la riuiere, pour paſſer outre ſes gens, & pour garder que les Sarazins qui eſtoient de l'autre coſté, ne fiſſent dommager a ceus qui feroient ladite chauſſee. Il fit faire deus beuffrois,qu'on appeloit Chats Chateils; pource qu'il y auoit deus Chateils,deuãt les Chas,& puis deus maiſons derriere, qui eſtoient pour receuoir les coups que les Sarazins iettoient a tout des engins qu'ils auoient fait faire, iuſques au nombre de ſeize, leſquels demouroient tous droits, & iettoient de groſſes pierres a merueilles, en ſorte que ils nous dommagerent grandement. Et quant le Roi vit cela, il fit faire d'autres engins,iuſques a dixhuit,dont fut inuenteur & facteur vn nommé Iouſſelin de Couruault. & auec ſes engins nous commençaſmes a tirer les vns contre les autres; mais ie n'ouis onques dire que les noſtres fiſſent vn beau coup. Et fut commencee la chauſſee a faire la ſemaine deuant Noel: & le Comte de Poitiers*guettoit de iour leſdits Chats, & nous autres Cheualiers la nuit.Mais autant de chauſſees que nos gens pouuoient faire, autant en deffaiſoient les Sarazins de leur part. Car ils firent de leur coſté de grand' caues par terre, & comme l'eau ſe reculoit pour la chauſſee qui ſe faiſoit deuers nous, icelles foſſes ſe rempliſſoient d'eau: dont aduenoit, que tout ce que nous auions fait en trois ſemaines ou en vn

* *c.gardoit*

mois, les Sarazins gastoient tout en vn iour, ou en deus, & a coups de trait ils tuoient tous nos gens qui portoient la terre pour faire ladite chaussee.

CHAP. XXVII.

Le Souldan de Babyloine mort, les Sarazins esleurent Scecedun: & des faicts des deux costés.

ET deués sçauoir, qu'apres la mort du Soudan de Babyloine, qui mourut de la maladie qui lui print deuant la ville de Hamault, comme vous a esté conté ci dessus, les Turcs & Sarazins firent leur gouuerneur vn Sarazin, qu'on appeloit Scecedun, fils du Seic, qui vaut autant a dire en leur lãgage comme, Fils du Vieil: lequel estoit tenu l'vn des meilleurs & vaillans Cheualiers de toute Payennie, & lui portoient grãd hõneur les Sarazins, pour la prouësse qu'il auoit tousiours euë. Il portoit en ses banieres les armes de l'Empereur, qui l'auoit fait Cheualier: & estoit sa banniere bandee, dont en l'vne des bandes il portoit pareillement les armes du Soudan de Halappe: & en l'autre bande de l'vn costé estoient les armes du Souldan de Babyloine. Celui donques Scecedun s'aduisa d'vne grand' entreprise: si enuoia vne partie de ses gens par deuers Damiette, pour passer la riuiere, en vne petite ville nommee Sourmesac, qui est sur le fleuue de Rexi: & le propre iour de Noel vindrent arriuer aupres de nostre camp, & commencerent a nous es-

carmoucher; en sorte qu'ils nous vindrẽt assaillir iusques en nostre Parc : & plusieurs de nos gens qui s'estoient escartés par les champs, furent par les Sarazins mis a mort, ou detenus prisonniers. Et moi estant a table pour disner, auec mon compagnon Pierre d'Auallon, a l'heure que lesdits Sarazins arriuerent, me fis soudainement armer, pour aller contre eus, & mon compagnon aussi, auec grand' trouppe de nos gens; & estans venus au lieu ou les Sarazins combatoient, trouuasmes qu'ils auoient desia mis par terre, a force de grands coups, monsieur Perron nostre hoste, & le seigneur du Val son frere, qui estoient allés aus champs, & les emmenoient liés tous deus ensemble: mais il leur aduint si bien, qu'a nostre venue, par nostre moien, ils furent si bien secourus, qu'ils furent rescous d'entre les mains des Sarazins; & ramenasmes ces deus bons Cheualiers en nostre ost. Les Templiers qui entendirent les cris de la meslee, vindrent au secours, & le firent si tres-bien que merueilles, en sorte que nonobstant quelque resistance, les Sarazins furent contraints se retirer : mais tous les iours ils nous venoient donner l'alarme en nostre camp, iusques a ce que le Roi l'eust fait clorre de fossés du costé de Damiette, depuis le fleuue qui vient dudit costé de Damiette, iusques au fleuue de Rexi. En ce mesme temps, le Roi fut aduerti, par ses Espies, que Scecedun

s'estoit vanté qu'il mangeroit en la tente du Roi dedans le iour de la S. Sebastien, qui prochainement venoit. A cette cause le Roi delibera d'y prendre garde : si fit serrer ses gens-d'armes dans le camp : & donnant ordre a tout son equipage, commist le Comte d'Artois son frere, pour garder les Beuffrois & engins de guerre. Et lui, auec le Comte d'Ajou, furent pour garder le camp, du costé deuers Babyloine. Le Comte de Poitiers, & nous Seneschal de Champagne, fusmes ordonnés pour la garde du costé de deuers Damiette ; & cela fait ne tarda gueres que Scecedun fist passer ses gens en l'isle qui estoit entre le fleuue de Damiette, & le fleuue de Rexi, en laquelle isle estoit nostre camp logé : & fit icelui Scecedun ordonner ses batailles, qui tenoient depuis l'vn des fleuues, iusques a l'autre. Le Comte d'Anjou, qui auoit ses gens logés vis a vis de la venue des Sarazins, leur courut sus vaillamment : en maniere qui les mit en fuite, & en furent plusieurs tués, & les autres noiés dans lesdits fleuues. Combien qu'encores en ladite isle demoura grand trouppe desdits Sarazins, que nos gens n'osoient approcher, a cause de plusieurs & diuers engins qu'ils auoient, dont ils nous faisoient grand dommage, en tirant tousiours contre nous. En ce conflict le Comte Guy de Ferrois estoit en la compagnie du Comte d'Anjou, & fit de merueilleus faits d'armes : en sorte que lui &

ſes Cheualiers paſſerent la premiere bataille des Sarazins, maugré eus, & vindrent iuſques a la ſeconde bataille, ou ils firent de grans prouëſſes: mais en fin ledit Comte Guy fut mis par terre, & eut la iambe briſee, & fut ramené par deus de ſes Cheualiers hors de la bataille. Et vous aſſeure qu'a grand' peine peut on tirer de la bataille le Comte d'Anjou, tant il eſtoit aſpre & courageus; en ſorte que pluſieursfois ie le vis en danger de mort. & depuis celle iournee il fut touſiours tenu pour vaillant Prince. Du coſté ou le Comte de Poitiers eſtoit, vint arriuer vne grand' bataille de Sarazins, qui nous aſſaillirent vigoureuzement; mais ſoiés certainsqu'ils furét tresbien receus, &ſeruisdemeſme;en ſorte que beſoin leur fut de s'en retourner par la meſme voye dôt ils eſtoient venus,auec groſſe perte de leurs gés, que les noſtres auoient deffaits & mis a mort; & nous retournaſmes en noſtre câp,auec peu de perte de nos gens.

CHAP. XXVIII.

Du feu Gregeois ietté par les Sarazins.

VN ſoir aduint,que les Sarazins amenerét vn engin, qu'ils appelloient la Perriere,qui eſtoit grand& terrible,pour le dômage qu'il nous faiſoit;& fut mis icelui engin vis a vis de nos Chats Chateils, deſquels auôs parlé ci deſſus:&quât meſſire Gautier de Curelle bon Cheualier,& moi qui auois la charge de garder leſdits

Chats Chateils, vismes ledit engin, nous fusmes grandement esbahis: car les Sarazins commancerent a ietter contre nous Feu gregeois, en si tres-grande quantité, que c'estoit la chose plus espouuantable que ie veisse oncques. Quant le bon Cheualier messire Gautier mon compagnon, vit le gros danger ou nous estions, il s'escrie, disant: Seigneurs nous sommes tous perdus a iamais, si Dieu ne nous aide. Car si les Sarazins brussent nos Chats Chateils, incontinent nous mesmes serons aussi ards & bruslés, & ne sçaurions euiter tel inconuenient. D'autre part si nous laissons ici nos gardes, & nous retirons, nous serons tenus pour Cheualiers recreus, & viurons a grand' honte le demeurant de nostre vie. Parquoi me semble qu'il vaut mieus mourir vertueusement, que viure deshonorablement. Et pource qu'il n'est aucun qui nous puisse garentir de ce grād peril, que Dieu seul, ie vous conseille, & vous prie tous, que toutesfois & quantes que les Sarazins nous ietteront le feu gregois, que chascun de nous se iette sur les coudes, a genous, & crions merci a nostre Seigneur, en qui est toute puissance, qu'il nous deliure du danger ou nous sommes a present. Et tantost que les Sarazins commencerent a ietter le premier coup de feu, nous nous mismes a genous sur les coudes, ainsi que le preud'homme nous auoit ensegné, & cheut le feu cette premie-

re fois entre nos deus Chats Chateils, en vne place qui estoit deuant, laquelle nos gens auoient faite pour estoupper le fleue:& incontinent fut estaint le feu, par vn homme qu'auions propice a ce faire. Et la maniere de ce feu Gregois estoit telle, que quant il estoit ietté, il estoit gros deuant comme vn tonneau, & par derriere faisoit vne queue longue d'vne aune & demie: il faisoit tel bruit a venir, qu'il sembloit que ce fust foudre du Ciel, & me sembloit vn grand Dragon volant en l'air: & si rendoit si grand' clarté, que dans nostre Camp il faisoit si cler comme le iour, tant y auoit grand' flamme de feu. Et celle nuit nous en fut ietté trois fois, auec ladite Perriere, & quatre fois auec l'arbaleste a tour. Et toutes les fois que le bon Roi S. Loys voyoit que les Sarazins nous iettoient ainsi le feu, il se iettoit par terre, & tendoit ses mains, la face leuee au ciel, criant a haute vois a nostre Seigneur, & en pleurant a grosses larmes, disoit: Beau sire Dieu omnipotent, garde moi, & toute ma gent. & croi certainement que les prieres du bon Roi nous sortirent de ce grand peril, & a chascune fois que le feu estoit cheut deuant nous, il nous enuoyoit vn de ses Chambellans, pour sçauoir en quel estat nous estions, & si le feu nous auoit point greués.

Vne fois que les Turcs tirerent le feu, il vint choir aupres des Chats Chateils,

que

que les gens de monsieur de Courtenai gardoient : & frappa en la riue du fleuue qui estoit là deuant, & venoit droit a eus tout ardant:& tantost vint vers nous courant vn Cheualier de celle compagnie, criant hautement : Aidés nous, Sire, ou nous sommes tous ards ; car voici vne grand' haye de feu Gregeois, que les Sarazins nous ont iettee, qui vient droit a nostre Chateil. Incontinent nous accourusmes celle part, & estaignisimes le feu, a grand mal-aise : car les Sarazins nous tiroient de l'autre part tout a trauers traits & pilots, dont nous estions tous plains. Le Duc d'Anjou guettoit de iour les Chats Chateils, & faisoit tirer auec arbalestes de carreaus dans le Camp des Sarazins. Et moi, & ceus de ma compagnie faisions le guet de nuict, qui nous tenoit en grand' peine & souci : car les Turcs auoient desia brisé & froissé nos taudeis & gardes. Si aduint que ces trahistres Sarazins amenerent deuant nos gardes, leur Perriere en plain iour, & commencerent a ietter force Feu gregeois sur la chaussee du fleüue, vis a vis de nos taudeis & gardes : tellement que nul de nos gens ne s'osoient monstrer ne trouuer enuiron nos Chats Chateils : & tant continuellement nous ietterent le feu, qu'ils bruslerent nosdits Chats Chateils: dequoi le Duc d'Anjou, qui en auoit la garde, fut si marri, qu'il se vouloit mettre dans le feu pour l'estain-

dre, mais il fut retiré par ses gens. Et de cette infortune aduenue le iour, louasmes Dieu moi & mes Cheualiers: car si les Sarazins eussent attendu a la nuict de faire leur entreprise, nous eussions esté tous ards & bruslés.

Le Roi voyant lui & ses gens en telle destresse, en danger de tout perdre, voulut pouruoir a tel inconuenient. Au moyen dequoi (pource qu'on ne pouuoit trouuer aucun bois là pres) il fit dire que chacun apportast tout le marrain des vaisseaux qu'ils auoiēt sur Mer, chacū pour sa part, pour faire vn autre Chat Chateil: ce qui fut fait: & chacun apporta dudit marrain selon son pouuoir. & fut estimé valoir dix mille liures quant tout fut assemblé. Au moyen dequoi ie laisse a penser aus lecteurs, combien de basteaus furent gastés, & en quel danger nous estions detenus. Quant le Chat Chateil fut fait & accompli, le Roy ne voulut pas qu'il fust mis ne planté, que iusques au iour que le Comte d'Anjou son frere deuoit faire le guet, & commanda qu'il fust mis au propre lieu ou les deux autres auoient esté bruslés: & ce faisoit il, afin de recouurer l'honneur de sondit frere: au guet duquel (comme dit est) auoient esté bruslés les deus autres: & ainsi qu'il pleut au Roy, il fut fait. Quant les Sarazins virent nostre Chat Chateil, ils tirerent tous leurs engins, dont ils en auoient seize, & les coupplerent

plerent ensemble, en façon que tous tiroient contre nostre Chat Chateil: & tellement besougnerent que nos gens commencerent a craindre, & n'osoient aller ne venir a l'entour dudit Chat Chateil, pour la doute des pierres qu'ils tiroient. Et quant les Sarazins coneurent la crainte de nos gens, ils addresserent leur Perriere droit a nostre Chat Chateil, en sorte qu'en peu de temps, il fut bruslé comme les autres.

CHAP. XXIX.

Comme vn Beduyn enseigna vn gué pour passer la riuiere: & comme le Comte d'Arthois ayant baillé la course a ceus qui gardoient le gué, & poursuiui au trauers la ville de la Massourre, fut tué en repassant par ladite ville: & de la cruelle bataille qui fut faite par le Roy contre les Sarazins: & comme le Roy celle nuict logea au lieu dont il auoit chassé les Sarazins.

LE Roy estant aduerti que le Chat Chateil estoit bruslé, lui & tous ses gens furent en grand trouble. Au moyen dequoi il fit appeler tous les Barons, pour auoir conseil de ce qu'il deuoit faire. Et estans assemblés lesdits Barons deuant le Roy, ne sçauoient quel conseil lui donner: car ils voyoient bien qu'il n'estoit pas possible de faire chaussee pour passer aux Turcs & Sarazins, par ce que nos gens

n'en pouuoient tant faire d'vne part, comme les Sarazins en desrompoient de l'autre part. Et alors messire Imbert de Beauieu Connestable de France, vint dire au Roi, qu'vn homme Beduyn estoit venu a lui, & lui auoit dit que si lon lui vouloit donner cinq cens besans d'or, qu'il nous enseigneroit vn bon gué a passer a cheual bien aiseement. A quoi le Roi respondit, que tres-volontiers il s'accordoit, pourueu que le Beduyn dist verité. Si fut amené ledit Beduyn deuant le Roi: mais oncques il ne voulut monstrer le gué, que premier il n'eust les cinq cens besans qui lui auoient esté promis: & de fait il fut arresté que le iour de Caresme prenant, icelui Beduyn nous monstreroit le gué. A cette cause le Roi ordonna que le Duc de Bourgoigne, auec les seigneurs d'Outre-mer, garderoient nostre Camp, de peur des Sarazins, & que lui & ses trois freres, auec leurs gens a cheual, iroient voir & essayer le gué que le Beduyn leur deuoit monstrer. Quant se vint donc ledit iour de Caresme prenant, le Roi auec ses gens se mit en bon equippage de guerre, & cheuauchasmes droit au gué, ainsi que le Beduyn nous conduisoit: & en allant, il y auoit aucuns de nos gens qui se tiroient pres de la riue du fleuue, & pource que la terre y estoit lubrique & mouillee, ils cheoient dans le fleuue, & en furent plusieurs noyés en telle maniere: & entre les autres se

noya

noyá meſſire Ian d'Orleans le vaillant Cheualier, qui portoit baniere. Quant nous fuſmes arriués aú gué, nous apperceumes de l'autre part du fleuue, bien trois cens Sarazins montés a cheual, qui eſtoient là pour garder le paſſage. Mais ſans crainte nous entraſmes dedans le fleuue, & trouuerent nos Cheuaus aſſés bon gué, & ferme terre. Si tiraſmes touſiours contre mont le fleuue, iuſques a ce que nous vinſmes a l'autre riue, & paſſaſmes ſans aucun danger: & quant les Sarazins nous virent ainſi paſſés, ils tournerent le dos, & ſe mirent en fuite. Le Comte d'Arthois, frere du Roi, qui conduiſoit la ſeconde bataille, courut apres auec ſes gens: dequoi les Templiers, qui eſtoient a l'auantgarde, furent fort marris a l'encontre du Comte d'Arthois, pource qu'il leur faiſoit honte & villanie, d'aller deuant eus: & commencerent a lui crier, qu'il auoit grand tort. Toutesfois le Comte n'en fit aucun ſemblant. Et quant les Templiers virent cela, pour euiter plus grand' infamie, ils ſe mirent a courir tous d'vn accord apres le Comte d'Arthois, & ſuiuirent les Sarazins qui s'enfuyoient deuant eus, & les firent paſſer parmi la ville de la Maſſourre, les mettant aus Champs par deuers Babyloine: mais quant nos gens cuiderẽt retourner arriere, les Turcs leurs lançoient par atrauers des rues qui eſtoient fort eſtroites, force traits, & groſ-

ses pierres: en sorte que le Comte d'Arthois y fut tué, & le sire de Couci, qu'on appelloit Raoul,& plusieurs autres Cheualiers, iusques au nombre de trois cens. Et les Templiers,ainsi que le maistre Cap pitaine me dit, perdirent bien enuiron quatorze vingts hommes d'armes & de Cheual. Au lieu ou i'estois auec mes gens d'armes,vindrẽt arriuer vne grosse trouppe de Sarazins, qui estoient sortis de leur camp,pour venir secourir les autres:mais nous les contraignismes a force d'armes de reculer: & les chassasmes iusques en leurs loges. Et en cette chasse i'apperceu vn grand Sarazin qui montoit sur son Cheual, & lui tenoit le frain de son Cheual vn sien Cheualier,& ainsi qu'il mit les mains a la selle pour vouloir monter, ie lui donnai de mon espee par dessus les escelles, tant comme ie la peus mettre auant: en sorte que de ce coup il cheut mort par terre. Quant le Cheualier qui lui aidoit a monter vit son seigneur mort, il l'abandonna, & me vint guetter au retourner,si me donna de son glaiue si grand coup entre les espaules, qu'il me ietta sur le col de mon cheual: & me tenoit si pressé, que ie ne pouuois tirer mon espee que i'auoye ceinte. Au moyen dequoi, ie fus contraint de tirer vne autre espee, qui pendoit à la selle de mon cheual, laquelle me fit bien mestier.Mais quant le Sarazin vit que i'auois mon espee au poing, il tira
son

ſon glaiue a lui, que i'auoye ſaiſi, & s'en fuit. Or aduint que moi & mes Cheualiers nous trouuaſmes hors de l'oſt des Sarazins, pour nous cuider retirer: & en retournant, trouuaſmes par ci & par là, bien pres de ſix mille Sarazins, qui s'eſtoient mis aus champs, & auoient abandonné leurs loges: & quant ils nous eurent apperceus ainſi a l'eſcart, ils nous vindrent courir ſus treſ-vigoureuſement, & nous firent ſi grief aſſaut qu'ils tuerent meſſire Hugues de Trichetel, ſeigneur Deſconflans, qui portoit la baniere de noſtre compagnee: & pareillemẽt prindrent priſonnier meſſire Raoul d'Vbanon de noſtre compagnee, lequel auoit eſté abatu a terre: & ainſi que les Sarazins l'emmenoient, & moy & mes Cheualiers le reconumes, & l'allaſmes recourre & deliurer d'entre les mains deſdits Sarazins. Et en reuenant de celle bataille, pluſieurs de nos gens ſe commencerent a rallier, & ſe mettre enſemble auec nous: mais les Sarazins nous reuindrét a courir ſus a grand force: & a leur arriuee me donnerent de ſi grans coups, que mon Cheual s'agenoilla par terre, du grand pois qu'il ſentoit, & me ieĉterent outre par deſſus les oreilles de mon cheual: & m'euſſent tué les Sarazins, n'euſt eſté meſſire Arnaud de Comenge Vicomte de Couzerans, qui me vint ſecourir treſ-vaillamment: & pour la grand' vertu & proueſſe qui eſtoit en

lui: il auoit laiſſé ſes Arbaleſtiers qu'il conduiſoit au Camp, auec le Duc de Bourgoigne, & auoit ſuiui le Comte de Poitiers, lequel il ne vouloit abandonner en aucun grand affaire. Et depuis qu'il m'eut donné ce ſecours, il ne fut iamais en iour de ma vie, que ie ne l'aimaſſe treſaffectueuſement.

Apres que ie fus reſcous des Sarazins, ledit Vicomte de Couzerans & moi, pour attendre le Roi qui venoit, nous retiraſmes aupres d'vne maiſon qui auoit eſté abatue, & ce pendant ie trouuai façon de recouurer vn Cheual. Mais ainſi que nous eſtions aupres d'icelle maiſon, voici venir derechef vne groſſe trouppe de Sarazins courans contre nous: & pource que ils virent nos gens au derriere de nous, ils paſſerent tout outre, pour aller a eus: & en paſſant, ils me ietterent a terre, mon eſcu hors de mon col, & paſſoient deſſus moi, cuidans que ie fuſſe mort, dont il n'en failloit gueres. Et quant ils furent paſſés, icelui meſſire Arnaud de Commenge, apres auoir bien combatu les Sarazins, reuint vers moi, & me releua ſus: & puis nous en allaſmes tous deus, iuſques aus murs de celle maiſon deffaitte.

A ces murs, ſe vindrent rendre a nous meſſire Hugues Deſcoſſe, meſſire Ferreis de Loppei, meſſire Menaut de Menoncourt, & pluſieurs autres: & là les Turcs nous vindrent aſſaillir de toutes parts, de plus

plus grand' force que iamais:en sorte que la plus grand' partie d'eus entrerent iusques dedans la maison ou nous estions,& combatirent longuement contre nous main a maintellement que pour le grand nombre qu'ils estoient,nous eusmes grād' peine a nous deffendre. Mais les Cheualiers qui estoient auec nous se mirent a frapper si courageusement sur les Turcs, que c'estoit merueilles : dont ils furent grandement loués de tous ceus qui les virent,& qui en oyrent parler. Là fut nauré messire Hugues Descosse,de trois grand's playes au visage,& en autres endroits de son corps. Messire Raoul,& messire Ferreis furent aussi blessés par les espaules; tellement que le sang sortoit de leurs playes a grand randon. Messire Corat d'Esmerey fut nauré parmi le visage,d'vne espee qui lui couppa le nés,tant qu'il cheoit sur la bouche. Messire Arnaud de Commenge fut nauré en deus lieus de son corps, aus espaules, & sur l'vn des bras. Nous estans en ce dur conflit,messire Errat me vint dire: Sire, si vous ne pensiés que ie le fisse pour m'en fuyr, & vous abandonner, ie vous irois querir monsieur le Comte d'Anjou, que ie voi là en ces champs.& ie lui respondis:messire Errat, vous nous feriés grand bien & honneur,si vous nous alliés querir aide pour nous sauuer les vies, car la vostre est bien en aduenture:aussi disois-ie vrai,car il mou-

rut de celle bleſſure,& tous furent de cette opinion qu'il nous iroit querir ſecours. Lors meſſire Errat s'en courut au Comte d'Anjou, lui requerir qu'il nous vouſiſt ſecourir, au danger ou nous eſtions. Il y eut vn grand Seigneur auec lui, qui le voulut garder de venir a noſtre aide: mais le bon Comte n'en voulut rien faire: ains ſoudain tourna ſon Cheual,& accourut droit a nous, auec pluſieurs de ſes gens qui le ſuiuirent. Et quant les Sarazins les veirent venir, ils nous laiſſerent, & ſe mirent en fuitte, en emmenant auec eus meſſire Raoul d'Vbanon, lequel fut ſoudainement reſcous,& ramené bleſſé en pluſieurs endroits, & en piteux poinct.

Nous n'euſmes gueres attẽdu là,quant viſmes arriuer le Roi, accompagné de grand nombre de gendarmerie, faiſant ſi grand bruit, qu'il ſembloit que le Ciel & la terre ſe deuſſent aſſembler, tant il y auoit de trompettes, clerons, & cors qui ſonnoiẽt. Il s'arreſta ſur vn haut chemin, & fit arreſter toute ſa gent auſſi, & commença de les enhorter & prier de bien faire. Son heaume eſtoit tout doré, & en ſa main tenoit vne eſpee d'Almaigne toute nue: & vous promets que ie ne vis onques ſi bel homme comme il eſtoit: car il apparoiſſoit par deſſus tous les autres depuis les eſpaules:& ſeroit choſe difficile a croire, comme tous les Genſdarmes prenoient

noient grand courage de batailler, voyant le Roy en tel estat : en maniere que plusieurs Cheualiers, sans attendre le Roi, se vindrent mesler parmi les Turcs, & les assaillirent courageusement. Le Roi s'auançoit tousiours : & quant il fut pres des Turcs, la bataille recommença si durement que c'estoit vne chose bien estrange a regarder : & deués sçauoir qu'a ce coup là, lon vit faire plus de beaus faits d'armes, que l'on ne fit oncques, en tout le voyage d'Outre-mer, tant d'vn costé que d'autre. Car nul ne tiroit dard ne trait, nê autre * artillerie : mais se combattoit on main a main, tout meslé l'un parmi l'autre, a grands coups d'espees, & de masses. Et me tardoit mout grandement, & a mes Cheualiers, tous blessés que nous estions, que nous n'estiõs a la bataille auec les autres. Et tantost reuint vers moi vn mien Escuyer, qui s'en estoit fuy a tout ma baniere, par le moyen duquel ie fus remonté sur vn cheual Flamant qu'il m'amena, & sans faire arrest, m'en courus droit où estoit le Roi, & me mis a son costé. Le Roi faisoit merueilles de combatre : en sorte que plusieurs fois se voulut aller frapper au fort de la bataille : mais le bon preud'homme messire Ian de Valleri, l'en retiroit tous les coups : & lui conseilla qu'il se tirast a costé a main dextre, vers le fleuue : afin que si aucun danger suruenoit, qu'il peust auoir secours du Duc de

* *c. engin de force.*

Bourgoigne, & de l'armee qui gardoit le Camp, que nous auions laissé au partir. Et aussi afin que ses gens se peussent refreschir, & auoir a boire : car il faisoit vn extreme chaut. Alors le Roi fit retirer ses Barons & Cheualiers, & autres gens de conseil, qui estoient en la bataille des Turcs : & tantost qu'ils furent venus deuers lui, il leur demanda conseil de ce qu'il deuoit faire : & plusieurs respondirent, que le bon Cheualier messire Ian de Valleri, qu'il auoit auec lui, l'auoit tresbien conseillé, & qu'il le deuoit ainsi faire. Lors le Roi se tira vers le fleuue: mais il n'y eut gueres arresté, quant voici venir messire Imbert de Beauieu, Connestable de France, qui dit au Roi, que son frere le Comte d'Arthois estoit en grand' presse, & durement assailli des Turcs, en vne maison a la Massourre, & se deffendoit a merueilles : toutesfois qu'il auoit grand besoin d'estre secouru, & supplioit le Roi lui donner aide. Le Roi respondit au Connestable qu'il picquast deuant, & il le suiuroit apres. Ie di aussi au Connestable, qu'en tel affaire ie voulois estre de ses Cheualiers, pour le suiuir: dont il me mercia de bon cœur. Et incontinent commençasmes à picquer vers la Massourre, passant parmi la bataille des Turcs: au moyen dequoi plusieurs de nostre compagnie furent tantost departis l'vn de l'autre, par la grand' force des Turcs. Et vn peu apres

voici

voici venir vn Sergent a masse au Connestable,auec qui i'estois, & lui dit que le Roy estoit arresté des Turcs, & en grand danger de sa personne:& a l'heure qui fut bié esbahis,ce fut nous:en sorte que nous estions en grand' peine pour le Roi : car entre le lieu ou il estoit, & nous, y auoit bien enuiron mille ou xii. c. Turcs parmi lesquels il nous conuenoit passer: & nous n'estions que six de nostre part. Lors ie m'aduisé de dire au Connestable, qu'attendu que nous ne pouuions passer parmi la foulle des Turcs,qu'il seroit bon d'aller passer au dessus d'eux : ce que nous fismes incontinent,& nous mismes a courir tout au long d'vn grand fossé qui estoit entre nous & les Turcs : & soyés certains que s'ils se fussent aduisés de nous,ils nous eufsent tués & occis sans merci : mais ils entendoient au Roi, & aux autres grosses batailles. Et ainsi que nous arriuasmes, nous visines que le Roy s'estoit retiré au haut du fleuue,& que les Turcs en emmenoient les autres batailles,& s'assembloyent toutes leurs batailles, auec les batailles du Roi sur le fleuue, & là y eut vne piteuse assemblee : car la pluspart de nos gens, pource qu'ils se tenoient des plus foibles, cuidoient passer a nous deuers l'ost ou estoit le Duc de Bourgoigne,mais il ne leur estoit possible : car les Cheuauls estoient si las & trauaillés, & la chaleur estoit si grande, qu'ils n'auoient puissance

de rompre la force de l'eau. Au moyen dequoi, plusieurs estoient noyés & peris: en sorte que nous voyons l'eau toute couuerte de picques, lances, escus, gens, & cheuauls qui perissoient & se noyoyent. Quãt nous vismes cette grand' infortune, & piteux estat, qui couroit sur nos gens, ie vins au Connestable, & lui di: qu'il seroit bon que nous demourissions deça le fleuue, pour garder vn petit pont, qui estoit là pres: car (disois-ie) si nous le laissons sans garde, les Turcs viendront charger sur le Roy pardeça: & si nos gens sont assaillis vne fois par deus lieus, nous pourrions bien auoir du pire. A mon conseil s'arresta le Connestable, & demourasmes par deça le fleuue, pour garder icelui petit pont. Et soyés certains que celle iournee le Roi fit des plus grands faits d'armes, que iamais i'aye veu faire en toutes les batailles ou ie fus onques: & disoit-on apres la bataille, que si n'eust esté sa personne, nous eussions esté tous perdus, & morts a celle iournee: & ne croi point que a l'heure sa vertu & force ne lui fust doublee, par la grace de Dieu: car il ne se faignoit point de se mettre aus dangers & perils de la bataille: & là ou il voyoit ses gens en destresse, il se venoit frapper parmi, pour les secourir: & tant donnoit de coups d'espee, & de masse, que les Turcs n'osoient approcher de lui. Et me conterent vn iour le sire de Courtenay, & messire

ſire Ian de Salonay, qu'ils auoient veu que ſix Turcs s'eſtoient adreſſés au Roi celui iour, & l'auoient prins a force par le frain de ſon cheual, & l'emmenoient: mais le vertueus Prince, voyant le danger ou il eſtoit, s'eſuertua de tout ſon pouuoir, & par grand courage frappa ſur les Turcs qui le tenoient, en maniere que lui ſeul, ſe deliura de leurs mains en bref.

Apres que nous euſmes demouré vn peu audit poncel, pour garder que les Turcs ne paſſaſſent, le bon Comte Pierre de Bretagne vint arriuer à nous, qui venoit de deuers la Maſſourre, là ou il y auoit eu vne autre merueilleuſe eſcarmouche, & eſtoit tout bleſſé au viſage, tellement que le ſang lui ſortoit de la bouche en grand' abondance, comme s'il euſt voulu vomir de l'eau, qu'il euſt euē en la bouche: il eſtoit monté ſur vn gros courtaut, qui eſtoit aſſés farouche, & eſtoient toutes ſes renes briſees & rompues, atachees à l'arſon de ſa Selle, & tenoit ſon cheual a deus mains par le col, de paour que les Turcs qui le ſuiuoient derriere, ne le fiſſent choir de ſon cheual: toutesfois il ſembloit bien qu'il ne les doutoit pas grandement, car ſouuent il ſe tournoit vers eus, & leur diſoit paroles en ſigne de moquerie. Enuiron la fin de celle bataille, vindrent encores vers nous le Comte Ian de Soyſſons, & meſſire Pierre de Nouille, qu'on appelloit Cayer, qui aſſés auoient

souffert de coups, a celle iournee, & e-
stoient demourés derriere: & quant les
Turcs les virent venir, ils cuiderent aller
au deuant d'eus: mais quant ils nous eu-
rent apperceus, gardans le poncel, il les
laisserent passer. Quant le Comte de Sois-
sons, qui estoit mon cousin germain, fut
arriué au poncel, ie lui di: Sire, ie vous
prie que demouriés ici pour garder ce
pont, & vous ferés tres-bien: car si vous le
laissés, les Turcs que vous voyés là deuant
nous, se viendront frapper parmi: & ainsi
le Roi demourera assailli par derriere &
par deuant. Et alors il me demanda s'il de-
mouroit, si ie voudrois aussi demourer
auec lui: & ie lui respondis qu'ouy volon-
tiers. Et a l'heure le Connestable, ayant
entendu nostre accord, me vint a dire, que
ie gardasse bien ce passage sans partir: &
qu'il nous alloit querir secours. Et ainsi
que i'estois là entre mon cousin le Comte
de Soissons, & messire Pierre de Nouille,
voici venir vn Turc, qui venoit de deuers
l'armee du Roi, qui vint frapper par der-
riere messire Pierre de Nouille, & lui don-
na si grand coup d'vne grosse masse pesan-
te, qu'il le coucha sur le col de son cheual:
& puis print la course par atrauers du
pont, & s'en fuit deuers sa gent, cuidant
que nous le suiurions apres, & abandon-
nerions le pont, afin qu'ils le peussent gai-
gner. Mais quand les Turcs virent que
nous ne voulions pas laisser le pont, ils se
mirent

mirent a passer le ruisseau, en sorte qu'ils demourerent entre le ruisseau & le fleuue. Et quant nous les vismes passés, nous nous approchasmes d'eus:en maniere que nous estions prests & deliberés de leur courir sus, s'ils se fussent plus auancés pour venir vers nous.

Au deuant de nous,il y auoit deux Heraus du Roi,dont l'vn auoit nom Guillaume de Bron, & l'autre Ian de Gaymaches, lesquels furent durement assaillis des Turcs qui auoient passé le ruisseau: & amenerent grand nombre de gens de pied, qui estoient villains du pays, qui leur iettoyent mottes de terre, & grosses pierres a tour de bras: & en fin ils allerent querir vn autre villain Turc,qui leur ietta trois fois le feu Gregois, & a l'vne des fois,le feu prit a la robbe de Guillaume de Bron: mais tantost il l'estaignit, dont besoing lui fut:car s'il se fust allumé, il l'eust tout bruslé. Et ne cessoient ces Turcs, de tirer pilles & traits a ces deus Heraus: en sorte que nous estions tous couuerts des traits, qui eschappoient ausdits Turcs. Or m'aduint que ie trouuai la pres, vn gaubison decouppé, qui auoit esté a vn Sarazin, lequel ie prins, & mis le fendu deuers moi,pour en faire escu, & me seruit bien a ce besoing: car autrement i'estois mort, & encores fus-ie blessé en cinq lieus de mon corps, & mon cheual en quinze. Vn peu apres arriua vers moi vn

de mes Bourgeois de Ionuille, qui m'apporta vne banniere a mes armes, & vn grand cousteau de guerre, dont ie n'auois point pour l'heure. Et estant ainsi equippé, ie me mis a courir droit a ces villains Turcs, qui tenoient en presse les deus Heraus : mais quant ils nous virent venir, ils s'en fuirent, sans nous oser attendre.

Aduint que sur le soir enuiron Soleil couchant, le Connestable nous amena les Arbalestiers du Roi, a pied, lesquels se rengerent au deuant de nous: & nous qui estions a cheual, descendismes, & nous mismes a pied, en l'ombre des Arbalestiers : & quant les Sarazins nous apperceurent ainsi en ordre, ils s'en fuirent incontinent, & nous laisserent en paix : & lors me dit le Connestable, que nous auions tres-bien fait d'auoir ainsi gardé le poncel, & que ie m'en allasse deuers le Roi sans aucun doute, & que point ne l'abandonnasse iusques a ce qu'il seroit descendu en son pauillon, ce que ie fis : & tantost que ie fus arriué deuers le Roi, vint a lui messire Ian de Valleri, & lui fit vne requeste, qui estoit: que le Sire de Chastillon lui supplioit qu'il lui donnast l'arriere garde: ce que le Roi lui ottroya moult volontiers: & cheminoit tousiours le Roi pour s'aller rendre a son pauillon: & ie lui leuai son heaume de la teste, & lui baillai mon chapel de fer: qui estoit beaucoup plus leger, afin qu'il prinst

vent

vent. Et comme nous cheminions ensemble, vint vers nous frere Henri, prieur de l'hospital de Ronnay, qui auoit passé la riuiere, & s'addressant au Roi, lui baisa la main toute armee, & lui demanda s'il sçauoit aucunes nouuelles de son frere le Comte d'Artois: & le Roy lui respondit, qu'ouy bien: c'est assauoir qu'il sçauoit bien que son frere estoit en Paradis: & alors frere Henri le cuidant reconforter de la mort de sondit frere, lui dit: Sire, onques si grand honneur n'aduint a Roi de France, comme a vous auiourd'hui, car par grand courage & hardiesse, vous & toute vostre gent, aués passé a nou vne grand' & roide riuiere, pour venir combatre vos ennemis. Et tellement aués fait, que vous les aués chassés, & gaigné le camp, auec leurs engins, dont ils vous faisoient grand' guerre, & si coucherés encores a ce soir en leurs logis: & le bon Roi lui respondit, que Dieu fust loué de ce qu'il lui enuoyoit: & en disant cela, lui commencerent a choir des yeus les grosses larmes a grand abondance: en maniere que tous ceus qui estoient presens, voyans ainsi plorer le Roi, par grand pitié & compassion, se mirent a plorer comme lui, en louant le nom de Dieu. Nous arriuasmes a nos logis, si trouuasmes vne grosse troupe de Sarazins a pied, qui tenoient les cordes d'vne tente, laquelle ils destendoient a force, contre plusieurs de

nos gens qui la vouloient rendre: & le maistre du Temple qui auoit l'auant garde & moi, courusmes sus a cette chenaille, en sorte que nous les mismes en fuitte, & demoura la tente a nos gens: toutesfois il y eut dure mellee, & plusieurs gens qui estoient en grand' boubance, se trouuerent a grand' honte, les noms desquels ie ne mettrai point ici, & m'en deporterai pour le present, pource qu'ils sont maintenant morts, & nul ne doit mal dire des trespassés. Mais de messire Guyon Maluoisin, vous veus-ie bien dire qu'il fit de grandes prouësses celle iournee: car le Connestable & moi le rencontrasmes en chemin, venant de la Massourre, bien se maintenant, & si estoit assés poursuiui & pressé de pres: & ne plus ne moins que les Turcs auoient rebouté & chassé le Comte de Bretagne & sa bataille (comme ie vous ai deuant dit) ainsi chassoient ils monsieur Guyon Maluoisin & sa gent. Toutesfois il eut grand los de celle iournee, car il se monstra vaillant & toute sa gent aussi, & n'estoit pas de merueilles: car i'ai depuis ouy dire a ceux qui sçauoient & conoissoient bien son lignage, & tous ses gens-d'armes a peu pres, qu'il n'en falloit gueres que tous ses Cheualiers ne fussent de son lignage, & gens qui estoient ses hommes, de foi & hommage lige: parquoi beaucoup plus grand courage auoient-ils a leur Capitaine.

Apres

Apres que nous eusmes chassés & desconfits les Turcs, les Beduyns, qui estoient grosse trouppe de gens, se vindrent ferir dans l'ost des Sarazins, & prindrent & emporterent tout ce qu'ils peurent trouuer, & que les Sarazins auoient laissé: dont ie fus grandement esbahi: car iceus Beduyns sont suiets & tributaires aus Sarazins. Toutes-fois ie n'ouis iamais dire, que pour auoir pillé les biens des Sarazins, qu'ils en eussent pis. Et disoient-ils, qu'ils auoient toufiours de coustume de courir aus plus foibles, & qu'ils estoient de la nature des chiens: que quant il en y a vn qui est battu d'vn autre, & qu'il se met a crier, tous les autres lui courēt sus. Et d'autant que l'occasion se prensente a parler des Beduyns, ie ne veus mettre sous silence a vous dire quelles gens ils sont, & de leur condition.

CHAP. XXX.

Quelles gens ce sont que les Beduyns: de leur Loy, habitation & façon de faire.

LEs Beduÿns donques, sont gens qui viuent & habitent auec les Sarazins: mais ils tiennent autre maniere & façon de viure, car les Beduyns ne croyent point en Mahommet comme font les Sarazins: mais ils tiennent & gardent la Loy Hely, qu'ils disent estre Oncle de Mahommet. Ils se tiennent aucunesfois es montagnes

& deserts: & croyent fermement entr'eus, que si l'vn d'eus endure la mort pour son Seigneur, ou pour quelque autre bonne intention, que son ame va en vn autre meilleur corps, & plus parfait, & est dans icelui corps a plus grand' aise qu'elle n'estoit auparauant. Au moyen dequoi ils ne font côte de s'offrir à la mort. Par le commandement de leurs anciens, & superieurs, ils n'ont ne Ville ne Cité, ou ils se puissent retirer: mais demourēt tousiours aus champs & aus deserts: & quand il fait mauuais temps, ils fichent par terre vne façon d'habitacle, qui est fait de tonnes & de cercles, liés a des perches, ainsi que font les femmes, quand elles font secher leur lessiue, & par dessus ces cercles & perches, ils iettent des peaus de grands moutons, qu'ils portent tousiours sur eus, que on appelle peaus deDommas, courroyees en Alun, & eus mesmes portent des pelices qui sont a grand poil, qui leur couure tout le corps: & quant se vient au soir, ou qu'il fait mauuais temps, ils s'encloyent & se retirent en leursdites pelices: puis le lendemain ils les estendent au Soleil, & les frottent quand elles sont seches, en sorte qu'il n'appert point qu'elles ayent esté mouillees. Ceux qui suiuent les guerres, sont communement a cheual, & le soir ils tiennent leurs cheuaus aupres d'eus, & ne font que leur oster les brides, & les laissent paistre de l'herbe, sans leur donner

donner autre chose: ils ne sont iamais armés, quand ils vont combatre: pource que ils disent & croyent, que nul ne peut mourir qu'vn certain iour, qui lui est ordonné: & a cette cause ils ont vne façon entr'eus, que quand ils veulent maudire leurs enfans, ils leur disent en cette maniere: Tu sois maudit, comme celui qui s'arme de peur de mort. Et en bataille, ils ne portent qu'vn glaiue, fait a la mode de Turquie, & sont presque tous reuestus de linge blanc, comme si c'estoient sourpelis. Ils sont laides gens; & hideus a regarder: car ils ont les cheueus longs & les barbes, & noirs outre mesure. Ils viuent du laict de leurs bestes, de quoi ils ont grand' abondance. Ils sont en si grand nombre, que nul ne sçauroit estimer: car il en y a au Royaume d'Egypte, de Hierusalem, & par toutes les autres Seigneuries que les Sarazins tiennent, ausquels ils payent grands tributs par chacun an.

CHAP. XXXII.

Les efforts que firent les Sarazins, pensant recouurer les Engins que le Roy auoit gaigné sur eus: & de ce que fit vn Prestre à l'encontre des Sarazins.

POur reuenir a ma matiere, & icelle poursuiuir, aduint que ce soir mesmes, que fusmes retournés de la piteuse bataille, comme ie vous ai descrit ci de-

uant, & que nous fusmes logés au lieu mesme dont nous auions chassé les Sarazins : mes gens m'apporterent de nostre ost vne tente (que le maistre des Templiers, qui conduisoit l'auant-garde, m'auoit donnee) laquelle ie fis tendre vis a vis des Engins que nous auions gaignés des Sarazins. & pour le grand trauail & playes que nous auions endurés tout au long du iour en la bataille, chascun se vouloit reposer : mais les Sarazins qui veilloient tousiours, pour nous surprendre, ne nous laisserent pas longuement en tel repos : car auant que le iour fust arriué, on commença en l'ost a crier alarme, & moi aiant entendu le bruit, fis soudainement leuer mon Chambellan pour aller voir que c'estoit: mais ne tarda gueres qu'il retourna vers moi tout effroyé, m'escriant, Sire, armés-vous tost, car voici les Sarazins qui ont desia desconfits & tués ceus que le Roi auoit ordonnés a faire le guet, & garder les Engins que nous auiõs gagnés sur les Sarazins. Et auoient esté mis lesdits Engins deuant les Pauillons du Roi, & de nous, qui estions proches de lui. Si me leuai sur pieds, au cri de mon Chambellan, & iettai ma cuirasse sur le dos, & vn chapel de fer sur la teste : & aiant assemblé mes gens, tous blessés comme nous estions, courusmes sus aus Sarazins: & si bien fismes nostre deuoir, qu'en peu de temps nous les repoussasmes hors

de

de deuant les Engins qu'ils vouloient recourre. Et pource que nous ne pouuions vestir nos haubers, le Roi nous enuoia messire Gautier de Chastillon, pour nous emparer, lequel se logea entre nous & les Turcs, pour estre au deuant des Engins. Durant lequel temps, les Sarazins s'essaierent plusieurs-fois a les desrober de nuit: mais messire Gautier de Chastillon les rebouta si tresfort, que plusieurs en perdirent la vie. Et quant les Sarazins virent qu'ils ne pouuoient rien gagner sur nous, ils se retirerent a vne grosse bataille de leurs gens a cheual, qui estoient arangés deuant nostre ost, pour garder que nous ne les surprissions de nuit. Apres cela, six des Chefuetaines des Turcs, mout bien armés, se descendirent & vindrent faire vn taudeys de grosse pierre de taille, afin que nos Arbalestiers ne les blessassent de leurs traits: & quant ils furent descendus, ils commencerent a tirer a la volee parmi nostre ost: en sorte que plusieurs de nos gens en furent blessés: & quant moi & mes gens-d'armes, qui auions a garder a celui endroit vismes leurs taudeys de pierre, nous deliberasmes ensemble, que la nuit venue, nous irions deffaire leur-dits taudeys, & emporterions les pierres. Or auois-ie vn Prestre, nommé messire Ian d'Vbaysi, qui ouït nostre conseil & entreprise, & de fait il n'attendit pas la nuit, ains se departit de

noſtre compagnie tout ſeul, & alla voir les Sarazins, (ſa cuiraſſe veſtue, & ſon chapel de fer ſur la teſte, & ſon eſpee ſous l'eſſelle, de peur qu'on ne l'apperçuſt) & quant il fut pres des Sarazins qui ne penſoient point en lui, pource qu'il eſtoit tout ſeul, il leur courut ſus aſprement, & lieue ſon glaiue & frappe deſſus, en ſorte qu'ils n'eurent loiſir de ſoi pouuoir defendre, tellement que force leur fut de prendre la fuite. dont de ce furent mout esbahis les autres Turcs & Sarazins. Et quant ils virent ainſi leurs Seigneurs s'en fuir, ils piquerent des eſperons, & coururent a mon Preſtre qui ſe retourna vers noſtre oſt: incõtinent partirent bien cinquante de nos gens-darmes, pour aller contr'eus: mais les Turcs ne voulurent ioindre a nos gens, ains gauchirent par deuant eus par deus ou trois fois: ſi arriua a vne des fois qu'vn de nos gens-d'armes ieta ſa dague, a l'vn de ces Turcs, laquelle le vint frapper dedans les coſtes, & emporta le Turc la dague en ſon corps, dont il mourut bien toſt apres. Quand les autres Turcs virent cela, ils n'oſerent plus acourir contre nous: & adonc nos gens emporterent toutes les pierres de leur taudeys: & deſormais fut mon Preſtre bien connu en noſtre oſt: & lui diſoit-on quand on le voioit: Voiés-ci le Preſtre qui a tout ſeul deſconfit les Sarazins!

CHAP

CHAP. XXXII.

Ce qui aduint en vne bataille que le Roi eut contre les Sarazins: & quel ordre fut tenu, tant de la part du Roi, que de celle de ses ennemis.

CEs choses dessusdites aduindrent le premier iour de Caresme: & celui iour mesmes firent les Sarazins nouueau Capitaine, qui estoit vn tres-vaillant Sarazin, pource que leur Chefuetaine nommé Scecedun (dont ils vous a esté parlé ci deuant) estoit mort en la bataille, le iour de Caresme prenant: là ou semblablement fut occis le bon Comte d'Arthois, frere du Roi. Icellui nouueau Chefuetaine, fit regarder les morts qui gisoient par terre, & entre les autres fut trouué le corps du Comte d'Arthois, qui estoit richement habillé, comme a vn Prince appartenoit, si print ledit Chefuetaine la cotte d'armes dudit d'Arthois, & pour donner courage aus Turcs & Sarazins, la leua haut deuant eus, leur donnant a entendre que c'estoit la cotte d'armes du Roi leur ennemi, qui estoit mort en la bataille; & pourtant Seigneurs (disoit-il) vous vous deués esuertuer, & prendre courage de vaincre & chasser vos ennemis: car attendu qu'ils sont sans Seigneur, ils ne sçauroient durer contre nous; & tout ainsi que le corps, sans teste, demeure otieus, & ne vaut rien, aussi l'ar-

mee qui est sans Prince ou Capitaine, ne se peut maintenir longuement. A cette cause, ie vous conseille, que Vendredi prochain chacun soit prest & en armes, pour aller courir sus nos ennemis, & les desconfire:en sorte qu'ils n'aient puissance de reuenir a nos pays, & vous prie de le vouloir faire ainsi : car soiés certains, que puis qu'ils ont perdu leur Roi, ils n'auront duree contre nous. Et a ce conseil & deliberation s'accorderent tous les Sarazins. Or deués sçauoir, qu'en leur ost, le Roi auoit plusieurs Espies, qui sçauoient leurs entreprinses, & tout ce que ils deliberoient de faire. Au moien dequoi, aucunes desdites Espies, estans aduertis de l'entreprinse des Turcs, s'en vindrent vers le Roi, lui conter les nouuelles, & comme les Turcs pensoient qu'il fust mort en la bataille. Et adonc le Roi fit venir a lui tous les Capitaines de son armee, & leur commanda qu'ils fissent armer tous les gensd'armes, pour se tenir prests, & qu'a la minuit chacun sortist hors des tentes & pauillons, pour aller iusques au deuant de la lice, laquelle auoit esté faite, afin que les Sarazins n'entrassent a cheual, & en grand nombre, en l'ost du Roi. Et tantost les Commissaires firent ainsi que le Roi leur auoit commandé : & soiés certains qu'ainsi que le Chefuetaine auoit ordonné & conclud, que pareillement se mit en diligence d'exec

d'executer le fait; de ſorte que le Vendredi arriué, enuiron l'heure de Soleil leuāt, il vint arriuer a tout quatre mille Cheualiers bien equipés, leſquels il fit tous arranger par bataille, tout au long de noſtre oſt, qui eſtoit au long du fleuue qui venoit de deuers Babyloine, & paſſoit pres de noſtre oſt, & tirant iuſques a vne Ville qu'on appelle Reſſil. Quant icelui Chef-uetaine eut ainſi ordonnés en bataille ces quatre mille Cheualiers, deuant noſtre oſt, tantoſt il nous amena vne grand' armee de Sarazins a pied, en ſorte qu'ils nous enuironnoient du tout de l'autre coſté de noſtre oſt: & apres qu'il eut rengees ceſdites deus armees, comme dit eſt, il fit venir aupres de lui tout le pouuoir du Souldan de Babyloine, pour lui aider & ſecourir s'il en auoit affaire. Et apres qu'il eut ainſi mis en ordre toutes ſes batailles, il venoit lui-meſmes tout ſeul vers noſtre oſt, monté ſur vn petit rouſſin, pour voir & aduiſer noſtre maniere, & les ordonnances & departement de nos batailles: & ſelon qu'il voioit que nos batailles & armees eſtoient, en aucuns endroits les plus fortes, il renforçoit ſes batailles cōtre les notres. Ces choſes faites, il fit paſſer bien trois mille Beduyns (deſquels i'ai deuāt parlé) par deuers l'oſt que le Duc de Bourgoigne gardoit, qui eſtoit entre deus fleuues, & ce faiſoit-il, cuidant que le Roi euſt partie de ſes genſ-d'ar-

mes en l'ost du Duc, & que l'armee du Roi qui estoit auec lui en fust plus foible, d'autant que les Beduyns garderoient que nous n'aurions point secours du Duc de Bourgoigne. Auant que ces choses fussent ainsi faites, l'heure de midi estoit desia venue, & alors le Chefuetaine fit sonner leurs macaires, & tabours tres-somptueusement a la mode Turquoise, qui estoit vne chose mout estrãge a ouir, a qui ne l'auoit accoustumé: & commencerent les batailles, tant de pié que de cheual, a s'esmouuoir. Et pource que la bataille du Comte d'Anjou estoit la premiere des nostres, elle fut premierement assaillie, & aussi qu'elle estoit du costé de Babyloine, & vindrent les Turcs contre le Comte d'Anjou, en forme deschets; car les gens a pié venoient d'vne part, courans sus a ses gens, & les brusloient de feu gregeois, qu'ils iettoient auec instrumens qu'ils auoient a ce propres; & de l'autre part venoient les gens a Cheual, qui leur donnoient tant d'affaires que merueilles: & si bien assaillirent & combatirent contre les gens du Comte d'Anjou, qu'ils les desconfirent: dont le Comte estant a pié entre ses gens, estoit en grand malaise. On vint au Roi soudainement, lui apporter nouuelles du danger & grand meschef en quoi le Comte son frere estoit. Le Roi aiant entendu cette infortune, craignant que son frere n'eust

du

du pire, ne peut se contenir qu'il ne l'allast incontinent secourir : & de fait, sans attendre personne, ferit son cheual des esperons, l'espee au poing, & se mist parmi la bataille, frappant de grans coups sur ces Turcs & Sarazins, iusques a ce qu'il fut arriué au lieu ou estoit son frere. Mais a son arriuee, Dieu sçait combien il endura de peine, & quants beaus faits d'armes il fit : car soiés certains que la ou il voioit plus de presse & danger, il s'y iettoit sans aucune crainte : tellement que par sa grand' prouesse, il ietta hors de dangier son frere, & mirent en fuite les Sarazins, & les chasserent hors de leur ost. & bien fut le Roi celle fois gardé de Dieu : car les Sarazins auoient remplie la cuillere de son Cheual de feu Gregeois qui ne lui fist aucun dommage.

Apres la bataille du Comte d'Anjou, venoit la seconde bataille, dont estoient Capitaines messire de Gui de Grimelins, & Baudouin son frere : en laquelle bataille estoient mis les Barons d'Outre-mer. & cette seconde bataille estoit ioignant la troisiesme bataille que conduisoit messire Gautier de Chastillon, qui auoit auec lui grand nombre de vaillans gens. Ces deus batailles furent vigoureusement assaillies des Turcs : mais ils firent si tresbien leur deuoir a se defendre, qu'apres auoir mis a mort plusieurs Turcs, le meilleur leur demoura, sâs qu'ils perdissét la place.

La quatrieme bataille du Roi estoit conduite par frere Guillaume Sonnat, maistre du Temple : lequel auoit auec lui peu de gensd'armes, qui lui estoient encores demourés de la bataille qui auoit esté donnee le iour du Mardi-gras : & pource qu'il se vit accompagné de peu de gens, il fit faire au deuant de sa bataille vne defense des engins qu'on auoit gaignés sur les Sarazins, & y auoit mis grand quantité de bois de Sapin, en forme de planches : mais cette deffense ne lui seruit de rien, car les Sarazins y misrent le feu Gregois, lequel se print de legier au bois, & brusla tout sans y laisser rien. Les Sarazins voians que le maistre des Templiers auoit petit nombre de gens pour resister a eus, ils n'attendirent pas que le feu fust embrasé, ne qu'il eust couru par tout ; mais se vindrent mettre parmi les Templiers bien asprement : en sorte que nonobstant quelque resistence qu'ils sceussent faire, en peu de temps ils furent par les Turcs desconfits. Et soiés certains que derriere les Templiers, il y auoit enuiron vn iournau de terre, qui estoit toute couuerte de pilles, de dars, & d'autres traicts que les Sarazins auoient iettés contre eus ; en sorte que lon ne voioit pas la terre. Le maistre Capitaine d'icelle bataille auoit perdu vn œil a la bataille du Mardi-gras, & a cette ci il y perdit l'autre : car il y fut occis & tué vaillamment.

Depuis la bataille de messire Guy de Maluoisin descendoit la lice dont ie vous ai deuant parlé, & venoit clorre l'ost ou i'estois le long du fleuue bien au iet d'vne pierre,& passoit la lice par deuant l'ost de monsieur le Comte Guillaume de Flandres: lequel ost estoit a costé, & s'estendoit iusques au fleuue,qui descendoit en la Mer:& vis a vis du fleuue qui venoit de deuers messire Guy de Maluoisin, estoit nostre bataille. Et voyans les Sarazins que la bataille de messire Guillaume Comte de Flandres estoit au deuant de leurs visages, ils n'oserent venir frapper sur la nostre,dequoi nous fusmes bien ioyeus:car ne moi,ne mes Cheualiers n'auions pas vn harnois en dos, pour les blessures & grans playes que nous auions euës en la bataille precedente. Au moien dequoi n'estoit possible de vestir aucun harnois. Mondit seigneur le Comte de Flãdres,& sa bataille, firẽt merueilles:car courageusement ils coururent sus aus Sarazins,&firent sur eus de beaus faits d'armes: en sorte qu'ils eurent tousiours l'auantage. Et quant ie vis le courage de nos gens, ie commandai a mes Arbalestiers qu'ils tirassent force traits sur les Turcs, qui estoient a cheual en celle bataille: & tantost qu'ils sentirent qu'on les blessoit eus & leurs cheuaus, ils commencerent a fuir, & abandonner leurs gens a pié. Et quant le Comte de Flan-

dres, & ſon armee, virent que les Turcs s'eſtoient mis en fuite, ils paſſerent par deſſous la lice, & coururent ſus aus Sarazins qui eſtoient a pié, & en tuerent grād' quantité, & gagnerent pluſieurs de leurs targes: & là entre les autres ſe monſtra vaillant, & ſe maintint vigoureuſement meſſire Gautier de la Horgue, qui portoit la baniere a monſieur le Comte d'Aſpremont. Apres celle bataille, venoit celle du Comte de Poitiers: en laquelle la plus grand' part des Genſ-darmes eſtoient a pié, dont grand mal leur aduint: car les Turcs les deffirent, & prindrent le Comte de Poitiers: & de fait l'emmenoient, ſi n'euſt eſté les Bouchiers, & les autres Marchans qui vendoient les viures & denrees en noſtre oſt; leſquels aiant entendu qu'on emmenoit ainſi le Comte, s'eſcrierent, & tous enſemble coururent ſus aus Sarazins; tellement qu'ils les chaſſerent hors de l'oſt, & fut par eus recous le Comte de Poitiers. Et en cette bataille ſe monſtra vertueus & hardi meſſire Arnaud de Commenge Vicomte de Couzerans, dont i'ai ci deuant parlé, pour cuider ſecourir le Comte, & portoit icelui de Commenge vne baniere: & ſes armes eſtoiét d'or a vn bord de gueulles: leſquelles, (comme depuis il m'a compté, auoient eſté donnees a ſes predeceſſeurs, qui portoient le ſurnom d'Eſpagne anciennement, par le Roi Charle-

magne

magne) pour les grans seruices qu'iceus Vicomtes de Couzerans lui auoiēt faits, lui estant en Espagne contre les infideles: & aussi qu'ils auoient chassé hors du païs de Commenge les Sarazins, qui le tenoient occupé, & l'auoient remis en l'obeissance du Roi Charlemaigne.

Apres la bataille du Comte de Poitiers, estoit vne petite bataille, & la plus foible de toutes, de laquelle monsieur Iosserant de Brançon estoit le maistre & chief, & l'auoit amené en Egypte mondit seigneur le Comte de Poitiers. Toute celle bataille estoit de Cheualiers a pié, & n'y auoit homme a Cheual qu'icelui messire Iosserant, & messire Henri son fils: & furent si duremēt assaillis des Turcs, qu'ils ne leur pouuoient resister. Quoi voiant messire Iosserant & son fils, vindrent par derriere courir aus Turcs, & leur donnoient de grans coups d'espees: en sorte qu'ils estoient contraints de se tourner vers eus, & laisser les autres qui estoient a pié en la bataille. Mais tout cela n'eust de gueres serui a nos gens, qu'ils n'eussent esté tous desconfits: n'eust esté que messire Henri de Coué, Cheualier de grand prudence, qui estoit en l'ost du Duc de Bourgoigne, voiant que nostre bataille estoit la plus foible, ainsi que les Turcs se reuirerent contre messire Iosserant, il faisoit tirer les Arbalestiers du roi contr'eus: en sorte qu'il fit tant par sa

prouesse, que messire Ioscrant eschappa de celle bataille, en laquelle il perdit grād nombre de Cheualiers, & d'autres gens, & lui mesmes, des grans coups qu'il y auoit receus, mourut vn peu de temps apres. Icelui seigneur estoit mon oncle: & lui ouis dire a sa mort qu'en son temps il auoit esté en xxxvij. batailles, desquelles par plusieursfois il auoit emporté le pris d'armes, & de mon aage mesmes i'en ai connoissance d'aucunes. Car vne fois, lui estant en l'ost du comte de Mascon, qui estoit son cousin, il s'en vint a moi, & a vn mien frere, le iour d'vn Vendredi saint, & nous dit: mes Neueus venés moi aider a tout vostre gent, & allons courir sus aus Alemans, qui abatent & rompent le Monstiér de Mascon: & incontinent nous fusmes prests, & allasmes droit aus Alemās, & a coups d'espees les chassasmes du Monstier, & plusieurs en furent tués & naurés: & quant nous eusmes ce fait, le bon preud'homme s'agenoilla deuant l'autel, & cria a haute vois a nostre Seigneur, qui lui pleust auoir pitié de son ame, & qu'il le voulsist oster d'entre les guerres des Chrestiens, la ou il s'estoit trouué tant de fois, & veu tant de gens mettre a mort: & qu'il lui donnast la grace de mourir a son seruice, contre les Infideles. Ce que Dieu lui octroia (comme ie croi) a cette fois.

Apres cette bataille, le Roi manda querir

rir tous les Barons & Cheualiers de son ost, & les fit venir deuant lui, pour les reconforter, & leur donner courage. Et quant ils furent deuant lui, il leur dit: Seigneurs & amis, vous pouués clairemēt connoistre les grans graces & faueurs que Dieu nous fait tous les iours, en nous donnāt la victoire sur nos ennemis. Vous sçaués que Mardi dernier, qui estoit a Caresme prenant, nous les auons desconfits, & chassés hors de leurs logis, ou nous sommes a present. Aussi Vendredi passé, nous les auons cōbatus a pié & a cheual moult vigoureusement; en sorte que l'honneur nous en demeure, & a eus la perte & confusion. lesquelles victoires, nous auons obtenues par la seule benignité du Seigneur, en la puissance duquel sont les victoires mises, & non pas entre les mains des hommes.

Puis donc Seigneurs (disoit-il) que tant de biens nous viennent de lui, ie vous prie affectueusement, rendons lui graces: & le prions qu'il nous regarde de son œil de pitié, & qu'il nous donne la puissance de le pouuoir bien seruir contre les ennemis de sa sainte doctrine. Et soiés certains que si ainsi le faisons, que le bon Seigneur ne nous oublira point. Ainsi donnoit le bon Roi courage a ses gens, lesquels lui promirent que chacun feroit son deuoir: & en cette maniere se departirent de sa presence: mais auant

qu'aller plus auant en mon histoire, il m'a semblé chose conuenable de vous escrire ici, la maniere que le Souldan tenoit en ses guerres, & des gens qui le seruoient en icelles.

CHAP. XXXIII.

Quelles gens sont ceus que le Soudan communement mené en guerre, & comme ils sont aguerroiés: façon de faire du Souldan enuers eus.

VOus deués entendre, que la plus-par de sa Cheualerie estoit faitte de gens estranges, que les marchans, faisans la traffique sur mer, vendoient aus Egyptiens, qui les achetoient par le commandement du Souldan: & communement les marchans les amenoient d'Orient: pource que quant vn des Rois d'Orient auoit desconfit l'autre, celui qui auoit la victoire, prenoit prisonniers tant de gens comme il pouuoit, & les vendoit aus marchans, qui apres les emmenoient en Egypte, comme i'ai dit. Et les enfans qui sortoient de ses serfs & esclaues, le Souldan les faisoit nourrir & garder soigneusement. Et quant ils commençoient a mettre barbe, le Souldan leur faisoit apprendre a tirer de l'arc par esbat, & chascun iour quant il estoit deliberé, il les faisoit tirer deuant lui. Et quant on voioit qu'il y en auoit aucuns qui commençoient a se renforcer, on leur ostoit leurs foibles arcs, & leur en bailloit on de plus fors

ſors, ſelon leur puiſſance. Telles ieunes gens portoient les armes du Souldan : & les appelloit on les Bahoris du Souldan: & tout incontinent que la barbe leur commençoit a poindre, le Souldan les faiſoit Cheualiers : & les armes qu'ils portoient du Souldā, eſtoient d'or fin: ſauf que pour difference on y mettoit des barres vermeilles, des roſes, oiſeaus, griffons, ou quelque autre choſe a leur plaiſir. Et telles gens eſtoient là appellés les gens de la Halcqua, comme vous diriés les Archers de la garde du Roi: & eſtoient touſiours pres du Souldan, & gardans ſon corps: mais encores plus pres de lui, auoit il autres gardes, comme portiers & meneſtriers, & ſonnoient iceus meneſtriers au point du iour au leuer du Souldan, & au ſoir a ſa retraitte. Et auec leurs inſtrumens faiſoient tel bruit, que ceus qui eſtoient la preſens, ne ſe pouuoient entendre l'vn l'autre, & les oioit on clairement parmi l'oſt. Et ſachés que ſur le iour ils n'euſſent eſté ſi hardis de ſonner, ſinon par le congé du maiſtre de la Halcqua, lequel faiſoit venir ſes meneſtriers, qui ſonnoient de leurs cors Sarazinois, Tabours, & Macaires : & alors s'aſſembloit toute la gent du Souldan deuant ſon logis ; & eſtans aſſemblés, le maiſtre de la Halcqua leur diſoit le vouloir du Souldan, & leur commandoit de l'accomplir. Quant il eſtoit en perſonne en la guerre

combatant, celui des cheualiers de la Halcqua, qui s'esprouuoit bien, & qui faisoit de beaus faits d'armes, le Souldan le faisoit ou Admiral, ou Capitaine de Gens-d'armerie, selon ce qu'il auoit merité: & qui mieus faisoit, il estoit mieus remuneré. Au moien dequoi, chacun d'eus s'efforçoit de faire outre son pouuoir: mais en la fin le Souldan vsoit d'vne grande tyrannie enuers eus. Car quãt aucuns desdicts Cheualiers de la Halcqua, par leur prouësse ou Cheualerie auoient gagné & acqus du bien, tant qu'ils n'auoient plus de souffrette, & qu'ils se pouuoient passer de lui, de peur qu'il auoit qu'ils ne le deboutassent, ou tuassét, il les faisoit prendre, & mourir en ses prisons secrettement, & prenoit tout le bien que leurs femmes & enfans auoiét. ce que ie vi par experience, durant le temps que nous estions Outre-mer. Car le Souldan fist prendre & emprisonner ceus qui auoient prins les Comtes de Montfort, & de Bar, par grand' haine qu'il auoit a leur vaillance & hardiesse: & en fin les fit mourir cruellement. Le semblable fit il aus Boudendars, qui sont gens suiets au Souldan. Ces Boudendars ici, apres qu'ils eurent deconfit le Roi d'Armenie, vn iour ils vindrent deuers le Souldan, pour lui compter les nouuelles, lequel ils trouuerent chassant aus bestes sauuages: mais l'aiant salué, il leur respondit par vne grand'

grand' malice, qu'il n'auoit cure de leur salut: & qu'il leur sçauoit tresmauuais gré dequoi ils estoient venus là, & lui auoient fait perdre sa chasse: & de fait leur fit couper les testes.

CHAP. XXXIIII.

Comme apres la mort du Soudan de Babyloine, son fils lui succeda: et de ce qu'il fit à son commencement de regne, qui causa sa mort.

ET pour reuenir a nostre matiere, vous aués bien entendu ci deuant, comme le Souldan mourut apres la prinse de Damiette; lequel auoit vn fils de l'aage de vint cinq ans, bien sage & instruit a la guerre; & pourtant que le Souldan doutoit qu'il ne levousist* desheriter, il ne l'auoit point voulu tenir aupres de lui, mais lui auoit donné vn Royaume qu'il auoit en Orient. Et tantost que le Souldan son pere fut mort, les Admiraus de Babyloine l'enuoierent querir, & le firent leur Souldan, & successeur de son pere. Et quāt il se vit maistre & seigneur, il osta aux Conneitable, Mareschaus, & Seneschaus de son pere les verges d'or, & offices qu'ils auoient, & les donna a ceux qu'il auoit amené auec lui d'Orient: dequoi ils furent grandement marris, & tous les autres aussi qui auoient esté du conseil de son Pere: & de cette heure ils lui porterent grand' haine, & doutoient qu'ils ne les vousist faire mourir, comme son Pere a-

**c. lui ostest ou rauist l'estat.*

uoit fait mourir les autres, dont ie vous ai dessus parlé. A cette cause tous ensemble conspirerent contre lui, & delibererét de le faire mourir, en quelque maniere que ce fust. Au moien dequoi, ils trouuerent moien de gagner les Cheualiers de la Halcqua, qui deuoient garder le Soudan ; lesquels leur promirent qu'ils le mettroient a mort, aussi tost qu'ils en pourroient auoir l'occasion.

CHAP. XXXV.

Comme apres que les corps de ceus qui auoient esté occis es deus batailles precedentes, et iettés en la riuiere, quelque temps apres vindrent sur l'eau : & comme, tant pour cette occasion, comme pour autres, il aduint vne peste et maladie estrange a ceux du Roi : comme les Sarazins affamerent le camp du Roi : & comme le Roi repassa par deuers le Duc de Bourgoigne.

APres les deux batailles, dont ie vous ai deuant parlé, qui furent grandes & fortes a merueilles, il vint en nostre ost vn tresgrand meschef : car au bout de neuf ou dix iours apres, les corps de ceus qui auoient esté tués en la bataille, qu'on auoit iettés dans le fleuue, qui estoit entre les deus osts, se leuerent sur l'eau : & disoit on que c'estoit apres ce que le fiel estoit creué & pourri, & descendirent ces corps aual du fleuue, iusques au poncel, qui estoit sur ledit fleuue, par lequel nous passions de l'vne part a l'autre : & pource

que

que l'eau qui estoit grande touchoit & ioignoit a icellui pont, les corps ne pouuoient passer, & s'arrestoient là. & deués sçauoir qu'il en y auoit si grand nombre, que la riuiere en estoit si couuerte, depuis l'vne riue iusques a l'autre, que lon ne pouuoit pas voir l'eau. Et le Roi estant aduerti de ce ceci, fist prendre cent hommes de trauail, lesquels allerent audit poncel, pour separer les corps des Chrestiens, d'auec les Sarazins, que lon connoissoit assés. Et furent ces hommes huit iours sans faire autre chose: & faisoient passer les corps des Sarazins, a force dessous le pont, & les enuoioient aual la riuiere, iusques a la mer: & les corps des Chrestiens, estoient mis dans de grans fosses, les vns sur les autres. Et Dieu sache quelle pitié c'estoit de voir les corps des grans personnages, & de gens de bien qui y estoient. I'y vis le Chambellan de feu monseigneur le Comte d'Arthois, qui cherchoit le corps de son maistre entre les mors, & mout d'autres gros personnages y vis ie qui cerchoient les corps de leurs amis. Et entendés que la puanteur estoit si tresgrande, qu'il n'estoit possible de l'endurer: en sorte que de tous ceus qui estoient là regardans & endurans l'infection & puanteur des corps, il n'en eschappa pas vn qu'ils ne mourussent tous. De tout ce Caresme, nous ne mangeasmes autre poisson que des Burbotes,

qui est vn poisson qui se rend tousiours a vn corps mort, & en mange. Au moyen dequoi, tant pour auoir mangé desdits poissons, qui s'estoient nourris desdits corps morts, qu'aussi qu'il ne pleuuoit pas vne goutte d'eau la ou nous estions, il nous print vne griefue & meschante maladie: qui nous persecuta si fort, que la plus part de nos gens en moururent. Elle estoit telle, que ceus qui en estoient frappés, la chair de leurs iambes deuenoit seche iusques a l'os, & le cuir deuenoit tannellé de noir & de terre, tellement que vous eussiés dit que leurs iambes estoient vieilles bottes, qui auoient esté cachees long temps derriere vn coffre. Et outre cela, il leur venoit en la bouche vn tresgrand mal, de ce qu'ils auoient mangé dudit poisson, en sorte que la chair se pourrissoit entre les gengiues, dont il sortoit vne puanteur si tres-grande, que lon ne se pouuoit approcher l'vn de l'autre. Et n'en vi gueres eschapper de celle maladie, que tous ne mourussent. Et le signe de la mort estoit, que le nés se prenoit a saigner: & tantost on estoit bien asseuré de mourir en brief. Et les Turcs qui estoyent bien aduertis de nostre maladie, a quinze iours de la affamerent nostre ost, en la maniere que ie vous dirai. Nos viuandiers qui partoient de nostre ost, pour aller querir des viures, s'en alloient contre mont le fleuue, droit a Damiette: mais

ces

ces paillars & infames Turcs les prenoyent subtilement, tellement qu'il n'en retournoit pas vn a nous, dont nous estions tous esbahis. Et aussi de ceus de Damiette, ils n'osoient venir a nous: car autant qu'il en venoit, ils estoient prins & tués des Turcs. Et iamais n'eussions sceu entendre celle perte de nos viuandiers, n'eust esté vne gallee du Comte de Flandres, qui eschappa des Turcs, & nous dit les nouuelles, & que les gallees du Soudan estoient sur l'eau, qui guettoient ceus qui alloient a Damiette, & qu'ils auoient desia gagné quatre vints de nos Gallees, & tué tous ceus qui estoient dedans. A cette cause il aduint en l'ost si tres-grand' cherté, que tantost que Pasques furent venues, vn beuf estoit vendu quatre vints liures: vn mouton trente liures: vn porceau autant: le mui de vin dix liures: & vn œuf douze deniers: & ainsi de toutes les autres choses.

Quant le Roi vit celle grande cherté, & que l'on n'y pouuoit mettre autre remede, il trouua par conseil, qu'il deuoit faire passer son ost deuers la terre de Babyloine, en l'ost du Duc de Bourgoigne. Et pour retraire ses gens plus aisement, il fit faire vne Barbecanne deuant le poncel, dont ie vous ai deuant parlé, & estoit faite en maniere qu'on pouuoit assés entrer dedans par les deus costés tout a cheual: & quant celle Barbecanne fut faite & ap-

prostee, tous les gens de l'ost s'armerent, & commençasmes a passer: mais les Turcs qui estoient aduertis de nostre partemét, comme on entroit en la Barbecanne, vindrent frapper sur la queue de nostre armee, en sorte qu'ils prindrent messire Errat de Valleri, mais tantost fut rescous par messire Ian son frere. Le Roi ne voulut partir, iusques a ce que tous les harnois & armeures fussent passés outre, & alors passa le Roi, & nous apres lui: & messire Gautier de Chastillon demoura en la Barbecanne, pour faire l'arriere-garde. Et quand tout l'ost fut passé, & que il ne demouroit plus a passer que ceus qui estoient en l'arriere-garde, les Turcs les vindrent derechef assaillir, en sorte qu'ils les mirent en grand mal-aise: car les Turcs qui estoient a cheual, pource que la Barbecanne n'estoit pas haute, tiroient de visee a nos gens force traits, & ceus qui estoient a pied leur iettoient grosses pierres & dures mottes contre leurs faces, en sorte qu'ils ne se pouuoient defendre: & vous asseure qu'ils eussent esté tous perdus & destruits, si n'eust esté le Comte de Anjou, qui les alla secourir, & les remena a sauueté.

CHAP. XXXVI.

Incident de la mort de feu Messire Hugues de Landricourt, & ce qui aduint a six Cheualiers

liers: außi de la maladie qu'auoit l'Autheur.

IL aduint en ce temps là vne chose que ie n'ay voulu obmettre, sans en faire mention. Il mourut vn vaillant & hardi Cheualier, qui auoit nom messire Hugues de Landricourt, qui estoit auec moi a Bauiere, & fut enterré en ma Chapelle: & comme le corps estoit dans la Chappelle, pour faire le seruice, & que lon disoit la messe, il y auoit six de mes Cheualiers, qui estoient appuyés sur des sacs d'orge, lesquels parloient & rioient ensemble hautement: en sorte qu'ils faisoyent grand ennui au Prestre qui chantoit la messe: & alors ie me leuai, & leur allai dire qu'ils se teussent, & que c'estoit chose vilaine de parler & crier ainsi durant le seruice: & ils me respondirent en riant qu'ils parloient, ensemble de remarier la femme d'icelui messire Hugues qui estoit là mort:dequoi ie les reprins durement, & que bien tost ils auoient oublié leur compagnon:mais Dieu les punit de leur folie, car peu apres ils se trouuerent entre les Turcs, en maniere qu'ils furent tous six mis a mort, & furent leurs corps gisans aus champs,sans estre enterrés: & depuis ai veu les femmes de chacun d'eus qui se sont remariees. parquoi appert que tel se moque d'autrui,qu'en fin il est moqué.

Quant au regard de moi,ie vous aduise que ie n'eus point mieus que les autres.

car ſoyés certains qu'outre les playes que i'auois prinſes le iour de Careſme prenant, ie fus malade de cette vilaine maladie, & mes iambes & bouche me deuindrent comme aus autres, & ſi auois vne fieure quarte double, (dont Dieu nous vueille garder) & me couché de cette maladie enuiron la mi-Careſme, ou ie fus longuement malade. Et vn iour que mon Preſtre, qui eſtoit auſſi malade chantoit meſſe deuant moi qui eſtois au lit couché, ie l'apperceus ſi treſ-malade, que viſiblement ie le voyois paſmer: & quand ie vei qu'il ſe vouloit laiſſer choir par terre, ie me iettai hors de mon lit, tout malade, & l'allai embraſſer par derriere, ſi lui donnai courage, en ſorte qu'il reuint a ſoi, & acheua ſa meſſe: mais tout incontinent il mourut.

CHAP. XXXVII.

D'aucun pourparlé de Paix entre le Roy & le Souldan, lequel n'eut effect. & de la grand' miſere de celle peſtilence qui continuoit de plus en plus dans l'oſt du Roy.

ENtre les conſeillers du Roi & du Souldan, fut fait aucun parlement pour entendre a la Paix: en ſorte qu'il fut aſſigné vn certain iour, auquel on ſe deuoit aſſembler, pour entendre les raiſons & offres, tant du Roi que du Souldan. Et le iour venu, il fut accordé ce que s'enſuit:

Que

Que le Roy rendroit au Souldan la Cité de Damiette, & le Souldan deuoit rendre au Roy le Royaume de Hierusalem, & semblablement lui deuoit garder tous les malades qui estoient dedans Damiette, & aussi les chairs sallees qui y estoient. D'auantage lui rendroit tous les engins que le Roy auoit fait mettre en ladite ville, & seroit permis & loisible au Roy d'enuoyer querir toutes ces choses en ladite ville de Damiette. Et quand ce vint a donner ostages, pour l'asseurance des choses dessusdites, le Roy vouloit bailler aus Turcs le Comte de Poitiers, ou le Comte d'Anjou, l'vn des deus: mais le Souldan ne voulut point accorder cette offre, mais demandoit en ostage la personne du Roi. Et le bon Cheualier messire Geoffroi de Sergines, estant aduerti qu'on vouloit auoir le Roi, respondit qu'ils ne l'auroient pas, & qu'il aimoit beaucoup mieux que les Turcs les missent tous a mort, plustost qu'il leur fust reproché qu'ils eussent baillé leur Roi en gage. A cette cause demoura ainsi la chose, sans auoir aucune fin. Et ce temps pendant la maladie dont ie vous ai parlé, se renforçoit tousiours en l'ost, tellement qu'il falloit que les Barbiers arrachassent & couppassent la chair des malades qui surmontoit les gengiues, en maniere que lon ne pouuoit manger. C'estoit grand' pitié d'ouyr crier & braire par tout l'ost les poures malades, a qui on

oſtoit icelle chair ſuperflue.

CHAP. XXXVIII.

L'appareil que le Roy fit pour retourner a Damiette, & de ce qui en aduint.

LE Roy S. Loys voyant celle grand' miſere, il ioignit les mains, la face leuee enuers le ciel, rendant graces a Dieu de tout ce qu'il lui enuoyoit. Et voyant bien qu'il ne pouuoit ainſi longuement demourer, ſans qu'il ne mouruſt lui & toute ſa gent, il ordonna de mouuoir de la, le Mardi au ſoir apres les octaues de Paſques, pour s'en retourner a Damiette, & fit commander aus Mariniers des gallees, qu'ils appreſtaſſent tous leurs vaiſſeaus, & qu'ils recueilliſſent dedans tous les malades, pour les emmener. Et auſſi commanda-il a vn nommé Iouſſelin de Couruaut, & autres maiſtres d'œuures & engins, qu'ils couppaſſent les cordes qui tenoient des ponts d'entre nous & les Sarazins: toutesfois ils n'en firent rien, dont grand mal en aduint. Et quand ie vis que chacun s'appreſtoit pour s'en aller a Damiette, ie me retirai en mon vaiſſeau, moi & deus de mes Cheualiers, que i'auois encores de remanant ſeulement: & quand ſe vint ſur le ſoir, qu'il commença a faire fort noir, ie commandai a mon Marinier, qu'il leuaſt ſon Ancre, & qu'il fiſt voile droit a Damiette: & il me dit qu'il n'oſeroit

roit, pource qu'entre Damiette & noſtre oſt, eſtoient les grands Gallees du Souldan, qui nous prendroient & mettroiént a mort. Les Mariniers du Roy auoient fait de grands feus, pour eſchauffer les poures malades a la riue du fleuue, ou ils eſtoyent attendans les Gallees. Et ainſi que ie parlois a mes Mariniers pour partir, i'apperceu les Sarazins a la clarté du feu, qui entrerent en noſtre oſt, & tuoient les malades en la riue du fleuue : & ſoudain que les Mariniers du Roy en furent aduertis, ils coupperent les cordes de leurs Gallees, & ſe mirent a deſcendre aual le fleuue : en maniere que mon petit vaiſſeau eſtoit preſque couuert, tellement que ie n'attendois ſinon qu'il fuſt æffondré, & mis au fons de l'eau. Voyant le Roy, qui auoit la maladie de l'oſt, que nous le laiſſions, il commença a nous faire appeller: & nous faiſoit tirer force garrots, pour nous faire demourer, iuſques a ce qu'il nous donneroit congé de nager. Au commandement du Roy, toutes les Gallees s'arreſterent : ou ie les laiſſerai, & vous conterai comme le Roy fut prins.

CHAP. XXXIX.

Comme le Roy fut prins des Sarazins.

VOus deués ſçauoir que quant l'oſt fut preſt a mouuoir, le Roy laiſſa ſes genſd'armes, & ſa bataille, & ſe vint met-

tre, & messire Geoffroi de Sergines auec lui, en la bataille de messire Gautier de Chastillon, qui faisoit l'arrieregarde, & estoit monté le Roy sur vn petit courcier, vne housse de soye vestue. Et quand les Turcs virent que l'ost estoit desia parti, ils vindrent frapper sur l'arriere-garde, laquelle se deffendit tresbien, & le Roy qui faisoit merueilles de frapper, nonobstant sa maladie se mit si auant en la presse, que il fut abandonné de toute sa gent, & ne lui demoura (comme ie lui ai depuis ouy dire) de tous ses Cheualiers & gensd'armes, que le bon Cheualier messire Geoffroi de Sergines, lequel ne le delaissa iamais, mais deffendoit le Roy plus courageusement qu'vn Lyon: & tant donnoit de coups sur ces Sarazins, que lon eust dit que sa force lui estoit doublee. Et toutes les fois que les Sarazins s'approchoient du Roy, messire Geoffroi de Sergines se mettoit deuant lui pour le couurir, & receuoir les coups, & a tous les coups il les dechassoit de dessus le Roi, a grands coups d'espee: de sorte qu'il fit tant par sa prouësse qu'il l'emmena en despit des Sarazins, iusques a vne petite ville nommee Cazel, & là il fut descendu, & mis sur le giron d'vne bourgeoise qui estoit de Paris; là cuida il mourir, & n'attendoit-on point de vie en lui, pour raison de sa maladie, & aussi de la peine qu'il auoit enduree: en fin le Roy fut prins en ladite ville: mais

mais auant qu'il fust prisonnier, arriua de uers lui messire Phelippe de Montfort, lequel lui dit qu'il venoit de voir l'Admiral du Souldan, a qui il auoit d'autres fois parlé de la treue, & que si c'estoit son bon plaisir, encores derechef il lui en iroit parler. Le Roi le pria de le faire ainsi, & qu'il la vouloit faire & tenir, en la maniere que les Sarazins voudroient. Adonc partit messire Phelippe de Montfort, & s'en alla vers les Sarazins, lesquels auoient osté leurs touailles de leurs testes, & bailla le sieur de Montfort son anneau, qu'il tira du doigt, a l'Admiral des Sarazins, en asseurance de tenir les treues, cependant qu'on feroit l'appointement tel qu'ils l'auoient demandé autresfois, comme a esté touché ci dessus. Or aduint qu'apres ce fait, vn trahistre mauuais Huissier, nommé Marcel, commença a crier nos gens à haute voix, Seigneurs Cheualiers rendés vous tous, le Roy le vous mande par moi, & ne le faites point tuer. A ces mots furent tous effroyés, & cuiderent que le ROI leur eust ainsi mandé. Au moyen dequoi chacun rendit aus Sarazins ses bastons & harnois. Et quand l'Admiral vit que les Sarazins emmenoient prisonniers les gens du Roi, il dit a messire Phelippe de Montfort, qu'il ne lui asseureroit pas la treue, car il voyoit desia que tous les gens du Roi estoient prins des Sarazins. Quoi voyant messire Phelippe fut bien esbahi:

car il sçauoit bien, nonobstant qu'il fust messager pour demander la trefue, que tantost il seroit aussi prins, & ne sçauoit a qui auoir recours. Or en Egypte y a vne tres-mauuaise coustume, car quand entre les Princes de pardelà sont enuoyés Ambassades, les vns aus autres, pour auoir trefues, & cependant si l'vn des Princes se meurt, le messager, s'il est trouué, & que la trefue ne soit point donnee, sera prins prisonnier, tant d'vn costé que d'autre.

CHAP. XL.

Ici descrit l'Autheur comme lui & les autres qui estoyent sur l'eau, & qui se pensoyent sauuer a Damiette, furent prins des Sarazins: & comme ils furent traités par apres.

OR deués sçauoir que nous qui estions en nos vaisseaus, cuidans eschapper iusques a Damiette, ne fusmes pas plus abilles que ceux qui estoient demourés a terre: car nous fusmes aussi bien prins, comme vous verrés ci apres. Il est vrai que nous estans sur l'eau, se leua vn terrible vent contre nous, qui venoit deuers Damiette, qui nous tollut le cours de l'eau, en façon que ne pouuions monter: & nous fut force retourner arriere vers les Sarazins. Et combien que le Roi eust laissé grand nombre de Cheualiers pour garder les malades, car comme nous nous cuidions retirer a eus, nous trouuasmes

mes qu'ils s'en estoiẽt tous fuis. Et quand se vint vers le point du iour, nous arriuasmes au passage auquel estoient les Galees du Souldan, qui gardoient qu'aucuns viures ne fussent amenés a nostre Ost: quand ils nous eurent apperceus, ils menerent vn grand bruit, & commencerent a tirer a nous grand' foison de pilles auec feu Gregois, tant qu'il ressembloit que les estoilles cheussent du ciel: & ainsi que mes Mariniers nous eurent remis au cours de l'eau, & que nous voulions tirer outre, nous trouuasmes ceus que le Roi auoit laissés a cheual pour garder les malades, qui s'en fuioient vers Damiette: & le vent se va releuer plus fort que deuant, en sorte qu'il nous ietta a costé, a l'vne des riues du fleuue: & a l'autre riue y auoit si grand' quãtité de vaisseaus de nos gẽs, que les Sarazins auoiẽt pris & gagnés, que nous n'osasmes en approcher; & aussi nous voyons bien qu'ils tuoient les gens qui estoient dedans, & les iettoient en l'eau: & leur voyons tirer hors des nefs les coffres & harnois qu'ils auoient gagnés. Et pource que nous ne voulions aller vers eus, d'autant qu'ils nous menaçoient, ils nous iettoient force traits, comme i'ai dit: & lors ie me fis vestir mon haubert, & incontinent mes gens qui estoient au bout du vaisseau me vont crier: Sire, nostre Marinier (pource que les Turcs le menacent) nous veut mener a terre, ou nous ferons

tantoſt tués & occis. Adonc ie me fis le-
uer, & prins mon eſpee toute nue, & di
aus Mariniers que ie les tuerois s'ils ti-
roient plus auant, pour me vouloir me-
ner a terre: & ils me reſpondirent qu'ils
ne me ſçauroient paſſer outre: & pource
que i'aduiſaſſe lequel i'aimerois mieus:
ou qu'ils me menaſſent a la riue, ou qu'ils
m'ancraſſent en la riuiere. & i'aime mieus,
fis-ie, eſtre ancré en la riuiere: ce qui fut
fait, dôt bien m'en print, côme vous enten
drés. Or ne tarda gueres que tantoſt voi-
ci venir vers nous quatre des Gallees du
Souldan, eſquelles auoit biẽ dix mille hô-
mes, lors i'appelle mes Cheualiers, & leur
requis qu'ils me conſeillaſſent de ce qui
eſtoit de faire, & ſi nous deuiôs aller rẽdre
aus Gallees du Souldã qui venóient, ou a
ceus qui eſtoient a terre. & fut accordé de
tous, qu'il valoit mieux nous rẽdre a ceux
des Gallees, pource qu'ils nous tiẽdroient
enſemble, ſans nous ſeparer les vns des
autres. & me ſouuiẽt d'vn miẽ Clerc, qui
diſoit touſiours, que nous ne nous deuiôs
point rendre: mais nous deuions tous fai-
re tuer pour aller en Paradis. ce que ne
vouluſmes croire, car la peur de la mort
nous preſſoit trop. Quand ie vi qu'il e-
ſtoit force de me rendre, ie prins vn petit
coffret que i'auoie, ou eſtoient mes ioyaus
& mes reliques, & ietté tout dedans le
fleuue. Lors me dit l'vn de mes Mariniers,
que ſi ie ne lui laiſſoye dire aus Sarazins
que

que i'estois cousin du Roi, qu'ils nous tueroient tous:ie lui respondis qu'il pouuoit dire ce qu'il voudroit.Et adonc voici arriuer a nous la premiere des quatre Gallees qui venoit de trauers, s'ancrant & ietterent leur ancre pres de nostre vaisſel, lors m'enuoya Dieu (& ainsi le croiie) vn Sarazin qui estoit de la terre de l'Empereur, qui auoit seulement vnes brayes vestues d'vne toille, & vint nouant iusques en mon vaissel, & m'embrassant par les flans me dit : Sire, si vous ne me croyés vous estes mort, car il vous conuient (pour vous mettre a sauueté) sortir hors de vostre vaissel, & vous ietter en l'eau,& les Sarazins ne vous verront mie, pource qu'ils s'attendront au pillage de vostre Gallee: & il me fit ietter vne corde de leur Gallee sur l'escre de mon vaissel: & adonc ie sailli en l'eau, & le Sarazin apres moi, dont besoing me fut, pour me soustenir & conduire en la Gallee:car i'estois si foible de maladie, que i'allois tout chancellant, en sorte que ie fusse allé au fons du fleuue.

Et ainsi ie fus tiré par le Sarazin, iusques dans leur gallee, en laquelle auoit bien encores quatre vingts hommes, outre ceus qui estoient entrés en mon vaisſel: & ce poure Sarazin me tenoit tousiours embrassé: & tantost ie fus porté par terre,& me coururent sus les autres,pour me vouloir coupper la gorge, & bien at-

tendois de mourir : mon Sarazin ne me vouloit lascher, & leur crioit, le cousin du Roy, le cousin du Roy, & allors ie sentois le cousteau emprés la gorge, & me tenoyent a genous a terre: mais Dieu par sa grace me deliura de ce grand peril, a l'aide de ce poure Sarazin: lequel me mena iusques au chasteau ou les Cheualiers Sarazins estoient : & quant ie fus arriué auec eus, ils m'osterent mon haubert : & de pitié qu'ils eurent de moi, ils me ietterent dessus vne menue couuerte d'escarlate, qui estoit fourree de menu ver, que Madame ma Mere m'auoit donnee: & vn autre d'eus m'apporta vne courroye blanche, dequoi ie me seignis par dessus ma couuerte: & vn autre Cheualier me bailla vn chapperonnet, que ie mis sur ma teste. Et tantost ie commençai a trembler des dents, tant de la grand' peur que i'auois, qu'aussi pour raison de ma maladie: alors ie demandai a boire, & lon m'alla querir de l'eau en vn pot : & si tost que ie l'eus mise en ma bouche, elle me saillit par les narilles, & n'en peus oncques aualler goutte : car i'auois vne grosse apostume en ma bouche. & Dieu sçait en quel piteus point i'estois. Et incontinent i'enuoyai querir de mes gens, & leur di que i'estois mort, & que mon apostume me causeroit en bref la mort : & quant mes gens me virent en tel estat, ils commencerent tous a pleurer, & a mener grand

dueil

dueil. Et le Sarazin qui m'auoit sauué, leur demanda pourquoi ils pleuroient: & ils lui firent entendre que i'estois presque mort, & que i'auois vne apostume en la gorge qui m'estrangleroit: & ce poure Sarazin va dire a l'vn des Cheualiers qu'il me reconfortast, & qu'il me donneroit tantost quelque chose a boire, dont ie serois gueri dedans deus iours: & ainsi le fit-il, & fus gueri a l'aide de Dieu, & du breuuage.

CHAP. XLI.

Comme apres la prise de l'Autheur, l'Admiral des Gallees du Souldan l'interrogea, & la response qu'il fit audit Admiral: & comme les Sarazins traittoient les poures prisonniers qui estoient malades. & comme ledit Admiral mena l'Autheur au lieu ou le Roy S. Loys estoit prisonnier auec plusieurs autres.

TAntost apres que ie fus gueri, l'Admiral des Gallees du Souldan m'enuoya querir deuant lui, pour sçauoir si i'estois cousin du Roi, comme lon disoit: & ie lui respondis que non: & lui contai comme cela auoit esté fait par le conseil de mon Marinier: & l'Admiral me respondit que i'auois esté tresbien conseillé, car autrement on nous eust tous tués. D'auantage me demanda l'Admiral si i'auois aucune conoissance de l'Empereur Ferry d'Allemagne, & si i'estois point son pa-

rent : & ie lui respondi la verité, que i'entendois que madame ma Mere estoit sa cousine nee de Germain : & il me dit que il m'en aimoit de tant mieus: & ainsi comme i'estois la deuant mangeant & beuuant, il me fit venir vn Bourgeois qui estoit de Paris, lequel quand il me vit, me va dire, ha Sire que faites vous, vous mangés de la chair le Vendredi ! & soudain ie mis l'escuelle ou ie mangeois par terre: & l'Admiral demanda pourquoi i'auois fait cela : & on lui respondit, pource que c'estoit le iour du Vendredi, auquel les Chrestiens ne mangent point de chair: & il respondit que Dieu n'en seroit pas marri, veu que ie n'y pensois pas.

Le Dimanche apres que ie fus pris l'Admiral nous fit tous descẽdre du Chasteau, & nous fit remettre sur l'eau. Et quand ie fus là, messire Ian mon Chappellain fut tiré de la Soulte de la Gallee: mais incontinent qu'il vit l'air, il se pasma, & les Sarazins le mirent du tout a mort deuant moi, & le ietterent au fleuue : & a son Clerc, les Sarazins lui ietterent vn mortier sur la teste, & le mirent dans l'eau : & ainsi firent ils des autres prisonniers : car ainsi qu'ils les tiroient de la Soulte, s'ils estoient trouués malades, ils estoient tués & mis dans la Riuiere : ainsi estoient traités les poures malades. Et en regardant celle cruauté & tyrannie, ie leur fis dire par mon Sarazin qu'ils faisoient grand mal,

mal, & que c'estoit contre le commandement de Saladin le Payen, qui disoit que on ne deuoit tuer ne faire mourir homme, puis qu'on lui auoit donné a manger de son pain & de son sel: & ils me firent response, que ce n'estoient pas gens de grand' valeur, & qu'ils ne pourroient rien plus faire, puis qu'ils estoient ainsi malades. Apres ces choses ils firent venir deuant moi tous mes Mariniers, & me disoient qu'ils estoient reniés. Ie leur respondois, qu'ils ne le deuoient pas croire, & qu'ils auoient ce fait, de peur qu'on ne les tuast, & qu'aussi tost qu'ils se trouuerroient en lieu qui fust a leur aduantage, ils retourneroient a la Foy. Et a ce me respōdit l'Admiral, qu'il m'en croyoit bien, & que Saladin disoit, que iamais on ne vit d'vn Chrestien bon Sarazin, n'aussi d'vn Sarazin bō Chrestien. Tantost apres l'Admiral me fit monter sur vn Palle-froy, & cheuanchasmes l'vn ioignant l'autre, & me mena passer sur vn pont, & vinsmes arriuer au lieu ou estoit le Roy S. Loys prisonnier, & ses gens aussi. Et a l'entree d'vn grand Pauillon, trouuasmes vn escriuain, qui escriuoit le nom des prisonniers de par le Souldan, & là fut mon nom escrit comme des autres. A l'entree dudit Pauillon, ce Sarazin qui m'auoit tousiours suiui & accompagné me dit, Sire, ie ne vous puis suiure plus auant, & me pardonnés: ie vous recommande ce ieune

enfant qui est auec vous, & vous prie de le tenir tousiours par le poing, ou autrement ie sçai que les Sarazins le tueront. L'enfant auoit nom Barthelemi deMontfaucon,fils du seigneur de Montfaucon de Bar. Tantost que mon nom fut escrit, l'Admiral nous mena moi & le ieune fils dedans le Pauillon ou estoient les Barons de France, & plus de mille autres personnes auec eus: & quant les Barons me virent,ils commencerent tous a faire grand' ioye, car ils pensoient m'auoir du tout perdu.

CHAP. XLII.

Ici est traitté bien au long de l'accord fait tant pour la deliurance du Roy comme des autres, qui estoient prisonniers auec lui: & les propos qui y furent tenus. ensemble d'autres choses bien pitoyables.

OR ainsi que nous estions ensemble, voici venir vn grand riche homme Sarazin,lequel nous vint prendre,&nous mena en vn autre Pauillon, dequoi nous eusmes grand ennui: & aupres de nous auoit vne grand' court, qui estoit close de muraille de terre,en laquelle grand nombre de Cheualiers, & autres de nos gens estoient enfermés, & les Sarazins les faisoient tirer & mettre dehors l'vn apres l'autre:& puis leur demandoient s'ils vouloient renier leur foy, pour deuenir Sarazins: & ceus qui disoient qu'oui, estoient

mis

mis a part. & aus autres qui ne le vouloyent faire, on leur couppoit incontinent la teste. Et apres cela, ne tarda gueres que le Souldan enuoya son conseil vers nous: lequel arriué, nous demanda a qui il deuoit dire son message que le Souldan lui auoit commandé: & nous accordasmes que ce seroit au Comte Pierre de Bretaigne. Alors vint vn Truchement qui parloit le François & Sarazinois, lequel commença a dire en cette maniere: Seigneurs, le Souldan nous enuoye par deuers vous, pour sçauoir si vous voulés point estre deliurés, & ce que vous voudriés faire, ou lui donner pour vostre deliurance.

Et a cette demande respondit le Comte Pierre de Bretaigne, que moult volontiers voudrions estre hors de prison, & auoir fait ou baillé au Souldan ce qu'il seroit possible par raison: & lors le conseil lui demanda si nous voudrions point donner pour nostre deliurance aucuns Chasteaus ou places, appartenans aus Barons d'Outre-mer: & le Comte lui respondit que nous ne le pourrions faire, pource que lesdits Chasteaus & places estoient tenus de l'Empereur d'Allemaigne: & que iamais il ne consentiroit que le Souldan tinst rien sous lui. Derechef demanda le Conseil, si nous voudrions point rendre nuls des Chasteaus du Temple, ou de l'Hospital de Rhodes, pour nostre deliurance, & le Comte lui respondit

que ce ne se pouuoit faire : car ce seroit contre le serment accoustumé, qui est que quant on met les Chastellains & gardes desdits lieus, ils font serment a Dieu, que pour la deliurance de corps d'homme, ils ne rendront lesdits Chasteaus. Et quant le Conseil entendit cette responſe, il nous dit, qu'il sembloit bien aduis que nous n'auions aucun desir ni enuie d'estre deliurés : & qu'ils nous enuoiroyent tantost les Maistres ioueurs d'espee, qui nous feroient comme aus autres, & ainsi s'en retournerent vers le Souldan. Tantost apres voici venir vn grand vieil Sarazin, qui sembloit homme de grand' apparence, lequel amenoit quant & lui vne grand' compagnie de ieunes gens Sarazins, chaçun ayant vne espee ceinte au costé. & ne faut pas demander si nous feusmes effrayés, quand nous visimes venir telle multitude de gens. Celui grand Sarazin nous fist demander par le truchement, s'il estoit vrai que nous creussions en vn seul Dieu, qui auoit esté né, crucifié, & mort pour nous, & au tiers iour apres sa mort ressuscité? & lors nous respondismes, que vrayement nous croyons fermement tout cela. Alors il respondit, que puis qu'il auoit tant souffert pour nous, que nous ne deuions point estre marris, ne nous desconforter, de souffrir telles persecutions pour l'amour de lui : veu que nous n'auions point enduré encores la mort pour lui,

lui, comme il auoit souffert pour nous: & que s'il auoit eu puissance de soi resfusciter, que certainement il nous deliureroit de bref. Et adonc s'en alla ce Sarazin auec tous ses ieunes gens, sans nous faire autre chose, dont nous fusmes bien ioyeus: car nous pensions qu'ils fussent là venus pour nous coupper les testes.

Apres ces choses dessusdites, le conseil du Souldan reuint encores par deuers nous, & nous dit que le Roi auoit tant fait enuers le Souldan, qu'il auoit pourchassé nostre deliurance; & que nous lui enuoyassions quatre d'entre nous pour ouyr & entendre la maniere du traitté de nostre deliurãce. Au moyen dequoi nous lui enuoyasmes messire Ian de Valleri, Phelippe de Montfort, Baudouyn de Belun Seneschal de Chyppre, & Guyon de Belun son frere Connestable deChyppre, qui estoit vn des beaux & mieux conditionnés Cheualiers qu'onques ie conusse, ne qui plus aimast les François. Tantost que ces quatre Cheualiers furent reuenus du Souldan, ils nous rapporterent la façon & maniere de nostre deliurance, comme vous entendrés ci apres. Et deués sçauoir, que le Souldan enuoyà pareillement par deuers le Roi son conseil, lequel lui fit telles & semblables demandes qu'il auoit faites a nous: mais le Roi lui respondit ne plus ne moins que nous auions fait par la bouche du Comte de Bretagne: & voyans les Sarazins que le Roy ne vou-

loit du tout obtemperer a leurs demandes, ils le menacerent de le mettre en Bernicles, qui est le plusgrief tourment qu'ils peuuent donner a vn homme. Et sont ces Bernicles deus grands tisons de bois qui s'entretiennent au bout: & quand ils y veulent mettre quelcun, ils le couchent sur le costé entre ces deus tisons, & lui font passer les iambes a trauers de grosses cheuilles, puis couchent la piece de bois qui est la dessus, & font assoir vn homme dessous les tisons, dót il aduient que tous les ossemens de celui qui est couché sont desrompus: & puis pour lui faire pis, au bout de trois iours lui remettent les iambes qui sont grosses & enflees dedans celles Bernicles, & les rebrisent derechef, qui est vne chose moult cruelle a qui le peut entendre: & si les lient par la teste a gros nerfs de Beuf, de peur qu'ils ne se remuent la dedans. Toutesfois de toutes celles menaces, le bon Roy n'en fit aucun conte: mais leur dit, qu'il estoit leur prisonnier, & qu'ils pouuoient faire de lui comme bon leur sembleroit.

Quant les Sarazins virent qu'ils ne peurent vaincre le Roi par menaces: ils retournerent a lui, & lui demanderent combien il voudroit donner de finance au Souldan: en outre Damiette qu'il lui rendroit: & le Roi respondit que si le Souldan vouloit prendre pris & Rançon raisonnable, qu'il manderoit a la Roine que

elle

elle la payaſt pour la Rançon de ſes gens. Et les Sarazins lui demanderent, pourquoi il le vouloit mander a la Roine: & il leur reſpondit que c'eſtoit bien raiſon qu'il le fiſt ainſi, & qu'elle eſtoit ſa Dame & ſa compagne. Et adonc le Conſeil alla ſçauoir au Souldan combien il demanderoit au Roi: & ne demeurerent gueres qu'ils reuindrent vers le Roi, & lui dirent: que ſi la Roine vouloit bailler deus cens mille beſans d'or, qui valoient lors cinq cens mille liures, qu'elle deliureroit le Roi en ce faiſant. Et le Roi leur demanda par leur ſerment, ſi la Roine leur payoit les cinq cens mille liures, ſi le Souldan conſentiroit ſa deliurance? & ils retournerent au Souldan, ſçauoir s'il le vouloit ainſi promettre: & tantoſt rapporterent au Roi que le Souldan le vouloit treſ bien, & lui en feirent le ſerment. Et ſi toſt que les Sarazins lui eurent promis & iuré, le Roi iura pareillement qu'il payeroit pour la Rançon de ſes gens, cinq cens mille liures, & pour la deliurance de ſon corps qu'il rendroit Damiette au Souldan: & qu'il n'eſtoit point tel qu'il ſe vouſiſt redimer ni auoir la liberté de ſon corps pour aucune finance de deniers. Quant le Souldan entendit la bonne volonté du Roi, il dit: par ma loi franc & liberal eſt le François, qui n'a voulu barguigner, ſur ſi grand' ſomme de deniers: mais a octroyé payer ce qu'on lui a de-

mandé. Or lui allés dire, fit le Souldan, que ie lui donne sur sa Rançon cent mille liures, & n'en payera que quatre cens mille.

CHAP. XLIII.

Comme le Roy & les autres prisonniers furent mis en des Gallees pour venir a Damiette: & comme en venant on les fit aborder en vne maison que le Souldan auoit fait tendre sur le fleuue, & la description de ladite maison.

ADonc le Souldan fit mettre en quatre Gallees tous les plus gros Seigneurs que le Roy eust, pour les mener a Damiette. Et en la Gallee ou ie fus mis estoient le Comte de Bretaigne, le Comte de Flandres, le Comte de Soissons, messire Imbert de Beauieu Connestable de France, & les deus bons Cheualiers messire Baudouin de Belun, & Guy son frere. Et ceus qui nous conduisoient en la Gallee nous firent aborder deuant vne grand' maison que le Souldan auoit fait tendre sur le fleuue, & estoit fait celui hebergement en cette maniere. Il y auoit vne belle tour faite de perches de Sapin, & toute close a l'entour d'vne toile tainćte, & a l'entree de la porte y auoit vn grand Pauillon tendu, & la laissoient les Admiraus du Souldan leurs espees & bastons, quand ils vouloient aller parler au Souldan.

Apres celui Pauillon y auoit vne autre

tres

tref-belle porte, par laquelle on entroit en vne grand' salle, qui estoit la salle ou mangeoit le Souldan.

Aupres de celle salle y auoit vne autre tour, faite comme la premiere, par laquelle on montoit en la chambre du Souldan. Au meillieu d'icelle maison y auoit vn grand preau, auquel estoit vne tour, plus grande que toutes les autres. Et par celle haute tour, le Souldan montoit pour voir tout le pays d'enuiron. & d'auantage en icelui preau auoit vne allee, pour aller au fleuue: & au bout d'icelle, le Souldan auoit fait tendre vn Pauillon sur la riue du fleuue, pour s'aller bagner: & estoit celui logis tout couuert par dessus le fust de beau treillis, & par dessus le treillis couuert de toiles d'Inde: afin que ceus qui estoient dehors ne peussent voir par dedans, & estoient toutes les tours, aussi couuertes de toille.

Et arriuasmes deuant celle Maison, le Ieudi deuant la feste de l'Ascension. Et là pres fut descendu le Roy en vn Pauillon, pour parler au Souldan: & pour accorder que le Samedi apres il lui rendroit Damiette.

CHAP. XLIIII.

La piteuse mort du Souldan, par ses gens de la Halcqua, & ce a l'instance de ses Admiraus.

ET ainsi comme l'on estoit sur le partement pour aller a Damiette, l'Admiral qui auoit esté du temps du Pere du ieune Soudan, qui lors estoit, eut souuenance du tort qu'il lui auoit fait a son nouueau aduenement, & les autres Seigneurs aussi, de les auoir desapointés de leurs estats, ainsi qu'il vous a esté conté ci dessus. Au moien dequoi, ils s'assemblerent, & aduiserent que le temps estoit venu, qu'ils en deuoient prendre vengeance, attendu qu'ils l'auoient entre mains, hors de forteresses : & que s'ils attendoient qu'il fust dans Damiette, qu'il les feroit tous mourir ; parquoi se retirerent a ceus de la Halcqua, lesquels apres plusieurs promesses, promirent a ces Admiraus de tuer le Souldan, auant qu'aller a Damiette.

Or aduint que le Souldan auoit semõs a disner ses Cheualiers de la Halcqua, & apres le disner que le Souldan se voulut retirer en sa Chambre, & qu'il eut dit Adieu a ses Admiraus, vn des Cheualiers de la Halcqua, qui portoit son espee apres lui, le ferit sur la main: en sorte que il la lui fendit iusques empres le bras, entre les quatre doigts. Et adonc le Souldan se retourna vers ses Admiraus, qui auoient fait & conclud le cas, & leur dit : Seigneurs, ie me plains a vous de ceus de la Halcqua qui m'ont voulu tuer, comme vous pouués veoir a ma main ! & ils lui

resp

reſpondirent tous a vne vois, qu'il leur valoit beaucoup mieus qu'ils le tuaſſent, que nompas qu'il les fit mourir, ainſi que il le vouloit faire, ſi vne fois il eſtoit es fortereſſes de Damiette. Et ſachés que cauteleuſement le firent les Admiraus, car ils feirent ſonner les Trompettes & Mecaires du Soudan. Au moien dequoi tout l'oſt des Sarazins s'aſſembla, pour ſçauoir que le Soudan vouloit faire. Et les Admiraus leur dirent, que Damiette eſtoit priſe, & que le Soudan ſi en alloit, & qu'il eſtoit deſia parti: parquoi il leur commandoit que tous allaſſent apres lui en armes. Et tout incontinent les Sarazins s'armerent & s'en allerent picquans des eſperons vers Damiette: dont nous fuſmes a grand' malaiſe, car nous cuidiós de vrai que Damiette fut priſe.

Et ce voiant le Soudan qui eſtoit encores ieune, & la malice qui auoit eſté conſpiree contre lui, il s'en fuit en ſa haute Tour qu'il auoit pres de ſa Chambre, dont i'ai deuant parlé: car ſes gens meſmes de la Halcqua lui auoient ia abbatu tous ſes Pauillons, & de fait ils enuironnerét celle Tour ou il s'en eſtoit fui: & deués ſçauoir qu'il y auoit auec le Souldan trois de ſes docteurs qui auoient diſné auec lui, leſquels lui eſcrierent qu'il deſcendiſt: & il leur dit que volontiers deſcendroit il: mais qu'ils l'aſſeuraſſent de ſa perſonne; & ils lui reſpondirent que s'il

ne vouloit defcendre, qu'ils le feroient bien defcendre par force,&maugré lui, & qu'il n'eftoit pas encores a Damiette. Et tantoft ils vont ietter le feu gregeois dedans celle Tour, & tout incontinent fut embrafee: & vous promets, que iamais ne vi fi beau feu, ne plus foudain. Quant le Soudan vit que le feu le preffoit, il defcendit par la voie du preau dōt i'ai deuant parlé,&s'en fuit vers le fleuue: mais en s'en fuiant l'vn des Cheualiers de la Halcqua le ferit d'vn grand glaiue parmi les coftes;toutesfois ce nonobftant le Soudan fe ietta a tout le glaiue dedans le fleuue. Et apres lui defcendirent enuiron neuf ou dix Cheualiers qui le tuerent là dedans le fleuue, affés pres de noftre Gallee. Et quant il fut mort,l'vn des Cheualiers qui auoit nom Faracatait le fendit, & lui tira le cœur du ventre: & lors il s'en vint au Roi fa main toute enfanglantee, & lui dit en cette maniere: que me donneras tu,quant i'ai occis ton ennemi, qui t'euft fait mourir s'il euft vefcu? & a cette demande, ne lui refpondit onques vn feul mot le Roi.

CHAP. XLV.

Comme apres la mort du Soudan, les Admiraus traitterent les prifonniers: & comme les conuenances qui auoient efté faites auec le Soudan furent renouuellees auec les Admiraus.

Quant

QVant ils eurent ce fait, ils entrerent bien en nostre Gallee enuiron trente portans es mais leurs espees toutes nues, & au col leurs haches d'armes. & ie demandai alors a Monsieur Baudouin de Belun, qui entendoit bien Sarazinois, que c'estoit que ces gens disoient; & il me respondit, qu'ils disoient qu'ils nous venoient coupper les testes: & tantost ie vi vne grosse trouppe de nos gens qui là estoient, qui se confessoient a vn religieus de la Trinité, qui estoit au Comte de Flandres: mais quant a moi, ie n'auois que faire de confesseur, car ie vous promets qu'il ne me souuenoit d'aucun mal que i'eusse fait: en sorte que ie ne pensois qu'a receuoir le coup de la mort. Si m'agenouillai aupres d'vn des Sarazins, lui tendant le col, & disant ces mots, & en faisant le signe de la Croix (Ainsi mourut sainte Agnes.) Aupres de moi tout a costé, s'agenouilla messire Gui de Belun Connestable de Chippre, & se confessa a moi, & ie lui donnai l'absolution, selon ma puissance: mais ie vous asseure qu'onques il ne me souuient de chose qu'il m'eust ditte. Apres que les Sarazins nous eurent fait celle peur, ils nous mirent tous couchés le visage contre terre, dans la soulte de la Gallee; nous cuidions alors que les Sarazins ne nous osassent assaillir tous a vn coup; mais qu'ils nous auoient mis là dedans, pour nous auoir l'vn apres

l'autre; & en tel meſchief fuſmes nous toute celle nuit. I'auois mes piés droit au viſage du Comte de Bretagne, & il auoit les ſiens auſſi pres de ma teſte. Or aduint que le lendemain, nous fuſmes tirés hors de celle ſoulte, & nous enuoierent dire les Admiraus, que nous leur alliſſions renouueller les conuenances, que nous auions faites au Souldan; & y allerent tous ceus qui peurent cheminer: mais le Comte de Bretaigne, & le Conneſtable de Chippre, & moi, qui eſtiós grieſuemét malades, demouraſmes en la Gallee. Ceus qui allerét deuers les Admiraus, qui eſtojent le Comte de Flandres, & le Comte de Soiſſons, & pluſieurs autres, confirmerent leſdites conuenances; & leur promirent les Admiraus, qu'auſſi toſt que nous aurions rendu Damiette, qu'ils deliureroient le Roi, & les autres gros perſonnages. Et leur dirent, que ſi le Souldan euſt veſcu, qu'il euſt fait coupper la teſte au Roi, & a tous les autres: & que deſia, contre les conuenances qu'il auoit faites auec le Roi, il auoit fait emmener vers Babyloine pluſieurs de nos grans Seigneurs.

CHAP. XLVI.

La forme & les conuenances faittes auec leſdits Admiraus: enſemble les ſermens faits, tant de la part deſdits Admiraus, comme de celle du Roi. & a quoi il tint que le Roi ne fut eſleu Soudan de Babyloine par les Admiraus.

Par

PAr cette conuenance, le Roi deuoit iurer qu'il bailleroit aus Sarazins deus cens mille liures, auant que partir du fleuue, & les autres deus cens mille, il leur bailleroit en Acre. Et pour seureté de paiement, ils retiendroient les malades qui estoient a Damiette, auec les arbalestes, armures, engins, & les chairs sallees, iusques a ce que le Roi les enuoieroit querir, & enuoieroit les deus cens mille liures. Et le serment que les Admiraus feirent au Roi fut tel: Qu'au cas qu'ils ne tiendroient leurs conuenances & promesses, qu'ils vouloient estre ainsi honnis & deshonnorés, comme celui qui par son peché va en pelerinage a Mahommet, la teste toute nuë. Et celui qui laisse sa femme, & puis apres la reprent. Le tiers serment estoit, qu'ils fussent deshonnorés & deshontés comme le Sarazin qui mange la chair de Pourceau. Et receut le Roi les sermés dessusdits, en la forme deuant ditte, pource que maistre Nicole d'Acre, qui sçauoit leur façõ de faire, lui dit, que plus grans sermens ne pouuoient ils faire. Quant les Admiraus eurent iuré, & fait leurs sermens, ils firent escrire le serment tel qu'ils vouloient que le Roi fist, & le lui baillerent par escrit, par le conseil d'aucuns Chrestiens regiés qu'ils auoient, & estoit tel ledit serment: Que le Roi vouloit qu'au cas qu'il ne leur tiendroit promesse, qu'il fust separé de la compa-

gnie de Dieu, & de sa digne Mere, des douze Apostres, & de tous les autres Saints & Saintes de Paradis: & a celui serment s'accorda le Roi. L'autre estoit: que il fust reputé pariure, comme le Chrestien qui a renié Dieu & son baptesme, & sa loi, & qui en despit de Dieu crache sur la Croix, & l'escache auec les piés. Quant le Roi ouï celui serment, il dit que ia ne le feroit. Au moien dequoi les Admiraus estans aduertis de son refus enuoierent par deuers lui, ledit maistre Nicole d'Acre, pour lui dire qu'ils estoient tresmal contens de lui, & qu'ils auoient grand despit d'auoir iuré tout ce qu'il auoit voulu, & qu'a present il ne vouloit iurer ce qu'ils lui requeroient. Et lui dit ledit maistre Nicole, qu'il fust tout certain, que s'il ne iuroit ainsi qu'ils le vouloient, qu'ils lui feroient coupper la teste, & a tous ses gens. A quoi le Roi respondit, qu'ils en pouuoient faire a leur volonté, & qu'il aimoit trop mieus mourir bon Chrestien, que de viure auec le courrous de Dieu & de sa Mere. Vous deués sçauoir qu'il y auoit auec le Roi vn vieil Patriarche de Hierusalem, de l'aage de quatre vingts ans ou enuiron, lequel d'autresfois auoit pourchassé l'asseurance des Sarazins enuers le Roi, & si estoit venu pour moienner la deliurance du Roi, enuers les Admiraus, & pource que le Soudan qui lui auoit donné saufconduit e-

stoit

ſtoit mort, les Sarazins l'auoient retenu priſonnier,comme nous: car telle eſt leur couſtume, ainſi qu'il vous a eſté compté ci deuant. Voyans doncques les Admiraus que le Roi n'auoit aucune crainte de leur menace; l'vn d'iceus va dire aus autres, que c'eſtoit le Patriarche qui conſeilloit ainſi au Roi de ne faire point le ſerment; & leur diſoit que s'ils le vouloient croire, qu'il feroit bien iurer le Roi: car il coupperoit la teſte au Patriarche, & la feroit voler au giron du Roi: mais les autres ne le voulurent de ce croire. toutesfois ils prindrent le bonhomme de Patriarche, & le lierent deuant le Roi en vn poteau, les mains derriere le dos, ſi eſtroitement que les mains lui enflerent en peu de temps, groſſes comme la teſte, tant que le ſang lui ſailloit par pluſieurs lieus de ſes mains: en ſorte que du mal qu'il enduroit, il crioit au Roi; Ha ſire, ſire, iurés hardiment, car i'en prens le peché ſur moi & ſur mon ame, puis qu'ainſi eſt qu'aués deſir & volonté d'accomplir vos promeſſes. ie ne ſçai pas ſi en la fin le ſerment fut fait: mais quoi qu'il en ſoit les Admiraus ſe tindrent contens au dernier du ſerment que le Roi leur auoit fait, & des autres gros Seigneurs qui là eſtoient. Mais il vous faut entendre qu'apres que le Souldan fut occis, & que les Trompes & Macaires eurent ſonné, comme ie vous ai dit, les Admiraus tindrent con-

seil, & furent en deliberation de faire le Roi Soudan de Babyloine : & comme i'ai depuis entendu, il tint seulement que les Admiraus disoient, que le Roi estoit le plus fier Chrestien qu'ils eussent iamais coneu;& ce disoient ils pource que quant il partoit de son logis, il prenoit tousiours sa Croix en terre, & seignoit tout son corps du signe de la Croix. Et disoient les Admiraus, que si leur Mahommet leur eust laissé souffrir autant de meschef, comme Dieu auoit laissé endurer au Roi, que iamais ils ne l'eussent adoré, ne creu en lui. Et disoient d'auantage, que si vn Sarazin en faisoit autant a Mahommet, que le Souldan l'occiroit, ou qu'ils deuiendroient du tout Chrestiens. Et me demanda vn iour le Roi, s'il deuoit prendre le Royaume de Babyloine, si les Admiraus le lui eussent offert? & ie lui di, qu'attendu qu'ils auoient occis leur Seigneur, qu'il ne le deuoit pas receuoir. Toutesfois il me respondit, qu'il ne l'eust pas refusé, & qu'il eust bien donné ordre au reste.

CHAP. XLVII.

Comme le Roi, auec les autres prisonniers estans arriué deuant Damiette, fit deliurer la ville aus Sarazins : & ce qu'ils firent en ladite ville.

APres les conuenances accordees, & le serment fait par le Roi, il fut dit quo

quo

que le lendemain de l'Ascension, Damiette seroit renduê aus Admiraus, & que le corps du Roi & de nous seroient deliurés, & le iour mesmes qu'auoit esté dit, furent nos quatre Galees ancrees deuant le pont de Damiette, & y fit on tendre vn pauillon pour y descendre le Roi : & enuiron l'heure de Soleil leuant, messire Geoffroi de Sergines alla en la ville de Damiette, pour la faire rendre aus Admiraus, & furent tantost mises sur les murs les armes du Soudan, & entrerent les Cheualiers Sarazins dans la ville, & commancerent a boire des vins qu'ils y trouuerent : en sorte que plusieurs s'enyurerent tant que c'estoit grand merueilles ; & entre les autres il en y eut vn qui vint en nostre Gallee, & tira son espee toute sanglante, en nous disant que d'icelle il auoit tué six de nos gens: ce que nous trouuasmes bien estrange & vilain. Et deués sçauoir que la Roine, auant que rendre Damiette, fut retiree en nos nefs, auec tous nos gens, fors que les poures malades, que les Sarazins deuoient garder & rendre au Roi, comme dessus a esté monstré : mais il en aduint tout autrement qu'on ne pensoit, car ces trahistres Sarazins, quand ils eurent la ville en leur puissance, ils tuerent cruellement tous les malades, decouperent les engins, & autres choses qu'ils deuoient rendre : & de tout firent vn grand lit, & y mirent le feu, qui fut si tresgrand,

qu'il dura trois iours entiers.

CHAP. XLVIII.

Comme apres que les Sarazins eurent en leur puissance Damiette, firent peu de conte de tenir leurs promesses au Roi. du different qui fut entre les Admiraus, touchant la mort ou deliurance du Roi.

APres qu'ils eurent ainsi mis le feu, & bruslé tout ce qu'ils nous deuoient rendre, nous pensions estre deliurés ce matin mesmes que nous estions arriués a Damiette, qui estoit le Vendredy: mais ces vilains infames Sarazins tindrent peu de conte de nous tenir promesse: en sorte que le Roi, & tous ses gens demourerent sans manger depuis le Soleil leuant, iusques au Soleil couchant: & furent les Admiraus en dispute les vns contre les autres, machinant nostre mort.

Et disoit l'vn des Admiraus aux autres: Seigneurs si vous me voulés croire, & tous ces gens que voiés ici auec moi, nous tuerons le Roi, & tous ses grands personnages qui sont auec lui: & ne faut point craindre la vengeance d'ici a XL. ans, pource que leurs enfans sont encores petits, & nous auons Damiette en nostre pouuoir: parquoi nous le pouuons faire seurement, sans aucun doute. Vn autre Sarazin qu'on appelloit Scebrecy, qui estoit natif de Mourentaigne, disoit au contraire, & remonstroit aux autres que s'ils

s'ils tuoient le Roi, apres ce qu'ils auoient tué leur Souldan, on diroit que les Egyptiens seroient les plus mauuais & iniques de tout le monde: mais a ce repliquoit celui Admiral qui nous vouloit faire mourir, & disoit par autres remonstrances palliees, que vraiement ils auoient grandement mespris d'auoir occis leur Seigneur le Souldan, & que c'estoit contre le commandement de Mahommet, par lequel il leur commandoit de garder leur serment, comme la prunelle de l'œil, & en monstroit ledit Admiral ledit commandement par escrit, en vn petit liuret qu'il tenoit en sa main: mais faisoit-il, Seigneurs, ie vous prie escoutés l'autre commandement de Mahommet: & en ce disant tournoit le feuillet du liure: il commande (disoit-il) qu'en l'asseurement de sa foy, on doit tuer l'ennemy de la Loy. Or regardés (& ce disoit-il pour reuenir a son entente) le forfait que nous auons commis d'auoir tué nostre Souldan, contre le commandement de Mahommet: & encores le grand mal que nous ferons, si nous laissons aller le Roi, & que ne le tuons, quelque asseurance qu'il ait de nous? car c'est le plus grand ennemi de nostre Loy qui fut onques. Et tellement aduint par les remonstrances de ce maudit Admiral, que peu s'en faillit que nostre mort ne fust accordee: en maniere que cuidant du tout que les autres

Admiraus fussent de son aduis, & que lon nous deust faire mourir, il s'en vint sur la riue du fleuue, & ostant sa touaille de sa teste, commença a crier en Sarazinois, a ceus qui conduisoient nos gallees, qu'ils nous ramenassent vers Babyloine, & leur faisoit signe de sadite touaille d'ainsi le faire : & de fait nous fusmes desancrés, & menés arriere vers Babyloine, bien vne grand' lieue : & ie vous laisse a songer le grand dueil qui fut entre nous mené, & combien de larmes sortirent de nos yeus, nous voians ainsi estre traittés, & pensans en bref receuoir la mort : mais ainsi que Dieu n'oublie iamais ses seruiteurs, aussi il nous voulut regarder de l'œil de pitié: car quand se vint enuiron Soleil couchāt, il fut accordé entre lesdits Admiraus, que nous serions deliurés, & nous fit on reuenir vers Damiette, & furent nos quatre Gallees mises au bort du fleuue : & alors nous requismes aus Sarazins qu'ils nous missent a terre, mais onques ils n'en voulurent rien faire, iusques a ce qu'ils nous eussent fait manger. Car ils disoient que cela leur pourroit tourner a grand deshonneur, de nous enuoier de leurs prisons a iun ; & tantost nous firent venir de la viande pour manger, c'est assauoir de beugnets faits de frommage qui estoient rostis au Soleil, afin que les vers n'y cuillissent, & des œufs durs cuits de quatre ou de cinq iours, & pour l'honneur de nos

person

personnes, ils les auoient fait paindre par dehors de diuerses couleurs.

CHAP. XLIX.

De la deliurance du Roi & autres prisonniers; & la forme qui y fut obseruee.

APres que nous eusmes repeu de ces bonnes viandes, on nous mit a terre;& nous en allasmes deuers le Roi, que lesSarazins amenoient du Pauillon ou ils l'auoient tenu vers le fleuue, & y auoit bien vingt mille hommes Sarazins a pied apres le Roi, qui portoient leurs espees ceingtes. Quant le Roi fut arriué au fleuue, il se trouua vne Gallee de Geneuois deuant lui en laquelle on ne voioit rien qu'vn fol, lequel voyant le Roi au droit de la Gallee, commença a fisler:& tantost voici sortir de la Soulte de leurGallee biẽ quatre vingts arbalestiers, bien equippés, leurs arbalestes tenduës, & le trait dessus;&si tost que les Sarazins les eurent apperceus,ils commencerent a fuir, comme brebis deuant le loup, & n'en demoura auec le Roi que deus ou trois. Les Geneuois ietterent vne planche a terre, & recueillirent le Roi, le Comte d'Anjou son frere, messire Geoffroi de Sergines, messire Philippe de Nemours, le Mareschal de France,le maistre de la Trinité & moi, & demoura prisonnier le Comte de Poitiers,iusques a ce que le Roi eust payé les deus cens mille liures,qu'il auoit pro-

miſes bailler auant que partir du fleuue.

Le lendemain de noſtre deliurance, qui eſtoit le Samedi d'apres l'Aſcenſion, vindrent prendre congé du Roi le Comte de Flandres, le Comte de Soyſſons, & pluſieurs autres gros perſonnages : auſquels le Roi pria qu'ils vouſiſſent attendre iuſques a ce que le Comte de Poitiers ſon frere ſeroit deliuré: mais ils lui firent reſponſe qu'il ne leur eſtoit pas poſſible, pource que leurs Gallees eſtoient preſtes a partir. Si s'en vindrent en France, & emmenerent quant& eus le Comte Pierre de Bretaigne, qui eſtoit griefuement malade, dont il mourut ſur Mer, trois ſemaines apres leur partement.

CHAP. L.

Des deniers que le Roi fit deliurer aus Sarazins, pour la rançon des priſonniers; & de ſa loyauté au fait du payemẽt de ladite rançon: & comme le Comte de Poitiers fut deliuré.

LE Roi qui n'auoit autre deſir que de deliurer le Comte de Poitiers ſon frere, commanda a ſes gens des finances de bailler les deus cens mille liures aus Sarazins ; & le Samedi meſmes commencerent les Treſoriers a faire ledit payement, & dura iuſques au lendemain au ſoir, qui eſtoit le Dimanche : & bailloit on les deniers au poix de la balance, & valoit chacune balance dix mille liures. Et quant ce vint le Dimenche au ſoir, les gens du Roi

qui faisoient le payement, lui vindrent dire qu'il leur falloit encores xxx. mille liures: & alors le Roi aduisa de qui il pourroit emprunter ladite somme de deniers, car pour l'heure il n'auoit en sa compagnie que le Comte d'Anjou, le Mareschal de France, le ministre de la Trinité, & moi: tous les autres estoient occupés a faire ledit paiement. Et alors ie vins au Roi, & lui di, qu'il deuoit emprunter les trente mille liures du Commandeur du Temple: mais le Commãdeur me reprint de ce conseil que ie donnois au Roi, & me dit: Sire, de Ionuille, le conseil qu'aués donné au Roi ne vaut rien, & n'est pas raisonnable: car vous sçaués bien que nous receuons les commandes a serment, & promettons de ne bailler les deniers d'icelles a autres qu'a ceus qui nous font faire les sermens. Et le Mareschal du Temple, pour cuider contenter le Roi, lui disoit: Sire, laissés en paix les noises & questions du Seigneur de Ionuille, & de nostre Commandeur, car ainsi que dit nostredit Commandeur, nous ne pouuons rien bailler des biens de nostre Commande sinon contre nostre serment, & que soions periures. Et sachés Sire (disoit-il) que le Seneschal de Champagne vous conseille tres-mal, de vous dire que si le Commãdeur ne vous en baille, que vous en deués prendre: vous en pouués faire a vostre plaisir; mais si vous le faites, nous

nous en desdommagerons bien sur le vostre qu'aués en Acre. Et quant i'eu entendu la menace, que le Mareschal faisoit au Roi, ie lui di, que i'en irois querir s'il le vouloit : & il me commanda ainsi le faire. Et tantost m'en allay a vne des Gallees du Temple, & vins a vn coffre, dont lon ne me vouloit bailler les clefs, & auec vne coignee que ie trouuai, ie voulu faire ouuerture de par le Roi : & ce voiant le Mareschal du Temple, me fit bailler les clefs du coffre : lequel i'ouuri, & y prins d'argent assés, & l'apportai au Roi: lequel fut moult ioyeus de ma venue. . Si fut fait & paracheué le paîement des deus. cens mille liures, pour la rançon du Comte de Poitiers. Et auant que paracheuer du tout ledit paîement, aucuns conseillerent au Roi, qu'il ne deuoit pas rendre toute la somme aus Sarazins, que premier ils ne lui eussent deliuré la personne du Comte de Poitiers: mais il respõdit que puis qu'il l'auoit promis, il bailleroit toute la somme, auant que partir du fleuue. Et sur ces paroles messire Phelippe de Montfort dit au Roi, qu'on auoit mesconté les Sarazins d'vne balance, qui valoit dix mille liures: dont le Roi se courrouça aspremenr, & commanda a icelui de Montfort, sur la foy qu'il lui deuoit, & comme son homme de foy, qu'il fist payer lesdits dix mille liures aus Sarazins, s'elles n'estoient payees: & disoit le Roi, que ia il ne partiroit

roit du fleuue, iusques a ce qu'il eust payé tous les deus cens mille liures. Mais tous les grands Seigneurs, voians qu'il estoit toutiours en danger des Sarazins, lui prierent qu'il se vousist retirer en vne Gallee qui l'attendoit sur Mer, pour se tenir en seureté, & se sauuer des mains des Sarazins; mais a grand' difficulté leur voulut il accorder de ce faire: toutesfois finalement il se retira. Et au partir du fleuue disoit a ses gens, que quand a lui, il pensoit bien auoir acquité son serment, & qu'il n'entendoit point que les Sarazins fussent trompés desdites dix mille liures. Et adonc commençasmes a faire voile en plaine Mer, & allasmes bien vne lieuë de Mer, sans pouuoir dire rien l'vn a l'autre du grand dueil que nous auions d'auoir laissé prisonnier le Comte de Poitiers. Et apres nostre partement, ne tarda gueres que voici venir messire Phelippe de Môtfort, qui estoit demouré pour faire le paiement desdites dix mille liures, lequel s'escria au Roi: Sire, Sire, attendés vostre frere, qui s'en va a vous en celle autre Gallee; & le Roi dit a ses gens qui là estoient: alume, alume, & tantost y eut grand' ioye entre nous tous, de la venuë du Comte de Poitiers. Si y eut vn poure Pescheur, qui alla dire a la Comtesse de Poitiers, qu'il auoit deliuré le Comte son mari, des mains des Sarazins: & elle lui fist donner vingt liures Parisis.

Adonc tous fiſmes voile, & nauigeaſmes droit en Acre : mais auant qu'y arriuer, ie vous veus côter aucuns cas dignes de memoire, qui aduindrent durant le temps que nous eſtions en Egypte.

CHAP. LI.

Incident de pluſieurs choſes qui aduindrent, tant en Egypte, comme en autre part, a pluſieurs perſonnes, durant le temps que le Roy y eſtoit.

PRemierement ie vous veus conter de meſſire Gautier deChaſtillon, le vaillant Cheualier, duquel me dit vn Cheualier digne de foy, qu'il l'auoit veu en vne Rue pres du Kaſel, ou le Roi fut prins, tenant ſon eſpee au poing, & faiſant tant de faits d'armes, qu'homme viuant ſçauroit faire: en ſorte que lui tout ſeul gardoit la Rue contre la puiſſance de tous les Sarazins. & quand il voyoit paſſer les Turcs par celle Rue, il leur couroit ſus, ſi vigoureuſement qu'a tous les coups il les chaſſoit deuant lui. Les Sarazins lui tiroient ſi grand' quantité de pilles, tant deuant que derriere, qu'il en eſtoit tout couuert: & me dit celui Cheualier, que quand meſſire Gautier auoit chaſſé deuant lui les Sarazins, il ſe deſlichoit des pilles qu'il auoit ſur lui, & s'armoit derechef: & ainſi fut il long temps combatant, ſans auoir ſecours de perſonne. Et le vit pluſieurs

fois

fois qu'il s'esleuoit sur les estriefs, criant a haute vois, ha Chastillon Cheualier, & ou sont maintenant mes preud'hommes? & que ne sont ils ici pour m'aider a vanger ma mort sur ces meschans Sarazins? mais onques ne se monstra homme pour le secourir. Et vn iour apres, comme i'estois auec l'Admiral des Gallees, ie m'enquis auec tous ses gensd'armes, s'il y auoit aucun qui m'en sceust dire aucunes nouuelles: mais oncq' ie n'en sceus sçauoir autre chose pour l'heure, sinon qu'on croyoit bien qu'il fust mort. Vne autre fois ie trouuai vn Cheualier, qui auoit nom messire Ian Frumons, qui me dit, que quand on l'emmenoit prisonnier, il vit vn Turc qui estoit monté sur le Cheual de messire Gautier de Chastillon, & auoit le cheual la culiere toute sanglante, & qu'il lui demanda qu'estoit deuenu le Cheualier a qui estoit le Cheual: & le Turc lui respondit qu'il lui auoit couppé la gorge dessus son cheual, & que du sang le cheual estoit ainsi ensanglanté.

Il y auoit pareillement en nostre ost, vn mout vaillant homme, qui auoit nom messire Iaques du Chastel, Euesque de Soissons: lequel voyant que nous estions en chemin, pour nous en aller a Damiette, & que chacun auoit desir de retourner en France, il aima mieus demourer auec Dieu, que s'en retourner au lieu dont il estoit né: & de fait, lui seul s'alla ietter par-

mi les Turcs, comme s'il les eust voulu tous mettre a mort: mais tantost il fut tuê par les Sarazins.

Vne autre chose ie vi, dont ie fus grandement esbahi, ainsi que le Roi attendoit sur le fleuue, le payement qu'il faisoit faire, pour auoir son frere le Comte de Poitiers, il vint vers lui vn Sarazin mout bien abillé, & fort bel homme a regarder, lequel presenta au Roi du lart prins en pots, & des fleurs de diuerses manieres, qui estoient mout odorantes: & lui dit que c'estoient les enfans du Nazat du Souldan de Babyloine, qui auoit esté tué, qui lui faisoient ce present. Quand le Roi entendit celui Sarazin parler François, il lui demanda qui le lui auoit apprins: & il respondit au Roy, qu'il estoit Chrestien renié. Et incontinent le Roi lui dit, qu'il se tirast a part, hors de deuant lui, & qu'il ne parleroit plus a lui. Lors ie le tirai a quartier: & lui demandai dont il estoit, & comment il auoit renié nostre Loy. Et il me respondit qu'il estoit né & natif de Prouins en Brie, & qu'il estoit venu en Egypte auec le feu Roi Ian, & depuis s'y estoit marié, & auoit acquis beaucoup de biens. Alors ie lui di, ne sçaués vous pas bien que si vous mourés en tel estat, que vous descendrés tout droit en Enfer, & serés damné à iamais? Il me dit, qu'oui certes, il le sçauoit bien, & si croyoit fermement qu'il n'estoit Loy meilleure que celle

celle des Chreltiens : mais fit-il, ie crains de m'en retourner en France, pource que il me conuiendroit viure pourement, & endurerois de grand's infamies & reproches, que lon me donneroit toute ma vie, en m'appellant renié. Pourtant (disoit-il) i'aime mieus viure a mon aise, & estre riche homme, que de deuenir en tel point. Et derechef ie lui remonstrai qu'il valloit trop mieus craindre la honte de Dieu, que celle du monde, qui est a present : attendu aussi que le iour du iugement, les pechés de chacun serōt manifestés a tout le monde : mais tout cela ne me seruit de rien : ains se partit de moi le Sarazin, sans qu'onques puis ie le visse.

Et combien que le Roy eust beaucoup d'infortunes & de persecutions, tant sur lui que sur ses gens, estant en ce pays d'Egypte, toutesfois la Roine son espouse n'en fut pas quitte, qu'elle n'en endurast plusieurs extremes, & si apres qu'elle endura beaucoup de peine, tant que nulle autre Dame eust sceu endurer. Et pour le vous donner a entendre, deués sçauoir qu'a l'heure que le Roi fut prins, la Roine estoit preste d'acoucher, en sorte que trois iours deuant qu'elle se deust acoucher, on lui vint apporter les nouuelles que le Roi estoit prisonnier : dequoi elle fit si grand dueil, & receut tant de tristesse en son cœur, qu'il seroit impossible de le pouuoir expliquer : & tant eut de mal-aise la

bonne Dame, que ſans ceſſer en ſon dormir, il lui ſembloit aduis que toute ſa châbre eſtoit pleine de Sarazins, qui eſtoient venus là pour l'occire, & ſans fin elle s'eſcrioit a l'aide, a l'aide, là ou il n'y auoit ame. Et de peur que le fruit qu'elle auoit ne periſt, elle faiſoit veiller toute la nuit ſans dormir, vn Cheualier, au bout de ſon lit, lequel eſtoit vieil & ancien, de l'aage de quatre vints ans & plus: & a chacune fois qu'elle s'eſcrioit, il la tenoit parmi les mains, & lui diſoit, Madame n'ayés peur, ie ſuis auec vous. Et la bonne Dame auant que s'accoucher, fit vuider de ſa châbre tous ceus qui eſtoient dedans, & n'y demoura qu'icelui Cheualier tout ſeul, & alors que la Roine ne vit autre perſonne en ſa chambre que lui, elle ſe vint a ietter a deus genous deuant lui, & lui requit vn don, lequel le Cheualier lui ottroya par ſon ſerment: & alors la Roiue lui dit: Sire Cheualier, ie vous requiers ſur la foy que m'aués donnee, que ſi les Sarazins prennent cette ville, que vous me couppiés la teſte, auant qu'ils me puiſſent prendre: & le Cheualier lui reſpondit que treſvolontiers il le feroit, & que ia l'auoit-il en penſee d'ainſi le faire, ſi le cas aduenoit.

Le troiſieme iour apres que le Roy fut prins, la Roine ſe deliura d'vn fils, qui eut nom Ian, & en ſurnom, Triſtan. La raiſon de ſon ſurnom fut, pource qu'il auoit eſté né

né en toute tristesse,& poureté. Et le propre iour mesmes qu'elle acoucha, on lui vint dire que tous ceus de Pise, de Gennes, & toute la poure commune qui estoit en la ville, s'en vouloient fuyr, & laisser le Roi. La Roine les enuoya tous querir deuant elle, & leur dit en cette maniere: Seigneurs, ie vous supplie pour l'honneur de Dieu, de n'abandonner point la ville, comme i'ai entendu que voulés faire: car soyés certains, que si vous vous en allés, le Roi, & tous ceus qui sont prisonniers comme lui, seront perdus: mais si vous demourés ici, & voulés aider a deffendre la ville, ie vous asseure que les Sarazins pourront entendre plus aisement a la Paix, si on leur en presente les moyens. Et a tout le moins, disoit la bonne Dame, s'il ne vous prent pitié du Roi mon espous, ie vous prie ayés pitié de ceste poure chetifue Dame, qui ci gist, & vueillés attendre iusques à ce que ie soye releuee. & en ce disant, les grosses larmes lui venoient aux yeux. Et ceux qui estoient là presens, lui respondirent qu'il n'estoit a eux possible de plus attendre, & qu'ils mourroient de faim en la ville, s'ils y estoient plus longuement. Et la Roine leur respondit, que ia ne mouroient ils de faim, s'ils vouloient demourer, & qu'elle feroit acheter tous les viures qu'on pourroit trouuer en la ville, & en feroit departir a chacun, & que desl ors elle les rete-

noit tous aus defpens du Roi:quoi oyant le Populaire, promirent a la Roine qu'ils ne bougeroient, pourueu qu'ils fuſſent ainſi nourris comme elle l'auoit dit. Et incontinent la Roine fit acheter toutes les viandes,qu'on peut finer dans la ville, & les faiſoit departir a chacun ſelon ſon eſtat. Et deués ſçauoir,qu'en peu de iours le nourriſſement de ces gens lui couſta trois cens ſoixante mille liures & d'auantage: & ſi lui conuint ſe leuer auant ſon terme,pour aller attendre le Roi en Acre, pource qu'il falloit rendre Damiette aus Sarazins,comme il vous a eſté dit. Voila en quelle peine & triſteſſe ſont aucunes fois les grans Seigneurs & Dames, quant fortune leur tourne le viſage, les mettant hors de leur auctorité & puiſſance.

Or deués ſçauoir,que quant le Roi entra dans ſa nef,il ne trouua ne lit, ne robbes, n'aucuns autres biens: car ſes gens n'en auoient ſceu recouurer: & n'auoit le Roi nuls accouſtremens que deus robbes, que le Souldã lui auoit fait bailler, quant il fut prins priſonnier, qui eſtoient de Samis noir, fourrees de vers & de gris, & y auoit grand' quantité de boutons d'or: & fut contraint le Roi de coucher ſix iours ſur vn Matellas, ſans aucuns draps, iuſques a ce que nous fuſmes en Acre. Cependant que nous eſtions ſur Mer,le Roi me faiſoit touſiours aſſeoir aupres de lui, pource que i'eſtois encores malade: & me com

comptoit le Roi, la maniere comme il auoit esté prins des Sarazins, & comme il auoit moyenné sa rançon & la nostre, tout en la sorte que ie vous ai dit ci dessus. Et entre autres choses, se complaignoit fort le Roi de la mort du Comte d'Arthois, son frere. Pareillement se complaignoit grandement des Comtes de Poitiers & d'Anjou ses freres, de ce que ils ne lui tenoient autrement compagnie, attendu mesmement qu'ils estoient tous ensemble dans vn nauire. Et vn iour le Roi demanda que faisoit le Comte d'Anjou en sa chambre, & on lui respondit, qu'il iouoit aus tables auec messire Gautier de Nemours: & quant il eut ce entendu, il se leua, & alla tout châcellant (pour la grand' foiblesse de maladie qu'il auoit) iusques a eus: & quât il fut arriué, il print les tables & les dés, & les ietta en la Mer, & se courrouça tresfort a son frere, de ce qu'il s'estoit prins si tost a iouer aus dés, & qu'il auoit desia mis en oubli la mort de son frere le Comte d'Artois, & n'auoit plus souuenance des gros dangers dont Dieu l'auoit deliuré. Et messire Gautier de Nemours en fut le mieus payé: car le Roi print tous ses deniers qu'il auoit sur la table, & les ietta apres les dés en la Mer.

CHAP. LII.

Comme le Roy auec sa compagnee arriua en

Acre: & de plusieurs fortunes & miseres, qui aduindrent a l'Autheur, lui estant audit lieu d'Acre.

QVant nous arriuasmes en Acre, ceux de la cité vindrét au deuant du ROI, pour le receuoir, iusques a la riue de la Mer, auec les processions, a tresgrād' ioye. Ie voulus monter sur vn Palefroi, qu'on m'auoit amené de la ville: mais aussi tost que ie fus dessus, le cœur me faillit: en sorte que ie fusse tombé par terre, n'eust esté que celui qui m'auoit amené le Cheual, me tenoit bien serré, & a grand' peine me peut on conduire iusques en la Salle du Roi: & là demourai en vne fenestre long temps, que personne ne tenoit comte de moi, & n'auois auec moi, de tous mes gens que i'auois amenés en Egypte, que vn ieune enfant de l'aage de dix ans, qui auoit nom Barthelemi, & estoit fils bastard de monsieur Ami de Montbelliar, Seigneur de Montfaucon, duquel ie vous ai parlé ci deuant. Et ainsi que i'estois là attendant, il me vint vn ieune cōpagnon, qui portoit vne cotte vermeille, a deus royes iaunes, qui me salua, & me demāda si ie le conoissois point: & ie lui respondi que non: Alors il me va dire, qu'il estoit natif du chasteau Descler, qui estoit a mon Oncle: & me demanda si ie le voulois retenir a mon seruice, & qu'il n'auoit point de maistre: ce que ie lui accordai tres-bien, & le retins mon vallet. Tantost

il

il m'alla querir des coiffes blanches, & me pigna moult bien. Apres cela, le Roy m'enuoya querir pour disner: & menai quant & moi mon nouueau vallet: lequel couppa deuant moi, & trouua maniere d'auoir viures pour lui & pour le ieune enfant: Apres le disner, celui nouueau vallet, qui s'appelloit Guillemin, m'auoit pourchassé vn logis, tout aupres des bains: affin de me nettoyer de l'ordure & salleté que i'auois gaignee en la prison: & quand se vint sur le soir, il me mit dans les bains: mais aussi tost que ie fus entré dedans, le cœur me pasma, & m'en allai a l'enuers en l'eau: en sorte qu'a grand' peine me peut on tirer vif, & m'apporter iusques en ma chambre. Et deués sçauoir, que ie n'auois aucun accoustrement, que vne poure iaquette, n'aucuns deniers pour en auoir, ne pour me gouuerner en ma maladie: qui me donnoit si grand' tristesse en mon ame, que i'estois plus tourmenté, de me voir en telle extreme indigence, que de me sentir si griefuement malade comme i'estois. Comme i'estois en telle perplexité, de bonne heure me vint voir vn Cheualier, qui auoit nom messire Pierre de Bourbrinne: lequel me voyant en si piteus estat, me reconforta a son pouuoir, & me fit deliurer des draps pour me vestir, par vn Marchant de la ville de Acre, & lui-mesmes respondit pour moi audit Marchant. Et quant se vint au bout

de trois iours, que ie fus vn peu guari & renforcé, ie m'en allai deuers le Roi, lequel me blasma fort dont i'auois esté si long temps sans le voir: & m'enchargea sur tant que i'auois son amour cher, que ie demourasse a manger auec lui, soir & matin, iusques a tant qu'il eust aduisé si nous en irions en France, ou demourerions là.

Tandis que ie fus là auec le Roi, ie me complaignis a lui de messire Pierre de Courcenai, qui me deuoit quatre cens liures de mes gages, qu'il ne me vouloit payer: mais le Roi me fist deliurer incontinent ladite somme de quatre cens liures, dequoi ie fus bien ioyeus: car ie n'auois pas vn poure denier. Quant i'eu receu mon argent, messire Pierre de Bourbraine, que i'auoye retenu auec moi, me conseilla que ie n'en retinse que quarante liures pour ma despense, & que ie baillasse en garde le demourant au Commandeur du Palais du Temple, ce que ie fi volontiers. Et quant i'eu despendu ces quarante liures que i'auoye retenues, i'en enuoyai querir autres quarante: mais le Commandeur du Temple me manda qu'il n'auoit aucuns deniers qui fussent a moi: & qui pis estoit, qu'il ne me conoissoit point. Quand i'eu entendu cette response, ie m'en allai vers le maistre du Temple, qui auoit nom frere Regnaut de Bichiers auquel i'apportois nouuelles du

Roi

Roi, & puis apres lui di mon infortune, & me plaignis a lui du Commandeur du Palais, qui ne me vouloit rendre mes deniers que ie lui auois baillés en garde : & aussi tost que i'eu dit la parole,il s'effroya aspremment, & me dit : Sire de Ionuille, ie vous aime trop!mais si vous voulés maintenir tel langage, iamais ie ne vous vouldrois plus aimer : car il sembleroit a vostre parler,& ainsi que maintenés,que nos religieus fussent Larrons.& ie lui respondi alors que ie ne tairois point la chose,& que c'estoit bien force que i'eusse mes deniers: car ie n'auois pas vn blanc pour viure: & sans autre responſe me departis ainsi de lui. Et vous asseure que ie fus en grand fascherie de mon argent quatre iours durant, & ne sçauois a quel saint faire veu pour le recouurer. Durant ces quatre iours,ne fis autre chose qu'aller & reuenir, pour trouuer quelque moyen pour le r'auoir. Au bout de quatre iours, le maistre du Temple vint deuers moi en sousriant, & me dit, qu'il auoit trouué mes deniers, & de fait les me rendit, dont ie fus bien aise : car i'en auois grand besoing, & ne donnai plus la peine a ces religieus,de garder mon argent.

Apres cette misere passee, ie ne fus pas encores du tout eschappé. car du grand desplaisir que i'auois eu de quoi lon me vouloit ainsi retenir mes deniers,ie cheus au lit malade,plus fort que iamais.I'estois

logé chés le curé d'Acre ou l'Euesque d'Acre m'auoit fait loger : & vous asseure que ie n'auois aucun homme auec moi pour me seruir, que Guillemin mon nouueau seruiteur: & aucunesfois quant il estoit absent, ie n'auois personne qui me reconfortast d'vne seule fois a boire : & pour mieus me resiouir, tous les iours ie voyois apporter, par vne fenestre qui estoit en ma chambre, bien vingt corps morts a l'Eglise pour enterrer : & quant i'oyois chanter aux Prestres *Libera me*, ie me prenois a pleurer, a chaudes larmes, en criant a Dieu merci, & que son plaisir fust de me garder de telle pestilence qui regnoit. Ie laisse a penser a ceux qui liront ceci, en quelle destresse & angoisse ie pouuois estre lors.

CHAP. LIII.

Le conseil que le Roy tint, sur ce qu'il deuoit faire, ou retourner en France, ou contre les Sarazins: & de la diuersité des opinions, qui fut en conseil: & du bon vouloir qu'il eut en cela.

QVelque temps apres, le Roi fit appeller ses freres, & les autres grans personnages qu'il auoit auec lui, a vn iour de Dimanche: & quant tous furent presens deuant lui, il leur dit: Seigneurs, ie vous ai enuoyé querir, pour vous dire des nouuelles de France. Il est vrai que madame ma Mere m'a mandé, que ie m'enuoise a

se a la plus grand diligence qu'il me sera possible: & qu'autrement mon Royaume est en grand peril : car ie n'ai ne Paix, ne Trefues auec le Roi d'Angleterre, & il fait grand amas de gens, pour passer en France, cependant que ie suis ici. Et d'autre part, les gens de cette terre veulent que ie demeure ici, & cuident empescher que ie ne m'en aille : car ils disent que si ie m'enuois que leur terre sera perdue & destruite : & que si ie m'enuois en France, qu'ils viendront tous apres moi. Pourtant ie vous prie que vous y veillés penser, & dedans huit iours me rendre responce de ce que ie doi faire.

Le Dimãche apres ensuiuant, nous nous presentasmes tous deuant le Roi, pour lui rendre la response, & fut donnee la charge a messire Guyon Maluoisin, pour dire nostre aduis au Roi, touchant son allee ou demeuree. Lequel estant deuant le Roi, commença a lui dire en cette maniere : Sire, vos freres, & les autres personnages qui ici sont, ont regardé a vous conseiller ainsi que les aués requis, & ayant tout bien aduisé, ils ont trouué que vous deués partir de ces pays, le plustost que pourrés, pour vous en retourner en France : & que le long seiour vous pourroit estre grandement dommageable, en sorte que vostre honneur en amoindriroit, & le profit de vostre Royaume seroit en perte conuerti: car en premier lieu, vous n'a-

ués ce qui vous eſt neceſſaire,pour faire la guerre pardeça aus Sarazins, & auſſi que de tous les Cheualiers que vous amenaſtes en Chippre, qui eſtoient deus mille huit cens, il ne vous en eſt demouré a preſent qu'enuiron vn cent: & encores ceus la ſont maladifs, & deſpourueus de gens & de deniers. Et d'autre part, vous n'aués nulle habitation en cette terre, ou vous vous puiſſiés retirer, ne vos gens auſſi. Parquoi tout conſideré, tous enſemble vous conſeillons de vous en retourner en France, pourchaſſer genſd'armes & deniers, parquoi vous puiſſiés haſtiuement reuenir en ce pays, pour prendre vengeance des ennemis de Dieu & de ſa Loy.

Quant le Roi eut entendu le conſeil & la deliberation de ſes gens, il n'en fut pas bien content: & en ſorte qu'il demanda a chaſcun en particulier ſon opinion, & ce qu'il leur ſembloit de cet affaire: & premierement demanda l'aduis du Comte d'Anjou, & du Comte de Poitiers, & apres des autres grans perſonnages: leſquels lui reſpondirent qu'ils eſtoient de l'opinion de meſſire Guy de Maluoiſin. Apres le Roi demanda au Comte de Iaphe ſon opinion, lequel apres le commandement du Roi, dit que s'il pouuoit tenir maiſons aus champs, que ce ſeroit ſon grand honneur de demourer, plus que de s'en retourner ainſi vaincu: & ce

diſoit

disoit le Comte de Iaphe, pource qu'il auoit des Chasteaus Oultre-mer. Et quant se vint a mon reng, qui estois le quatorziesme des assistans, respondi au Roi, que i'estois de l'opinion du Comte de Iaphe: & disois pour ma raison, que le bruit estoit, que le Roi n'auoit encores emploié aucuns deniers de son Tresor : mais auoit seulement d'espendu l'argent des Clercs de ses finances. Et puis doncques, disoisie, que le Roi a encores tout son Tresor, il doit enuoier es païs de la Moree, & d'outre-mer, pour auoir Cheualiers & gens-d'armes a grand' puissance : & quant on oiroit dire qu'il donneroit largement de gages, il recouureroit incontinent gens de toutes pars : & par ce moien pourra le Roi deliurer tant de prisonniers qui ont esté prins à son seruice, lesquels iamaîs ne sortiront hors des prisons, si le Roi part de ce païs, sans y mettre autre ordre. Et sachés que de mon opinion ie ne fus pas reprins : mais plusieurs qui estoient là presens, se prindrent chaudement a pleurer: car il n'i auoit guéres aucun, qui n'eust quelcun de ses parens ou amis prisonniers es prison des Sarazins. Apres que i'eu mon opinion ditte, messire Guillaume de Beaumont dit au Roi, que i'auois tresbien parlé, & qu'il s'accordoit a ce que i'auois dit. Apres ces choses, & que chacun eut dit au Roi son aduis particulierement, le Roi fut grandement troublé

en son esprit, pour la diuersité des opinions qu'il voioit en son conseil. Au moié dequoi, pour l'heure presente, il delibera de ne rien conclure : ains print terme d'autres huit iours, pour declarer son vouloir sur cet affaire, & ce qu'il en vouloit estre fait; & ainsi nous departismes de la presence du Roi. Mais il vous faut entendre, qu'aussi tost que nous fusmes hors du conseil, chacun des Seigneurs commença a m'assaillir, en me disant par despit & enuie: Ha, Sire de Ionuille, ie ne sçai combien le Roi aura de perte & dommage, s'il ne vous croit par dessus tout le conseil du Royaume de France! A quoi pour euiter noise, ie ne respondois rien: ains faisois semblant de n'en rien entendre. Et tantost que les nappes furent mises pour disner, le Roi se mit a table: & pource qu'il auoit tousiours de coustume de me faire assoir auec lui a sa table, si ses freres n'y estoient, & aussi qu'estant a table, plusieursfois il me demandoit quelque chose, & mon aduis de beaucoup de proposqu'il auoit en mãgeant, ie fus tout esbahi qu'a cette fois il ne me dit mot, & ne tourna iamais sõ visage pour me regarder. Alors ie pensai en moi-mesmes qu'il deuoit estre mal content de moi, de ce que i'auois dit, qu'il n'auoit encores despendu ses deniers, & qu'il en deuoit despendre largement, pour retourner sur les Sarazins: & en cette pensee, ie demourai

tout

tout le long du disner. Apres graces dittes, ie me retirai a vne fenestre, qui estoit pres du cheuet du lit du Roi, & tenois mes bras passés parmi la grille d'icelle fenestre, & demourois là tout pensif & melancolique: disant en mon courage, que si le Roi s'en retournoit a ce coup en France, que ie m'en irois vers le Prince d'Autriche, duquel i'estois proche parent. Et comme i'estois en telle pensee, le Roi vint par derriere moi, & se vint appuyer sur mes espaules, me tenant la teste a ses deus mains: en sorte que ie ne pouuois la tourner ne d'vn costé ne d'autre: & alors ie pensois que ce fut messire Phelippes de Nemours, qui m'auoit fait trop d'ennui celle iournee, pour le conseil que i'auois donné. Au moien dequoi ie commençai a dire: Laissés moi en paix messire Phelippes: & incontinent le Roi me passa sa main par deuant mon visage: & pource qu'il portoit vne esmeraude en son doigt, ie coneus bien que c'estoit sa main. A cette cause ie tournai soudain mon visage vers lui, & me voulus excuser, mais il me fit incontinent taire, & me dist en cette maniere: Venés ça Sire de Ionuille, comme aués vous esté si hardi de me conseiller sur tout le conseil des grans personnages de France, vous qui estes si ieune homme, & m'aués dit que ie ne doi encores partir de cette terre? Et alors ie lui respondi, que si i'auois donné tel conseil,

que ce n'estoit pas par aucune affection, mais qu'il me sembloit estre bien raisonnable. Toutesfois que mon conseil ne l'obligeoit, pas tant iusques là, qu'il fust tenu de l'ensuiure : & qu'il estoit en sa puissance de le croire, s'il le trouuoit bon, ou de le delaisser s'il le trouuoit mauuais. Et apres auoir ouiê ma response, il me demanda de rechef, s'il demouroit, si ie voudrois point demourer auec lui : & ie lui respondis, qu'oui certes, & fust il a mes propres despens. Et lors il me dit qu'il me sçauoit tresbon gré de ce que ie lui auois conseillé sa demeure, & que tel estoit son vouloir : mais que ie me gardasse bien de le dire a personne : dequoi ie receus si tresgrād' ioie au cœur, qu'il seroit impossible de le croire: & toute celle semaine ie fis si bonne chere de celle parole, que le Roi m'auoit ditte, que nul mal ne me greuoit plus: & soiés certains que ie commençai a me deffendre hardiment, contre les autres Seigneurs qui m'en assailloient. Or sachés que lon appelle les Paysans de celle terre, Poullains, & a cette cause m'appelloit on par enuie, hors de ma presence, Poullain: pource que i'auois conseillé au Roi de demourer auec les Poullains du païs. Et messire Pierre Dauallon mon cousin, estant aduerti qu'on m'appelloit ainsi, le me fit incontinent entendre : & me manda que ie m'en deffendisse contre tous ceus qui m'y appelleroient

roient, & que ie leur diſſe que i'aimois mieus eſtre Poullain Bruſque, que Cheual recreu, comme ils eſtoient: ce que ie fis depuis.

Les huit iours paſſés, que le Roi auoit prins de reſpit, pour conclure de ſon retour,comme vous aués entendu, nous retrouuaſmes tous deuers le Roi vn iour de Dimanche, & quant nous fuſmes deuant lui, il commença a faire le ſigne de la Croix, diſant que c'eſtoit l'enſeignement de ſa mere, qu'elle lui auoit donné, qu'en toutes choſes qu'il voudroit dire ou faire,qu'il ſe ſeigniſt premierement,& qu'il inuoquaſt le nom de Dieu, & l'aide du ſaint Eſprit. Apres nous commença a dire en cette maniere: Mes amis, ie ſuis marri dequoi ie vous voi en diuerſité d'opinions,touchant l'affaire dont ie vous auois demandé conſeil: & vous aſſeure(& Dieu m'en ſoit teſmoing) que ie voudrois vous voir eſtre tous d'vn meſme aduis: afin que plus aiſement, au contentement de tous, i'euſſe loiſir de faire ſelon voſtre deliberation & conſeil: mais puis qu'ainſi eſt, i'ai deliberé de tenir de deus voyes l'vne.

A cette cauſe ie remercie ceus qui m'ont conſeillé de m'en retourner en France: & pareillement ceus qui m'ont donné par conſeil que ie dois demourer en ce païs.&aiant bien viſé tout ce qu'on peut en ceci conſiderer, ie trouue que

quant bien ie demourerai par deça, mon Royaume n'en sera pas en plus grand peril : car i'ai madame ma Mere, qui est par dela, laquelle par sa prudence & bonne conduitte, ensemble auec les gens de bien qui sont demourés quant & elle, pourra aisement pouruoir aus inconueniens qui y pourroient suruenir, & deffendre mondit Royaume, comme ie pourrois faire, si i'estois present.

D'auantage, ie regarde que i'aurai plus d'honneur de demourer en ce païs, que m'en retourner en France ainsi vaincu comme ie suis. D'autre part, ie veus auoir esgard au dire des Cheualiers de cette terre, lesquels m'ont donné entendre, que si ie m'en vois, le Royaume de Hierusalem sera perdu: d'autant qu'il n'y demourera personne apres que i'en serai parti. Or est il, que ie suis venu ici pour garder le Royaume de Hierusalem: lequel i'ai conquis, & nompas pour le perdre. A cette cause, i'ai resolu en moi de demourer encores en cette terre, sans m'en retourner en France. Pource (mes amis) ie vous prie que tous ceus qui s'en voudront retourner, qu'ils le dient hardiment, sans crainte: & aussi ceus qui voudront demourer auec moi: vous asseurant qu'a ceus qui voudront demourer, ie leur congratulerai si amplement, qu'ils en auront contentement: & n'espargnerai mes Tresors a recompenser les merites de ceus qui

qui auront fait leur deuoir, iuſques que ma couppe en quoi ie boi, ne ſera pas mienne, mais voſtre. Ces paroles finies, pluſieurs furent bien eſtonnés: car ils penſoient que le Roi s'en vouluſt retourner, & les autres ſe mirent a pleurer amerement. & en cette maniere nous declara le Roi ſon intention.

CHAP. LIIII.

Le preparatif que fit le Roi, pour remettre ſus vne nouuelle armee.

VN temps apres que le Roi eut arreſté de demourer par dela, il donna congé a ſes freres de s'en retourner en France; mais ie ne ſçai ſi ce fut a leur requeſte, ou de la propre volonté du Roi, & fut enuiron la feſte de la ſaint Ian, qu'ils partirent pour s'en reuenir. Et ne tarda gueres apres leur partement, que le Roi voulut ſçauoir comment ſes gens (qui eſtoient demourés auec lui) auoient fait diligence de recouurer genſd'armes. Et le iour de la feſte monſieur ſaint Iaques, apres que le Roi eut oui Meſſe, il ſe retira en ſa chambre, & fit appeler de ſes principaus gens de conſeil: c'eſt aſſauoir, meſſire Pierre Chambellain, qui eſtoit le plus loyal homme, & le plus droiturier que ie conneus oncques en la maiſon du Roi, meſſire Geoffroi de Sergines le bon Cheualier, meſſire Gilles le Brun le bon preud'homme, & les autres gens de ſon con-

seil, auec lesquels estoit le bon preud'hôme, a qui le Roi auoit donné la Connestablie de France, apres la mort de messire Ymbert de Beaujeu; ausquels le Roi demanda quels gens, & quel nombre ils auoient amassés, pour remettre son armee sus: & côme s'il estoit courroucé leur disoit : Vous sçaués bien qu'il y a vn mois, ou enuiron, que ie vous declarai que ma volonté estoit de demourer ici, & n'ai ouy encores nouuelles que vous ayés faite aucune assemblee de gens de guerre: & a celui respondit messire Pierre Chãbellan pour tous les autres: Sire, si nous n'auons encores rien fait, touchant vostre gend'armerie, si n'en pouuons nous mais, & la faute ne vient pas de nous: car soiés certain, que chacun se fait si cher, & veulent gaigner si grans gages, que nous n'oserions promettre de leur donner ce qu'ils demandent. Le Roi a l'heure leur demãda, a qui ils auoient parlé, pour sçauoir qui estoient ceus là qui demandoient ainsi gros pris de gages: & tous ensemble lui respondirent, que c'estoit a moi qu'ils auoient parlé, & que ie ne me voulois pas cotanter, que ie n'eusse grosse somme de deniers: & disoit on toutes ces choses au Roi, moi estant en sa chambre, & les oiant tresbien: mais ie voiois bien qu'on faisoit tel rapport de moi, par haine qu'on auoit a moi, dequoi i'auois conseillé au Roi, qu'il deuoit demourer con-
tre

tre l'opinion de son conseil. Lors le Roi me fit appeller: & moi estant venu deuant lui, me iettai a deus genous par terre: mais incontinent il me fit leuer & assoir, & puis me dit: Seneschal, vous sçaués biẽ combien ie vous ai tousiours aimé, & qu'elle confiance i'ai euë de vous en tous mes affaires, a occasion dequoi, ie pensois que vous eussiés bon vouloir de me seruir affectueusement: mais toutesfois mes gens m'ont rapporté, que vous estes si dur, & difficile qu'ils ne vous peuuent contenter. dites moi donc (dit il) comment il en va? Sire, (respondi-ie) ie ne sçai comment vos gens vous font le raport de moi: mais ie vous asseure, que si ie demande bons gages, que vous n'en deués point estre mal contant de moi: car vous sçaués bien, Sire, que quand ie fus prins sur l'eau des Sarazins ie perdi tout ce que i'auois, & ne me demoura rien que le corps. Et pource, Sire, attendu que ie n'ai rien du mien, ie ne sçaurois entretenir mes gens, si vous ne me donnés gros gages, dequoi ie les puisse contenter. Alors le Roi me demanda combien ie voudrois auoir pour ma compagnie iusques au temps de Pasques, qui venoient prochainement, qui estoient les deus parties de l'annee: & ie lui demandai deus mille liures. Or me dites, dit le Roi, aués vous point encores trouué nuls cheualiers pour estre auec vous? Et ie lui respondi,

que i'auois fait demourer meſſire Pierre du Pont Moullain lui tiers a baniere:auſquels ie donne quatre cens liures:& alors conta le Roi par ſes doigts, & me dit: Sont (fit il) douze cens liures, que vous couſteroient vos genſd'armes. Et ie lui di, Or regardés donc, Sire, s'il ne me faut pas bien huit cens liures, pour me monter de Cheuaus & harnois, & pour donner a manger a mes Cheualiers, iuſques au temps de Paſques? A lors le Roi dit a ſes gens, qu'il ne voioit point en moi aucune choſe deſraiſonnable, & qu'il me faloit bien ce que i'auois demandé:parquoi(dit il)Seneſchal ie vous retiens a moi.

CHAP. LV.

De l'ambaſſade de l'empereur Ferri d'Allemagne, qui alloit au Soudan de Babyloine: et des propos qu'ils eurent auec le Roi en Acre.

TAntoſt apres, & pendant que le Roi, donnoit ordre de remettre ſon armee ſus, l'Empereur Ferry d'Alemagne enuoia ſon Ambaſſade deuers lui, auec lettres de creance, par leſquelles auſſi il aduertiſſoit le Roi, comme il eſcriuoit au Soudan de Babyloine, lequel il penſoit encores en vie, qu'il ne vouſiſt faire faute de mettre le Roi en liberté, & tous ſes gens auſſi. Et dirent les Ambaſſadeurs qu'ils apportoient lettres de creance au Soudan, & que leur creance eſtoit telle comme deſſus eſt dit. Mais ſoiés certains, que

que le Roi ne ses gens n'eussent pas voulû que l'Ambassade fust arriué durant le temps que nous estions prisonniers : car on se doutoit bien que l'Empereur l'enuoioit pour empescher nostre deliurance : & pour nous faire plus estroitement tenir : & quant les Ambassadeurs virent que le Roi estoit mis en liberté, ils s'en retournerent, sans passer plus outre.

CHAP. LVI.

Le Roi estant en Acre reçoit vn autre Ambassade du Soudan de Damas, et la responce que le Roi y fit : & des propos que le Religieux y enuoyé eut auec vne femme.

APres l'Ambassade de l'Empereur, vint pareillement au Roi, en Acre, l'Ambassade du Soudan de Damas, lequel se plaignoit au Roi par ses lettres, des Admiraus d'Egypte, lesquels auoient ainsi villainement tué le Soudan de Babyloine, qui estoit son cousin : parquoi lui promettoit, par ses lettres, que s'il le vouloit secourir contre lesdits Admiraus, qu'il lui deliureroit paisible le Royaume de Hierusalem qu'ils tenoient. Le Roi ayant entendu les Ambassadeurs, & l'offre du Soudan de Damas, les fit retirer en leur logis, leur disant qu'en brief il leur rendroit responce. Apres que les Ambassadeurs furent retirés, le Roi fit assembler son conseil, & mit en deliberation quelle responce il deuoit faire au Soudan de Damas : & finablement il fut resolu de tous, que le

Roi ne feroit point aucune reſponſe aus Ambaſſades: mais qu'il enuoyeroit de ſes gens expreſſement auec eus, pour parler au Soudan, & lui dire la reſponſe du Roi. Et fut conclud qu'vn Religieus qui eſtoit de l'ordre des freres Preſcheurs, nommé frere Yues le Breton, pource qu'il entendoit bien Sarazinois, feroit le meſſage: & tantoſt fut enuoyé querir frere Yues: & ayant receu la charge du Roi, telle que ſon conſeil auoit aduiſé, s'en alla au logis des Ambaſſadeurs, leur dire que le Roi l'enuoioit auec eus deuers le Soudan de Damas, pour lui faire la reſponſe de ce qu'il demandoit au Roi. Et ne veus pas oublier a vous dire ce qui aduint audit frere Yues, en allant depuis le logis du Roi, iuſques au logis des Ambaſſadeurs. Il trouua emmi la ruë vne femme fort ancienne, laquelle portoit en ſa dextre vne eſcueille plaine de feu: & en la main ſeneſtre elle auoit vne fiole plaine d'eau, a laquelle frere Yues demanda: Femme, que veus-tu faire de ce feu que tu portes? Et elle lui reſpõdit, que du feu elle vouloit bruſler Paradis: & de l'eau elle vouloit eſtaindre Enfer: afin que iamais plus ne fuſt de Paradis ne d'Enfer. Et frere Yues lui demanda pourquoi elle diſoit telles paroles? & elle lui reſpondit, pource fiſt elle, que ie ne veus que nulli face iamais bien en ce monde, pour en auoir Paradis en guerdon: ni auſſi que nul ſe garde de

pech

pecher, pour la crainte du feu d'Enfer: mais que tous facions bien, pour l'entiere & parfaitte amour, que nous deuons auoir a nostre createur Dieu, qui est le souuerain bien, & qui tant nous a aimés, qu'il s'est sousmis a la mort pour nostre redemption. Et quand frere Yues eut entendu la response de cette femme, il passa outre, sans lui dire autre chose, tant il fut estonné de sa prudence. Et manda le Roi au Soudan de Damas par frere Yues, qu'il enuoieroit sçauoir aus Admiraus d'Egypte, s'ils lui releueroient & rendroient la trefue qu'ils lui auoient promise: laquelle ils lui auoient desia rompuë, comme dit est: & que s'ils en faisoient refus, que tresuolontiers le Roi lui aideroit, a venger la mort du Soudan de Babyloine, qu'ils auoient tué. encores le Roi seiournant en Acre, lui vint vne autre Ambassade du Prince des Beduyns, qui s'appelloit le Vieil de la Montagne: & vn iour apres que le Roi eut oui messe, il fit venir deuant lui ses Ambassadeurs, & les fit assoir pour dire leur message. Et alors commença a parler vn Admiral, qui estoit le chef de l'Ambassade, & demanda au Roi s'il connoissoit point leur Seigneur le Prince de la Montagne? Le Roi lui respondit que non. car il ne l'auoit iamais veu, mais bien auoit oui parler de lui. Et l'Admiral dit au Roi: Sire puis que vous aués oui parler de Mõseigneur, ie m'esmerueille moult, que vous ne lui

aués enuoyé,tant du voſtre que vous euſſiés fait de lui voſtre ami : ainſi que font l'Empereur d'Alemagne, le Roi de Hongrie,le Soudan de Babyloine, & pluſieurs autres Rois, & Princes qui lui enuoient tous les ans de beaus preſens, pource que ils connoiſſoient bien que ſans lui, ils ne pourroient durer,ne viure ſinon tant que il lui plairoit. Et pource nous enuoie il par deuers vous,pour vous dire,& aduertir que le vueillés ainſi faire, comme les autres : ou a tout le moins, que le faciés tenir quitte de ce qu'il paye chacun an au grand maiſtre du Temple, & audit Hoſpital : & en ce faiſant il ſe tiendra content de vous. Bien dit Monſeigneur, que s'il faiſoit tuer le maiſtre du Temple ou de l'Hoſpital (ce qu'il pourroit aiſeement faire) il n'y gagneroit rien : car il y en auroit incontinent vn autre en ſa place : & pource ne veut-il pas mettre ſes gens en peril, en vn lieu dont il ne pourroit tirer aucun proffit. Le Roi ayant entendu parler ceſt Admiral, lui reſpondit, qu'il ſe conſeilleroit ſur ce qu'il lui auoit dit, & qu'il reuinſt du ſoir par deuers lui, pour en auoir reſponſe.

Et quand ſe vint au veſpre,qu'ils furent reuenus deuant le Roi, ils trouuerent auecques lui, le maiſtre du Temple d'vne part,& le maiſtre de l'Hoſpital d'autre:& lors leur dit le Roi, que de rechef ils lui diſſent,ce qu'ils lui auoient dit au matin.

Et

Et ils lui respondirent, qu'ils n'estoient pas conseillés de le dire encores vne autre fois, deuant ceus qui estoient presens au matin. Et adonc les maistres du Temple, & de l'Hospital leur commanderent qu'ils le dissent encores vne autre fois : & ainsi le fit l'Admiral, qui l'auoit dit le matin deuant le Roi, & le dit ainsi qu'il est contenu dessus. Et apres que l'Admiral eut mis fin a son parler, les Maistres leur dirent en Sarazinois, qu'ils vinssent au matin parler a eus, & qu'ils leur diroient la responsе du Roi. Et au matin quād ils furent deuant eus, ils leur dirent que trop folement leur Seigneur, auoit mandé telles paroles au roi de France, & que si n'estoit pour l'honneur du Roi, & qu'ils estoient venus deuers lui comme Messagers, qu'ils les feroient tous ietter, & noyer dedans la Mer d'Acre, en despit de leur Seigneur. Et vous commandons (firent les deus Maistres) que vous vous en retournés deuers vostre Seigneur, & que dedans xv. iours, vous apportés au Roi lettres de vostre Prince, par lesquelles il contente, & appaise le roi tant qu'il soit satisfait de lui & de vous.

Auant que les quinze iours fussent passés, iceus mesmes messagers ne faillirent pas a reuenir deuers le Roi, & lui dirent: Sire, nous sommes reuenus a vous de par nostre Seigneur, lequel vous mande, que tout ainsi que la chemise est abillement le plus pres du corps, aussi vous enuoye-il sa

chemiſe, que voici, dont il vous fait preſent, en ſignifiant que vous eſtes celui Roi ſeul, lequel il aime plus, & deſire a vous voir. Et pour plus grand' aſſeurance de ce, voici ſon anneau qu'il vous enuoye, qui eſt de fin or pur, & auquel eſt ſon nom eſcrit: & de cet anneau vous eſpouſe noſtre Seigneur. & entend que deſormais vous, & lui ſoyés tout vn, comme les doigts de la main: & entre autres choſes enuoya icelui Prince de la Montagne, vn Olifant de Cryſtal au Roi, & pluſieurs, & diuerſes figures d'hommes, faites auſſi de Cryſtal, Tables, & Eſchets de Cryſtal, le tout fait a belles fleurettes d'Ambre, liees ſur le Cryſtal, a belles vignettes de fin or. Et ſachés, que ſi toſt que les Meſſagers eurent ouuert l'eſtui, ou eſtoient ces choſes, toute la Chambre fut incontinent embaſmee, de la grand' & ſouefue odeur, qu'elles rendoient.

Le Roi qui vouloit guerdonner le preſent que lui auoit fait, & enuoyé le Vieil Prince de la Montagne: lui enuoya par ſes meſſagers, & par frere Yues le Breton, qui entendoit Sarazinois, grand' quantité de veſtemens d'Eſcarlate, Couppes d'or, & autres vaiſſeaus d'argent. Et quand frere Yues fut deuers le Prince des Beduyns il parla a lui, & s'enquit de ſa Loy: mais ainſi qu'il rapporta au Roi, il trouua qu'il ne croyoit pas en Mahommet, & qu'il croyoit en la Loy d'Hely, qu'il diſoit eſtre oncle

oncle de Mahommet. Et disoit que celui Hely, mit Mahommet en l'honneur, en lequel il fut en ce monde: & que quant Mahommet eut bien acquis la Seigneurie, & preeminence du peuple, il se despita, & s'esloigna d'auec Hely son oncle. Et quand Hely vit la mauuaistié de Mahommet, & qu'il commençoit fort a le suppediter, il tira a soi du peuple ce qu'il en peut auoir, & le mena habiter a part es deserts, & montagnes d'Egypte: & la leur commença a faire, & bailler vne autre Loy, que celle de Mahommet n'estoit, & ceus-la qui de present tiennent la Loy d'Hely, disent entr'eus, que ceus qui tiennent la Loy de Mahommet, sont mescreans: & semblablement au contraire, disent ceus de Mahommet, que les Beduyns qui tiennent la Loy d'Hely, sont mescreans: & certes chacun d'eux dit vrai, car ils sont tous mescreans, & infideles.

L'vn des points, & commandemens de la Loy d'Hely, est tel: que quand aucun homme se fait tuer, pour faire & accomplir le commandement de son Seigneur, l'ame d'icelui qui ainsi est mort, va en vn autre corps, qui est plus aise, plus beau, & plus fort que le premier. Au moyen dequoi, ne tiennent conte les Beduyns de se faire tuer, pour l'amour de leur Seigneur, croyans que leur ame retourne en vn autre corps, ou elle est plus a son aise que deuant.

L'autre point de leur Loy,si est que nul homme ne peut mourir, iusqu'au iour qui lui est determiné, & ainsi le croyent les Beduyns: & au moyen de ce, ils ne se veulent point armer quand ils vont a la guerre: & s'ils le faisoient autrement, ce seroit contreuenir a leur Loy, & a leur Foy: & quand ils maudissent leurs enfans, ils leur disent: Maudit sois tu, comme l'enfant qui s'arme de peur de la mort; car ils tiennent cela a grand' honte. Et deués sçauoir que frere Yues le Breton, raconta au Roy, que lui estant deuers le Prince de la Montagne, trouua au cheuet de son lit vn liuret, auquel y auoit en escrit plusieurs belles paroles, que nostre Seigneur auoit d'autresfois dites a monsieur Saint Pierre, auant sa passion: & quand frere Yues les eut leuês, il dit au Prince des Beduins, ha Sire, que vous feriés mout bien, si vous lisiés souuent ce petit liure: car il y a de tresbonnes paroles escrites. Et le Vieil de la Montagne lui dit, que si faisoit, & qu'il auoit mout grand' fiance en monsieur S. Pierre. Et disoit qu'au commẽcement du mõde, l'ame d'Abel quand son frere Caim l'eut tué, entra depuis au corps de Noe: & que l'ame de Noe, apres qu'il fut mort reuint au corps d'Abraham: & depuis l'ame d'Abraham estoit venue au corps de monsieur Saint Pierre: laquelle est encores auec le corps en terre. Et quand frere Yues l'eut ouy ainsi parler, il lui remonstra

que

que sa creance ne valoit rien : & lui commança a prescher la Loy Euangelique: mais onques n'y voulut entendre. Et disoit frere Yues, ainsi que ie lui ai ouy conter au Roi, que quand celui Prince des Beduins cheuauchoit aus chãps, il auoit tousiours vn hõme deuant lui, qui portoit sa hache d'armes: laquelle auoit le mãche couuert d'argẽt, & y auoit au mãche, tout plain de couteaus tranchans : & crioit a haute voix, celui qui portoit celle hache, en son langage : Tournés vous arriere, fuyés vous de deuant celui qui porte la mort des Rois entre ses mains.

CHAP. LVIII.

Comme messire Ian de Valancienne alla en Egypte, vers les Admiraus, & de ce qu'il y fit. & comme le Roy fit refaire les murailles de la ville de Cesaree.

APres ces choses, le Roi enuoya messire Ian de Valencienne en Egypte, deuers les Admiraus, leur requerir qu'ils voussissent satisfaire, & contenter le Roi, des outrages, & violences qu'ils lui auoyent faites depuis la trefue : ce que les Admiraus promirent faire : mais que le Roi se vousist allier a eus, & leur aider a l'encontre du Souldan de Damas. & pour amollir le cœur du Roi, ils deliurerent de leurs prisons tous les Cheualiers qu'ils tenoient prisonniers, & les enuoyerent au

Roi: & semblablement lui enuoyerent les os du Comte Gautier de Brienne: & en amena messire Ian de Valencienne, deus cens Cheualiers auec lui, qui estoient prisonniers, & grand' quantité de menu peuple, qui estoit es prisons des Sarazins. Et quand il fut reuenu en Acre, Madame de * Secte, qui estoit cousine germaine dudit messire Gautier de Brienne, print ses os, & les fit enseuelir en l'Eglise de l'hospital d'Acre, bien & honnorablement, & fut le Seruice beau a merueilles, en sorte que chacun Cheualier offroit vn cierge, & vn denier d'argent: & le Roi mesmes offroit vn cierge auec vn besant: & tout fut fait des deniers de ladite Dame de Secte, dont chacun s'esmerueilloit: car iamais on n'auoit veu offrir le Roi, que de ses deniers, & de sa monnoye: mais a cette fois, il le voulut faire d'autre monnoye, par vne grand' courtoisie.

ou, peut estre Sayecte.

Entre les Cheualiers que messire Ian de Valenciennes amena auec lui d'Egypte, i'en conu bien quarante, qui estoient de la cour de Champagne: & pource que ils estoient tous deschirés, & mal attournés, ie les fis abiller & vestir de mes propres deniers: de cote, & surquots de vert, & les menai tous deuant le Roi, lui prier qu'il les vousist tous retenir a son seruice: & quand le Roi eut ouye ma requeste, il ne me dit mot quelconque: mais se teut: & alors, il y eut vn des gens du conseil du Roi

Roi, qui eſtoit là preſent, qui me dit que ie faiſois mal, d'apporter au Roi telles nouuelles, attendu qu'en ſon eſtat y auoit excés de plus de ſept mille liures: & ie lui reſpondi, que la malle aduenture lui en faiſoit bien parler, & qu'entre nous de Champagne, auions bien perdu au ſeruice du Roi, trente & cinq Cheualiers tous portans baniere de la Court de Champagne: & di hautement, que le Roi ne feroit pas bien, s'il ne les retenoit, veu le beſoin qu'il auoit de Cheualiers: & ce diſant, commençai a pleurer tendrement. Lors le Roi m'appaiſa & m'ottroya ce que ie lui auois demandé, & retint tous ces Cheualiers, & les me mit en ma bataille:

Quant le Roi eut ouy parler les Meſſagers des Admiraus d'Egypte, qui eſtoyent venus auec meſſire Ian de Valencienne, & qu'ils s'en voulurent retourner: il leur fit reſponſe, qu'il ne feroit nulle treſue a eus, que premier ils ne lui rendiſſent toutes les teſtes des Chreſtiens morts, qui pendoient ſur les murs du Quahere: des le temps que les Comtes de Bar, & de Montfort furent prins: & qu'ils lui enuoyaſſent auſſi tous les enfans, qui auoient eſté prins petits, qu'ils auoient fait renier, & croire a leur Loy: & en outre qu'ils le tinſſent quitte des deus cens mille liures, qu'il leur deuoit encores: & renuoya le Roi auec eus meſſire Ian de Valencienne: pour la grand' ſageſſe, & vaillance qui

eſtoit en lui, pour annoncer ſa reſponſe aux Admiraus.

Ne tarda gueres apres que le Roi ſe partit d'Acre, auec tout ce qu'il auoit peu recouurer de gens, & s'en alla a Ceſaree, qui eſtoit a douze lieues d'Acre, tirant vers Hieruſalem : & pource que les Sarazins auoient rompues, & abbatues les murailles : le Roi les fit refaire a grand' diligence, & la fit bien fortifier : en ſorte que tout le monde s'eſmerueilloit, comme en ſi peu de temps, le Roi auoit peu ſi bien clorre la ville de murailles: & durant tout le temps que nous y fuſmes, perſonne ne nous dit mot, combien que nous eſtions bien petit nombre de gens.

CHAP. LIX.

Comme deus freres Preſcheurs, que le Roy S. Loys auoit enuoyés au grand Roy de Tartarie, retournerent par deuers le Roy, et lui raconterent les grans merueilles qu'ils auoient veues par delà. de la premiere habitation des Tartarins, & de leur ſeruitute & tributs. de leur premier Roy, & de ſes ordonnances: enſemble de leurs batailles & victoires.

VOus aués entendu deuant, comme les Ambaſſadeurs du grand Roi de Tartarie eſtoient venus deuers le Roi, durant le temps que nous eſtions en Chyppre : & que le Roi auoit enuoyé quant & eus, deus notables freres Preſcheurs, pour preſcher

prescher l'Euangile aux Tartarins. Or deués doncques sçauoir, que durant ce téps que nous estions a Cesaree, ces freres Prescheurs retournerent de Tartarie, & conterent au Roi, que premierement ils vindrent descendre au port d'Antioche, & là se mirent par terre, pour aller là ou estoit le Roi des Tartarins: & mirent bien vn an entier a faire le chemin: & si faisoyent dix lieues par iour, & toute la terre par ou ils passerent, estoit en l'obeissance du Roi de Tartarie: & disoient que par toutes les villes, là ou ils furent, qu'ils virent de grands monceaux d'ossemens de gens morts, si grands que l'on eust dit, que c'estoient montagnes: en sorte que c'estoit chose merueilleuse a voir: & leur dit-on que c'estoient les ossemens des gens qui estoient morts, ou qu'ils auoient tués en guerre, a la conqueste qu'ils auoient faite du pays de Tartarie. Et alors les freres Prescheurs s'enquirent, comment ils auoient peu vaincre tant de gens, & gagner tant de pays comme ils tenoient: & les Tartarins leur respondirent, la maniere comment: & commençans a leur origine & naissance, leur dirent en cette façon: Que vers la fin monde, il y auoit vne Roche, qui estoit si grande, & haute a merueilles, tellement que iamais homme viuant n'y sceut passer: & entre celle Roche, & autres Roches, qui sont encores par delà vers l'Orient sont enclos & ser-

rés les peuples des Gots, & Magots, qui deuoient venir en la fin du monde, auec l'Antechrist:& apres icelle grand'Roche, auoit vne grand' berrie de Sablon, la ou il ne croissoit nul bien:& en celle berrie, viuoient le temps passé les Tartarins, lesquels estoient vne partie suiets a Prestre Ian, & l'autre partie au Roi de Perse, qui les ioignoit d'vn costé de sa terre:ausquels ils payoient de grans charges chacun an, pour les pasturages de leurs bestes, dont ils viuoient seulement. Et le Roy de Perse, & Prestre Ian les auoient en si grand desdain, & erreur, que quant ils leur apportoient leurs deuoirs, & rentes, ils ne daignoient parler a eus, ne les regarder, mais leur tournoient le dos: dont aduint qu'vne fois entre les autres, vn sage Homme d'entr'eus, chercha toutes les berries, & alla parler ça & ià, aus hommes des lieus: & leur remonstra le grand seruage, en quoi ils estoient: & comme ils estoient contemnés & hays de leurs Seigneurs: parquoi les prioit qu'ils voussissent aduiser, & prendre conseil de trouuer quelque moyen, pour sortir hors du seruage, auquel ils estoient detenus. Et de fait, tant besoigna celui sage Homme, qu'il les assembla vn iour tretous, au bout de celle berrie, a l'endroit de la terre de Prestre Ian, & apres plusieurs remonstrances que il leur fit, ils lui promirent de faire tout ce qu'il aduiseroit, & qu'il leur diroit:

parq

parquoi le prierent de regarder par quelle maniere ils pourroient atteindre a se mettre en liberté: & alors ce sage Homme leur respondit qu'ils ne pourroient rien faire, s'ils n'auoient vn chef, & vn Roy, auquel ils obeissent, & fissent tout ce qu'il leur commanderoit, ce qu'ils lui accorderent: & la maniere de faire leur Roi, fut telle: Ils estoient cinquante & deus generations de Tartarins, & chacune generation apporta vne Saiette, qui estoit signee du seing, & nom de la generation, & furent mises les Saiettes deuant vn petit enfant de l'aage de cinq ans, & fut accordé, que le roi seroit fait de la generation, dont seroit la premiere Saiette que l'enfant leueroit. Si aduint, que la Saiette que il print la premiere, fut de la generation, dont le sage Homme estoit. Au moyen dequoi, il fit estre derechef cinquãte deus hommes, les plus sages, & vertueus qui fussent en sa generation, dont il fut l'vn, & fit bailler a chacun vne autre Saiette signee de leurs noms, lesquelles furent mises ensemble, & dit que celle que l'enfant leueroit, celui seroit Roi, a qui elle seroit: si fut tel le sort, que l'enfant leua la Saiette d'icelui sage Homme, qui les auoit ainsi conseillés, dont tous furent bien ioyeus, & le firent leur Roi, & gouuerneur. Mais auant que prendre la charge, il leur dit: Mes amis, si vous voulés que ie soye vostre Seigneur, vous iurerés par celui qui a

fait le Ciel & la terre, que vous tiendrés, & obſeruerés mes commandemens : ce qu'ils promirent, & iurerent de faire.

Apres que ce ſage Homme fut creé Roy, il fit, & eſtablit pluſieurs belles loix a ſon peuple, pour le tenir en Paix & tranquilité: & apres leur remonſtra comme le plus ancien ennemi qu'ils euſſent, s'eſtoit le Preſtre-Ian, qui des longs temps les hayoit tant, & leur auoit fait tant de maus: parquoi dit il: ie vous commande a tous que demain ſoiés preſts, & appareillés, pour lui courir ſus: & s'il aduient que nous ſoyons deſconfits (ce que ie n'eſpere pas) que chacun face du mieus qu'il pourra. Auſſi s'il aduient que nous ſoyons les victorieus, ie vous commande de ſuiure la victoire iuſques en la fin : & vous deffens, que nul ne ſoit ſi hardi de mettre la main, pour prendre les deſpouilles de ceus que nous mettrons a mort, iuſques a tant que nous aurons tout deſconfit: & puis apres ie vous promets, qu'ayant euë victoire de nos ennemis, que ie vous departirai le gaing ſi bien & iuſtement, que chaſcun en ſera tresbien contant: ce que tous lui promirent de faire.

Le lendemain venu, tous les Tartarins ſe trouuerent en equipage deuant leur Seigneur, ainſi qu'il leur auoit commandé: leſquels tous enſemble coururent ſus a Preſtre Ian, qui en rien n'y penſoit, par telle force, qu'ils mirent tous les gens qui

eſtoient

estoient de deffence a mort: tellement qu'en peu de temps, ils furent maistres & Seigneurs du pays: car les gens qui n'estoient point de deffense, voyant la cruelle occision qu'ils faisoient, se venoient rendre a eus, & se mettoient en leur subiection.

Apres que les Tartarins eurent fait celle conqueste, il leur aduint vn cas merueilleus: car l'vn des grans maistres de l'vne des generátions deuant nommees, se perdit, & fut absent du peuple par trois iours entiers, sans que personne en sceut aucunes nouuelles. Et au bout de trois iours, qu'il fut retourné, il conta au peuple qu'il auoit esté sur vn Tertre haut a merueilles, sur lequel il auoit trouué des plus belles gens, & les mieus vestus, & ornés, qu'il eust iamais veu: & au meilleu y auoit vn Roi assis, qui estoit le plus beau a regarder, de tous les autres, & le mieus paré: & son siege estoit vn trosne d'or, reluisát a merueilles. A sa dextre il auoit six Rois tous couronnés, & bien parés de pierres precieuses: a sa senestre autant en y auoit pres de lui. A la dextre main, y auoit vne Roine agenoillee, qui lui disoit, & prioit qu'il pensast de son peuple. A sa main senestre, y auoit agenoillé vn mout beau iuuenceau, qui auoit deus aisles resplendissans comme le Soleil, & a l'entour d'icelui plusieurs autres, qui portoient aisles semblablement. Celui Roi appella le Tar-

tarin, & lui dit: Tu es venu de l'oſt des Tartarins. Sire, fit il, ſe ſuis mon: Tu t'en retourneras, & diras au Roi de Tartarie que tu m'as veu, qui ſuis Seigneur du Ciel, & de la terre: & que ie lui mande, qu'il me rende graces, & louanges de la victoire, que ie lui ai donnee ſur Preſtre Ian, & ſa gent: & lui diras auſſi, que ie lui donne puiſſance de mettre en ſa ſubiection, toute la terre. Sire, fit le Tartarin, comment m'en croira le Roi de Tartarie? Tu lui diras, qu'il te croye a telles enſeignes, que tu t'en iras combatre a l'Empereur de Perſe, auecq' trois cens hommes de tes gens: lequel tu vaincras de par moi, qui ſe combatra a toi, auec quatre cens mille hommes de ſes gens: & auant que tu l'alles combatre, tu requerras au Roi des Tartarins, qu'il te donne tous les Preſtres, gens de religion, & l'autre menu peuple, qui eſt demouré de la bataille qu'il a gaignee contre Preſtre Ian: ce qu'ils te diront, que tu le croyes, & le faces: car ils ſont de mes gens, & ſeruiteurs. Sire (fit celui Tartarin) ie ne ſçaurois m'en retourner, ſi ie ne ſuis conduit par quelqu'vn: & adonc, le Roi ſe tourna, & appella vn de ſes belles gens, & lui dit: George, va t'en conduire cet homme, iuſques en ſon hebergement, & le rends a ſaueté: & tantoſt fut tranſporté de ce lieu. Et quant les Tartarins le virent, ils lui firent grand' chere a merueilles. Si demanda au Roi de

Tar

Tartarie, qu'il lui donnast les Prestres, & gens de religion, comme lui auoit enseigné le Roi, qu'il trouua au haut du Tertre, ce que lui fut ottroyé tres-volontiers. Et lors, les Prestres commencerent a monstrer la Loy de Dieu aus Tartarins: en sorte que le Roi, & tous ses gens furent Baptisés. Et quant ils furent Baptisés, il en print trois cens, & s'en alla assaillir l'Empereur de Perse, lequel il vainquit, & chassa hors de sa terre, tellement qu'il fut contraint de s'en fuir au Royaume de Hierusalem: & fut celui qui depuis desconfit nos gens, & print le Comte Gautier de Brienne, comme vous ouyrés ci apres.

CHAP. LX.

De meßire Clenard de Semingam du Royaume de Nerone, qui vint au seruice du Roy: & la maniere que lui & ses gens obseruoient, a la chasse des Lyons.

POur reuenir a nostre propos, durant que le Roi faisoit fermer Cesaree, il arriua deuers lui vn Cheualier qui se nommoit messire Clenard de Semingam, qui disoit estre parti du Royaume de Nerone, qui est a la fin de l'Occident, pour venir secourir le Roi: & disoit qu'il auoit fait faire sa Nef audit Royaume de Nerone, & de la monta sur la Mer, & enuironnant toute l'Espagne, auoit passé par les destroits de Maiore, ou il auoit enduré

beaucoup de maus, pour les grands dangers & perils, ou il auoit esté auant que d'arriuer a nous: & disoit celui Cheualier, qu'audit Royaume de Nerone, les nuicts estoient si courtes en esté, que lon voyoit bien encores le iour, au plus tard de la nuit. Le Roi le retint lui diziesme a son seruice: & aussi tost qu'il eut la conoissance du pays de Cesaree, il se mit lui & ses gens a chasser aus Lions, en sorte qu'ils en prindrent plusieurs: mais ils se mettoient en grand danger & peril, de leurs corps. Et la façon de les prendre estoit telle: ils alloient a la chasse, montés sur cheuaus, qui estoient autant bien courans, comme il estoit possible: & quant ils auoient trouué aucun Lion, ils le frappoient d'vn coup de trait d'arbaleste, ou d'arc, & le Lion se sentant blessé, couroit sus au premier que il voyoit, & celui se mettoit a fuir tant qu'il pouuoit, & en fuyant, il laissoit choir quelque couuerture, ou piece de vieus drap, & le Lion qui la rencontroit, la prenoit & deschiroit, pensant que ce fust celui qui l'auoit frapé: & ainsi que le Lion s'amusoit a desrompre la piece de drap, les autres s'approchoient, & lui tiroient coups de traits, & le Lion derechef alloit apres celui qui l'auoit frapé, lequel laissoit choir vne autre piece de drap, pour amuser le Lion. & ainsi faisoient-ils plusieurs fois, iusques a ce qu'a force coups de traits, ils auoient tué le Lion.

CHAP

CHAP. LXI.

D'vn autre Cheualier, du nom de Coucy, qui vint au seruice du Roy: & de ce qu'il dit au Roy de l'Empereur de Constantinoble, & du Roy des Commains.

VN autre Cheualier mout noble, vint encores au Roi, a Cesaree, qui se disoit estre de ceus de Coucy, & cousin du Roi, pource qu'il estoit descendu d'vne des Sœurs du Roi Phelippe, que l'Empereur de Constantinoble eut a femme; & le retint le Roi lui dixieme, a son seruice. Et contoit au Roi celui Cheualier, que l'Empereur de Constantinoble s'allia vne fois d'vn Roi, qu'on appelloit le Roy des Commains, pour auoir aide de lui, pour conquerir l'Empereur de Grece, qui auoit nom Vatache: mais icelui Roi des Commains, pour auoir seureté & fiance fraternelle de l'Empereur de Constantinoble, lui dit, qu'il failloit qu'eus deus, & tous leurs gens, fussent saignés: & apres qu'ils beussent le sang l'vn de l'autre: en signe qu'ils estoient freres, & tous d'vn sang; ce que fut fait. Parquoi il dit au Roi S. Loys, qu'il vouloit ainsi faire auec nos gens; ce que le Roi lui accorda, & furent saignés plusieurs de nos gens, & ses Cheualiers aussi; lesquels prenoient de leur sang, & du nostre, & le mesloient auec du vin, & en beuuoient l'vn a l'autre, disans qu'ils estoient freres de sang. Encores si-

rent-ils vne autre chose: car ils firent passer vn chien entre nos gens, & eus, qui estoient separés les vns des autres ; & decoupperent le Chien, de leurs espees ; disans qu'ainsi fussent-ils decouppés, s'ils failloient l'un a l'autre.

Vne autre grand' merueilleuse chose racomta au Roi icelui Cheualier de Coucy : Qu'au pays du Roy des Commains, estoit mort vn grand riche Chrestien & Prince, auquel apres sa mort on fit vne grand' fosse, & large en terre, & assist on le corps en vne chaire, mout noblement paree, dans ladite fosse, & auec lui on mit le meilleur de ses Cheualiers qu'il eust, & tout vif homme & cheual. Icelui Cheualier, auant qu'entrer dans la fosse, prenoit congé du roi, & des autres grans personnages qui là estoient, & alors le Roi lui bailloit vne grand' quantité d'or & d'argent, qu'on lui mettoit en escharpe a son col: & lui faisoit promettre le roi, que quant il seroit en l'autre monde, qu'il lui rendroit son or & son argent ; & ainsi le promettoit faire le Cheualier. Puis le roi lui bailloit vnes lettres, adressantes a leur premier roi, & lui mandoit par celles lettres, qu'icelui Preud'homme auoit moult bien vescu en ce monde, & qu'il l'auoit tres-bien serui, & pource lui prioit qu'il le voussist bien guerdonner : & apres que ils eurent fait tout ce dessus, ils couurirent la fosse sur celui homme mort, & sur son

ſon Cheualier tout vif, & y mirent des planches de bois, bien cheuiliees: & auant que s'aller coucher, celui iour qu'ils l'auoient enſeueli, en memoire & remembrance de ceus qui l'auoient enterré, ils firent ſur la foſſe vne grand' montagne de pierres & de terre.

CHAP. LXII.

L'Autheur va voir le Roy a Ceſaree, & des propos & conuenances qu'il eut auec le Roy.

ENuiron la feſte de Paſques, que mon terme deuoit finir, ie partis d'Acre pour aller voir le Roi a Ceſaree, & le trouuai en ſa chambre, parlant auec le Legat du Pape: & auſſi toſt qu'il me vit, il vint vers moi, & me dit: Sire de Ionuille, il eſt bien vrai, que ie ne vous ai retenu que iuſques a Paſques qui viennent, pourtant ie vous prie me dire combien ie vous donnerai encores, de Paſques iuſques a vn an prochain venant? Et ie lui reſpondi, que ie n'eſtois pas venu deuers lui, pour telle choſe marchander, & que ie ne voulois plus de ſes deniers: mais qu'il me fiſt autre marche & conuenance: c'eſt aſſauoir qu'il ne ſe courrouceroit point de choſe que ie lui demanderois, ce qu'il faiſoit bien ſouuent: & auſſi ie lui promettrois de n'eſtre point marri, de choſe qu'il me refuſeroit: & lors il ſe mit a rire bien fort,

& me dit qu'il me retenoit par telle conuenance. & ce disant me print par la main, & m'amena deuant le Legat & son conseil,& leur recita la conuention de lui & de moi, dont chacun se print a rire, & furent mout ioyeus,dequoi ie demourois.

CHAP. LXIII.

De la iustice que le Roy fit faire a Cesaree pendant qu'il y estoit.

IE vous veus ici compter les iustices & iugemens, que le Roi fit a Cesaree, durant qu'il y estoit. Et premierement d'vn Cheualier, qui fut trouué au Bourdeau: lequel fut condamné par condition, ou que la Ribaude, auec laquelle il auoit esté trouué,le meneroit parmi l'ost, en chemise, ayant vne corde liee en ses genitoires, laquelle la Ribaude tiendroit d'vn bout. Ou s'il ne vouloit telle chose souffrir, qu'il perdoit son Cheual & harnois, & qu'il seroit dechassé & forbanni de l'ost du Roi. Le Cheualier esleut qu'il aimoit mieus perdre son Cheual & armures: & s'en partit de l'ost. Quant ie vi que le Cheual fut confisqué au Roi, ie le lui demandé,pour vn de mes Cheualiers,poure Gentilhomme: mais le Roi me respondit que ma requeste n'estoit pas raisonnable, pource que le cheual valoit bien de quatre vints a cent liures, qui n'estoit pas petite somme. Et ie lui di: Sire, vous aués

rom

rompu les conuenances d'entre vous & moi, quant vous vous courroucés de ce que ie vous ai demandé. & le ROI me dit: Sire de Ionuille, vous dirés tout ce que vous voudrés: car ie ne m'en courroucerai ia pluſtoſt: mais quoi qu'il en fut, ie n'eus point le Cheual pour mon poure Cheualier.

La ſeconde iuſtice, que ie vi faire, fut d'aucuns de mes Cheualiers, qui allerent vn iour a la chaſſe, a vne beſte qu'on appelle Gazel, qui eſt reſſemblante a vn Cheureul: & les freres de l'Hoſpital, eſtans aduertis que meſdits Cheualiers eſtoient allés chaſſer, ſe vindrent mettre en embuſche: & au retour les aſſaillirent durement: en ſorte qu'ils porterent grand dommage a meſdits Cheualiers, qui n'eſtoient pas en ſi grand nombre comm'eus. Ie m'en allai plaindre au Maiſtre de l'Hoſpital, menant quant & moi les Cheualiers bleſſés. Le maiſtre de l'Hoſpital me fit reſponſe, qu'il m'en feroit raiſon, ſelon le droit & vſage de la Terre-ſainte, qui eſtoit tel: qu'il feroit manger les freres qui auoient fait l'outrage ſur leurs Mâteaus: & ceus a qui l'outrage auoit eſté fait, s'y trouueroient: & les Manteaus leur demoureroient. Aduint que le maiſtre de l'Hoſpital fit manger les freres ainſi qu'il auoit promis ſur leurs manteaus: & ie m'y trouuai là preſent auec mes Cheualiers, & requiſmes au Maiſtre qu'il les fiſt le-

uer de dessus leurs manteaus, ce qu'il cuida refuser; mais en la fin, force lui fut de le faire; car nous nous assimes auec les freres, pour manger auec eus; ce qu'ils ne voulurent souffrir, & se leuerent d'auecq' nous, pour aller manger auec leurs autres freres a la table, & nous laisserent les manteaus.

Vn autre iugement fit le Roi, que i'ay voulu mettre ici: Vn de ses Sergens, nommé le Gollu, mit la main a l'vn de mes Cheualiers, & le bouta rudement, dequoi ie m'allai plaindre au roi; lequel me dit, que ie me pouuois bien deporter de cela, veu que le Sergent n'auoit fait que bouter mon Cheualier; & ie lui di que ie ne m'en deporterois ia, & que plustost ie quitterois son seruice, s'il ne me faisoit droit; & qu'il n'appartenoit pas a Sergent de mettre la main sur vn Cheualier. Ce que voyant le roi, me fit droit, selon l'vsage du pays, qui fut tel: que le Sergent vint en mon logis, tout en chemise, & deschaus, & portant vne espee en son poing; lequel se vint agenoiller deuant le Cheualier qu'il auoit outragé: & lui tendit l'espee par le pommeau, lui disant: Sire Cheualier, ie vous crie merci, de ce que i'ay mis la main sur vous: & vous ay apporté cette espee, que ie vous presente; affin que vous m'en couppés le poing s'il vous plaist le faire. Et lors ie priai le Cheualier de lui pardonner: ce qu'il fit volon

lontiers. Plusie[urs] autres diuers iugemens ie vi faire, [selon] le droit & coustume de la Terre-sainte.

CHAP. LXIIII.

Comme le Roy & les Admiraus d'Egypte auoyent deliberé de se trouuer a Iaphe, pour iurer leur alliance: & ce qui empescha que lesdits Admiraus ne s'y trouuerent point: & de ce que le Roy fit audit lieu de Iaphe.

VOus aués deuant entendu, comme le Roi auoit mandé aus Admiraus d'Egypte, que s'ils ne lui satisfaisoient des outrages & villenies qu'ils lui auoient faites, qu'il ne leur tiendroit aucune tresue: parquoi les Admiraus renuoierent deuers le Roi leurs Ambassadeurs: lesquels dirent au Roi, que les Admiraus lui vouloient satisfaire tout a son gré: & prindrent iournee pour se trouuer ensemble, le Roi, & les Admiraus, a Iaphe: ou ils iureroient au Roi de lui rendre le Royaume de Hierusalem: & le Roi leur iureroit de leur donner aide & secours a l'encontre du Soudan de Damas. Et quant icelui Soudan de Damas fut aduerti de l'alliance du Roi, & des Admiraus d'Egypte, il delibera de les empescher, qu'ils ne se trouuassent point ensemble au iour qui auoit esté prins: parquoi il enuoya vingt

mille Turcs, pour garder le paſſage : & combien que le Roi en fuſt ce[illegible]uerti, toutesfois il ne differa point de partir de Ceſaree, pour aller a Iaphe. Et le Comte de Iaphe, ſachant la venue du Roi, fit mettre ſon Chaſteau en tel ordre, que chacun s'en eſmerueilloit : car il mit a chacun carneau de ſon Chaſteau, bien enuiron cinq cens hommes, chacun portant vne targe, & vn Penonceau a ſes armes, qui eſtoient de fin or, a vne Crois patee de geulles : en ſorte qu'il les faiſoit tresbeau voir. Quant nous fuſmes arriués a Iaphe, nous nous logeaſmes aus champs, tout au tour du Chaſteau, qui eſtoit aſſis lés la Mer en vne Iſle: & fit faire le Roi, tout autour dudit Chaſteau, vn Bourg, depuis l'vn des murs, iuſques a l'autre, en ce qu'il y auoit de terre, & le fit fermer. Et me ſouuient que ſouuent le Roi venoit voir ſes ouuriers: & pour leur donner courage de bien diligenter, il leur diſoit que pluſieurs fois il auoit porté la Hotte, pour gagner les pardons. Les Admiraus qui ſceurent l'entreprinſe du Soudan de Damas, n'oſerent venir a Iaphe : mais enuoyerent au Roi, toutes les teſtes des Chreſtiens qu'ils auoient pendues ſur les murs du Quahere, & les fit le Roi mettre en terre ſainte : & pareillement lui enuoierent les Admiraus, tous les Enfans qu'ils auoient retenus, & qu'ils auoient fait renier la Loy de Dieu. Auſſi enuoierent vn

Ele

Elephant, que le Roi enuoya en France. Ainsi que le Roi & tout son ost seiournoient a Iaphe, lui vindrent nouuelles que les gens du Souldan de Damas estoient sur les champs, & que l'vn des Admiraus du Soudan estoit venu a trois lieus pres de l'ost, & auoit gasté tous les blés d'vn Kasel qui estoit la pres.

Le Roi ayant entendu ces nouuelles, fit armer ses gens, & lui mesmes se mit en armes, pour aller voir que c'estoit: mais incontinent que celui Admiral nous sentit venir, il print la fuitte, & nos gens coururent apres a bride abatue: & y eut vn Gentil homme de nos gens, qui couroit deuant les autres, qui vint a conceuoir vn Turc, auquel donna si grand coup de lance, qu'il le mit par terre, sans rompre sa lance. Et quand l'Admiral vit que ce Gentil homme estoit seul, il se tourna vers lui: mais le Gentil homme lui donna vn coup de son glaiue, qu'il lui fit vne grand' playe en son corps; & puis s'en retourna a nous.

CHAP. LXV.

D'vne autre iournee ou lesdits Admiraus promirent se trouuer a Iaphe: du Prince d'Antioche qui vint vers le Roy: du Comte de Iaphe, & de ses vertus.

QVant les Admiraus d'Egypte sceurent que le ROI, & tout son ost estoit

a Iaphe, ils enuoyerent deuers lui, pour auoir derechef autre assignation de iour, qu'ils pourroyēt venir par deuers lui sans faute; & le ROI leur assigna encor vn autre iour; auquel ils promirent de se trouuer par deuers lui, pour conclure du tout. Et durāt ce temps, que nous attēdions venir la iournee, le Comte de Den vint deuers le Roi, & amena auecq' lui, le bon Cheualier Arnoul de Guymene, & ses deus freres, & fit le Roi Cheualier le Comte de Den, qui estoit encores vn ieune iouuenceau, & le retint a soi lui diziesme. Sēblablement vindrent deuers le Roi le Prince d'Antioche & sa Mere: ausquels le Roi fit tresbon recueil, & les receut honnorablement. Et fit le Roi Cheualier le Prince d'Antioche, qui n'auoit point encores plus haut de seze ans: mais onques si sage enfant, ie ne vi de tel aage: & apres qu'il fut fait Cheualier, il fit vne requeste au Roi, lui suppliant qu'il lui donnast audience, de quelque chose qu'il lui vouloit dire, en la presence de sa Mere: ce que le ROI lui ottroya volontiers. Et alors il dit au ROI en cette maniere: Sire, il est vrai que Madame ma Mere, qu'ici est presente, me tient en * bail, & m'y tiendra encores, iusques a quatre ans, pour raison dequoi elle tient toutes mes terres & en iouyt: en sorte que ie n'ai puissance de rien faire: & combien qu'elle ait la iouyssance de mes Seigneuries, toutesfois elle ne

* *c. comme en tutele.*

ne deuroit pas les laisser perdre ne dechoir, ains plustost les deuroit augmenter & accroistre, ce qu'elle ne fait; car elle laisse perdre ma Cité d'Antioche entre ses mains. Pourtant Sire ie vous supplie humblement, de lui vouloir remontrer; & faire qu'elle me baille deniers & gens, pour aller secourir mes gens qui sont dans la Cité, ainsi qu'elle est tenue de faire; car i'aime trop mieus le faire ainsi, que de seiourner en la Cité du temple, faisant grans despens, sans aucun profit. Apres que le ROI eut entendu sa demande, il fit enuers sa Mere, qu'elle lui bailla deniers & gens, & s'en alla le Prince en Antioche, ou il fit merueilles depuis. Et deslors, pour l'honneur du ROI, il escartela ses armes, & les mesla auec celles du ROI.

Ie ne veus mettre sous silence, les vertus & prouësses du Comte de Iaphe, messire Gautier de Brienne, afin que ceus qui entendront, ses excellens faits, soient incités & prouoqués a les ensuiure. Il tint long temps le Comté de Iaphe en son viuant, & le defendit contre les Egyptiens, lesquels sans cesser lui menoient la Guerre: & fit sur eus tant de beaus faits d'armes, qu'il en sera memoire à iamais: & vous asseure qu'il n'auoit aucun reuenu, pour entretenir ses gens; mais il estoit si accompli en valeur, que des courses que il faisoit sur les Sarazins, & de ce qu'il gagnoit sur eus, il soudoyoit ses gens de

guerre. Aduint vne fois qu'il print sur les Sarazins, grād' quantité de draps de Soye de diuerses manieres, lesquels il fit amener a Iaphe, & les departit tous a ses Cheualiers, sans en reseruer rien pour lui. Au moien dequoi, il entretenoit ses Cheualiers en amour & amitié: & auoit vne coustume louable en lui, que le soir quād il estoit departi de ses Cheualiers, il entroit en sa Chappelle, & là estoit longuement a prier Dieu: puis s'en alloit coucher auec sa femme, qui estoit vne notable Dame, & sœur du Roi de Chyppre.

CHAP. LXVI.

Comme Barbaquan empereur de Perse estant chassé hors de son pays, par les Tartarins, s'en vint au royaume de Hierusalem: et des maus qu'il y fit, et aus autres lieux circonuoisins. de l'armee qui fut faite contre lui: & comme ayant gaigné vne bataille, ou le Comte de Iaphe fut prins, auec plusieurs autres: par apres ledit empereur de Perse fut prins, par le Soudan de la Chamelle: & de la mort du comte de Iaphe.

L'Vn des Princes des Tartarins auoit chassé hors de son Royaume l'Empereur de Perse: lequel auoit nom Barbaquan, & l'auoit contraint de soi retirer au Royaume de Hierusalem. Si deués sçauoir, que quand icelui Barbaquan vint en Hierusalem, il fit tant de maus, que c'estoit vne chose grandement pitoyable.

A sa venuë il print le Chasteau de Taberie, qui appartenoit a messire Heude de Montbelliar,& tua tant de nos gens qu'il peut rencontrer, hors dudit Chasteau, & tous les Pelerins qu'il trouua hors d'Acre,& de Iaphe. Et quand il eut fait tant de maus,il se tira vers Babyloine:afin d'auoir secours du Soudan de Babyloine, lequel se deuoit ioindre auec lui,pour nous courir sus. Et sur ce point les Barons du païs, & les Patriarches aduiserent qu'ils iroient combatre l'Empereur de Perse, auant qu'il eust secours du Soudan de Babyloine: & enuoierent querir pour leur secours le Soudan de la Chamelle, qui estoit l'vn des meilleurs Cheualiers, & des plus loïaus qui fust en toute Payennie,lequel vint a eus,& le receurent a tresgrand honneur en Acre. Puis apres tous ensemble se partirent d'Acre, & vindrent à Iaphe. quand toute celle armee fut a Iaphe, nos gens prierent le Comte Gautier, que il vousist venir auec eus, contre l'Empereur de Perse: lequel respondit que tresuolontiers il iroit, pourueu que le Patriarche d'Acre lui donnast absolution, qui des long temps l'auoit excommunié, pource qu'il ne lui vouloit rendre vne Tour, qui estoit en son Chasteau de Iaphe, laquelle Tour on nommoit la Tour du Patriarche: mais icelui Patriarche, ne voulut oncques par aucunes prieres, lui donner l'absolution. Toutesfois le

Comte Gautier ne demoura point pour cela, qu'il ne vinst auec nous en bataille. Et furent faites trois batailles : dont messire Gautier conduisoit la premiere : le Soudan de la Chamelle la seconde : & la troisieme menoit le Patriarche, & les Barons du pays: & estoient les Cheualiers de l'Hospital, en la bataille du Comte de Iaphe. Quand leurs batailles furent ainsi ordonnees, ils se mirent aus champs: mais ils n'allerent pas longuement, qu'ils descouurirent leurs ennemis, qui pareillement ordonnoient leurs gens en trois batailles. Quand le Comte Gautier s'en apperceut, il s'escria : Seigneurs, que faisons-nous ! nous leur donnons loisir de mettre ordre en leurs batailles : & aussi leur dõnons courage, quant ils nous voient ici arrestés, sans les assaillir ! parquoi ie vous prie que nous leur allons courir sus : mais oncques n'y eut personne, qui l'en voulust croire : & quand il vit que nul n'en tenoit conte, il se tira deuers le Patriarche, & lui demanda absolution: mais onques le Patriarche n'y voulut entendre. Auec le Comte se trouua l'Euesque de Raines, qui estoit grand clerc, & auoit fait plusieurs prouesses en la compagnie du Comte Gautier, lequel lui dit: Monsieur, ne vous troublés point en vostre conscience, de l'excommuniment du Patriarche, car il a tresgrand tort : & de ma puissance ie vous absouls au nom du

Pere

Pere,& du Fils,& du Saint Esprit, Amen: & ayant ce dit,se mit a crier,allons& marchons sur eus : & incontinent feritent des esperons, & se vindrent ioindre a la derniere bataille des ennemis,ou estoit l'Empereur de Perse, qui auoit grand nombre de gens, & beaucoup plus que n'auoit le Comte Gautier en sa bataille:& tellemét le firent,qu'il y eut plusieurs morts,& naurés d'vn costé & d'autre:mais en la fin le Comte Gautier fut prins prisonnier: car tous nos gens s'enfuirent & l'abandonnerent vilainement : en sorte que plusieurs, par desespoir s'en allerent ietter en la Mer. Et la cause de tel desordre fut:que l'vne des batailles de l'Empereur de Perse se vint assembler, a la bataille du Soudan de Chamelle, lequel se deffendit si tresuaillamment,que de deus mille Turcs qu'il auoit, il ne lui en demoura qu'enuiron quatre vingts : en sorte que force lui fut, se retirer au Chasteau de la Chamelle : & quand les gens du Comte Gautier virent la retraitte,& desconfiture du Soudan de la Chamelle, ils perdirent tous courage,& se mirent en fuite. Et voyant l'Empereur de Perse qu'il auoit eu victoire, delibera de la poursuiure:& voulut aller assieger le Souldan en son Chasteau, ou il s'estoit retiré. Mais le Soudan,comme bien aduisé, appella ses gens, & leur dit:Seigneurs, si nous nous laissons ici assieger du Roi de Perse,nous sommes per-

dus : car nous ne ſçaurions longuement tenir contre lui noſtre Chaſteau : & s'il nous tenoit vne fois en ſa puiſſance, il n'auroit aucune merci de nous. Parquoi il me ſemble qu'il vaut beaucoup trop mieus que nous allions courir ſur eus, que les attendre ici. & de ce conſeil furent ſes gens. Et de fait, il enuoia tous ſes gens qui eſtoient mal armés, par derriere vne vallee, qui eſtoit bien couuerte, leur donnant charge d'aſſaillir l'oſt de l'Empereur de Perſe par derriere, & il l'aſſaudroit par deuant, auec le demeurant de ſes gens. Quand ceus qui eſtoient en la vallee, virent leur point, ils coururent ſur la queuë aus gens de l'Epereur: tellement qu'ils tuoient femmes & enfans, ſans eſpargner rien. Et quand l'Empereur, qui marchoit deuant, entendit le bruit de ſon oſt, il ſe tourna arriere, pour les vouloir ſecourir: mais le Soudan ſe ietta ſur eus, ſi aſprement que c'eſtoit merueilles : & tellement fut aſſailli l'Empereur, deuant & derriere, que de xxv. mille hommes qu'il auoit ne lui en demoura pas vn ſeul, que tous ne fuſſent mis a mort.

Or vous deués ſçauoir, que l'Empereur de Perſe, auant qu'il ſe partiſt pour aller aſſieger le Chaſteau de la Chamelle, il amena le comte Gautier deuant ſa Cité de Iaphe, & là le fit pēdre par les bras a vnes Fourches : en ſorte que ceux qui eſtoient dans le Chaſteau le pouuoient aiſeement voir

voir : & leur faisoit dire, que iamais il ne feroit despendre leur Comte, s'ils ne lui rendoient le Chasteau; & comme le Comte pendoit ainsi, il s'escrioit a haute voix a ses gens, que pour quelque peine qu'ils lui vissent endurer, qu'il ne rendissent pas le Chasteau a l'Empereur; & que s'ils le faisoient, que l'Empereur les feroit tous mourir. Quand l'Empereur vit qu'il n'y pouuoit autre chose faire, il enuoya le Comte au Soudan de Babyloine, & lui en fit present, ensemble du maistre de l'Hospital, & de plusieurs autres grans personnages, qu'il auoit prins prisonniers: & pour conduire le Comte Gautier, & les autres, y auoit bien trois cens Cheualiers: ausquels aduint tresbien, qu'ils ne se trouuerent point a la tuerie deuant le Chasteau de la Chamelle.

Quand les Marchans de Babyloine furent aduertis que le Soudan auoit en ses prisons le Comte Gautier, ils s'assemblerent, & tous d'vne conspiration allerent faire vne clameur au Soudan du Comte de Iaphe, lui demandant droit de ce qu'il les auoit plusieursfois dommagés, & prins leurs biens, tant qu'il les auoit destruits. Et le Soudan, pour obtemperer a leur requeste, leur deliura entre leurs mains, le Comte Gautier, pour en prendre telle vengeance qu'ils voudroient. Et les meschans traistres chiens, entrerét en la prison, ou estoit le Comte Gautier: lequel a-

pres plusieurs tourmens, ils mirent par pieces, & hacherent son corps par morceaus : dont ce fut grand' pitié, & perte, d'vn tant vaillant, & magnanime Prince.

CHAP. LXVII.

Comme le Soudan de Damas fit la guerre aux Admiraux d'Egypte, & quelle fin eut icelle guerre.

OR reuenons au Souldan de Damas, lequel retira ses gens qu'il auoit a Gadres, & entra en Egypte, pour assaillir les Admiraus. Les Admiraus ayans fait assemblee de grosse trouppe de gens, vindrent au deuant du Souldan de Damas, & se donnerent la bataille; & telle fut leur fortune, que l'vne bataille des Admiraus fut desconfite, par vne bataille du Souldan: & la seconde bataille des Admiraus, vainquit l'autre bataille du Souldan : en maniere que le Souldan s'en retourna arriere a Gadres, fort nauré en la teste, & autres lieus de son corps. Et durant qu'il estoit a Gadres, les Admiraus enuoierent vne Ambassade deuers lui, par le moien de laquelle ils firent paix & accord entr'eus ; & ainsi nous demourasmes mocqués d'vne part & d'autre: car des lors en auant, nous n'eusmes, ne paix ne treues, ni au Souldan, ni aus Admiraus. Et sachés que nous n'estions en nostre ost, que quatorze cens, ou enuiron, de gens defensables.

Tantost que le Souldan de Damas fut appaisé auec les Admiraus d'Egypte, il fit amasser tous ses gens qu'il auoit a Gadres, & partant de la, vint passer pres de nostre ost, auec bien vingt mille Sarazins, & dix mille Beduyns, & passerent a bien pres de deus lieues de nous, qu'oncque ne nous oserent assaillir; & fusmes en aguet le Roi, le maistre de son Artillerie & moi trois iours, de peur qu'ils se ferissent en nostre ost secrettement.

CHAP. LXVIII.

Comme le maistre des Arbalestiers, auec treze vingts de ses hommes estant enclos des Sarazins fut secouru.

LE iour de la Saint Ian d'apres Pasques, durant que le Roi oioit son sermon, il vint vn des gens du maistre de l'Artillerie, qui entra tout armé en la Chapelle du Roi, & lui dit, que les Sarazins auoient enclos sur les champs, le maistre des Arbalestiers; & lors ie requis au Roi, qu'il me donnast congé d'y aller: ce qu'il fit. & me fit bailler quatre cens hommes d'armes, & lui-mesmes nomma ceus qu'il vouloit que ie menasse quant & moi. Si tost que nous fusmes hors de l'ost, & que les Sarazins, qui tenoient enclos, le maistre des Arbalestiers, nous virent venir, ils se retirerent vers vn Admiral, qui estoit sur vn Tertre deuant nous, a tout bien mille hommes d'armes, & lors commen-

ça vn dur conflict entre les Sarazins, & la compagnie du maistre des Arbalestiers, qui n'estoient qu'enuiron quatorze vingts ; & comme celui Admiral voioit que ses gens estoient pressés & affoiblissoient, il les renforçoit de gens frais; & aussi faisoit le maistre des Arbalestiers de son costé. Durant ce temps que nous estions ainsi combatans, le Legat, & les Barons du pays dirent au Roi, qu'il ne me deuoit pas auoir laissé aller aus champs, & que grand danger en pourroit venir. Au moien dequoi le Roi m'enuoia querir, & aussi le maistre des Arbalestiers : & adonc nous départismes des Turcs, & nous en reuinsmes en nostre ost. Plusieurs gés s'esbahissoient dequoi les Turcs nous auoient laissés en repos, sans nous auoir couru sus : sinon qu'aucuns disoient, que ce auoit esté pource que leurs cheuaus estoient tous affamés, de ce qu'ils s'estoient tant tenus a Gadres, là ou ils auoient esté bien vn an entier.

CHAP. LXIX.

Comme les Sarazins estans venus deuant Acre, pour gaster les Iardins, s'en allerent sans rien y faire : & de ce que fit vn Cheualier Geneuois.

LEs autres Turcs qui estoient partis de deuant Iaphe, s'en vindrent deuant Acre, & manderent au Seigneur Dasur, qui estoit Conneſtable du Royaume

me de Hierusalem, qu'il leur enuoiast cinquante mille Besans, ou qu'ils destruiroient les Iardins de la ville. Le Seigneur Dasur leur respondit, qu'il ne leur en enuoiroit pas. Lors ils arrengerent leurs batailles, & s'en vindrent le long des sables d'Acre, iusques a vn trait d'Arbaleste pres de la ville. Et adonc sortit hors de la ville le Seigneur Dasur, & s'alla mettre au mont, la ou estoit le Cymitiere saint Nicolas, pour deffendre les Iardins: & ainsi que les Turcs approcherent, sortirent d'Acre de nos gens de pied, qui commencerent a leur tirer d'arcs, & d'arbalestes a grand' force: mais de peur qu'ils ne se missent en peril, le Sire Dasur les fit retirer par vn Cheualier qui estoit de Gennes.

Ainsi que celui Cheualier de Gennes faisoit retirer ses gens de pied, qui estoient sortis, vn Sarazin vint a lui tout effrayé, & esmeu en courage, & lui dit en son Sarazinois, qu'il iousteroit a lui, s'il vouloit: ce ieune Cheualier lui respondit que tresvolontiers il le receuroit. Et ainsi qu'il vouloit courir sus au Sarazin, il apperçeut là pres, a sa main senestre, huit ou neuf Sarazins, qui s'estoient la caches pour voir qui gaigneroit de ce tournoy, & ce Cheualier Geneuois fit semblant de vouloir courir sus a celui qui lui auoit presenté le combat: mais il dressa sa course a ces huit qui estoient cachés: en sorte

qu'il en ferit vn parmi le corps, & le passa d'outre en outre, & tomba tout roide mort; & ce fait se retira vers nos gens: mais les autres Sarazins lui coururent sus, & l'vn d'eus lui donna vn grand coup de masse sur son haubert: mais le Cheualier a son retour, lui donna vn tel coup de son espee sur la teste, qu'il lui aualla les touailles qu'il portoit en sa teste. Et deués sçauoir que les Sarazins, quand ils vont en bataille, qu'ils portent de ces touailles entortillees l'vne sur l'autre: tellement que pour leur grand' durté, ils euitent beaucoup de coups, qui ne les peuuent endommager a cause desdites touailles qui les gardent. Vn autre Sarazin cuida donner vn coup de son glaiue au Cheualier: mais il guincha tant que le coup ne l'attaignit point; & au retour que fit le Sarazin, le Cheualier lui donna vn arriere-main de son espee sur le bras, tellement qu'il lui fit voller son glaiue par terre; & lors il emmena ses gens de pied, en despit des Sarazins. Ces trois beaus coups fit le Cheualier deuant le Seigneur Dasur, & autres grans personnages d'Acre, qui estoient montés sur les murailles pour les regarder.

CHAP. LXX.

Cõme les Sarazins entrerẽt en la ville de Sayette, & la pillerent: & de ce qui empescha que le Roy n'allast en pelerinage en Hierusalem.

Apres

APres ces choses, les Sarazins partirent de deuant Acre;&pource qu'ils ouyrent dire que le Roi faisoit fermer Sayecte, & qu'il auoit peu de bons gensd'armes, ils tirerent droit celle part. Quand le Roi en fut aduerti, pource qu'il n'auoit pas assés puissance,pour leur resister, il se retira, lui & le maistre de son Artillerie,& le plus de ses gens qu'il peut loger, dedans le Chasteau de Sayecte,qui estoit bien fort: mais ils n'y entrerent gueres, pource qu'il estoit fort petit. Et tantost que les Sarazins furent arriués,ils entrerent dans la ville de Sayecte: car ils n'y trouuerent aucune defense, pource que la ville n'estoit pas encores close, & tuerent bien enuiron deus mille poures gens de nostre ost. Apres auoir pillé la ville, ils s'en allerent a Damas. Quand le Roi sceut les nouuelles,& que les Sarazins auoient pillé & abatu Sayecte, il en fut grandement dolent, mais il ne le pouuoit amender: les Barons du païs en furent bien ioyeus, pource que le Roi vouloit apres cela aller fermer Tala,là ou souloit auoir vn Chasteau,du temps des Macabees; & estoit assis ainsi comme lon va de Iaphe en Hierusalem: & pource qu'il estoit a cinq lieues loing de la Mer,les Barons ne s'accordoient pas qu'il fust fermé: & disoient que iamais on ne l'eust sceu auitailler, que les Sarazins ne nous eussent osté l'auitaillement: car ils estoi-

ent les plus forts. Et pource remonstrerent les Barons au Roi, qu'il lui valloit beaucoup mieus refaire Sayecte, & plus grand honneur lui feroit, que d'aller entreprendre autre nouueau edifice: ce que le Roi leur accorda. Et durant le temps qu'il estoit encores a Iaphe, on lui dit que le Souldan de Damas le soufriroit aller en Hierusalem & par bon asseurement: & l'eut tresuolontiers voulu faire le Roi, mais son conseil l'en destourna: pource qu'il lui conuenoit laisser la Cité entre les mains des ennemis, ce que les Seigneurs du païs ne voulurent consentir: & lui remonstrerent par exemple, qu'il ne le deuoit pas faire: car disoient-ils, quand le Roi Phelippe se partit d'Acre pour aller en France, il laissa tous ses gens en l'ost du Duc Hugues de Bourgoigne, qui estoit ayeul du Duc dernier mort. Et ainsi que le Duc Hugues de Bourgoigne, & le Roi Richard d'Angleterre estoient seiournans en Acre, il leur fut apporté nouuelles qu'ils prendroient bien le lendemain Hierusalem, s'ils vouloient: pource que la grand' puissance des Cheualiers d'Egypte s'en estoit allee au Souldan de Damas, en vne guerre qu'il auoit a Massa, contre le Souldan du lieu; & tantost marcherent le Roi Richard, & le Duc de Bourgoigne droit a Hierusalem, & diuiserent leurs Batailles: dont le Roi d'Angleterre menoit la premiere, & le Duc de

Bourg

Bourgoigne l'autre apres, auec les gens du Roi de France: & ainsi qu'ils furent pres de Hierusalem, & en chemin de prendre la ville, il fut mandé de l'ost du Duc de Bourgoigne, au Roi d'Angleterre, que le Duc s'en retournoit seulement, afin que l'on n'eust peu dire, que les Anglois eussent prins Hierusalem: qui lui procedoit de grand' enuie. & ainsi qu'ils estoient sur ces parolles, vn des gens du Roi d'Angleterre s'escria & lui dit: Sire, Sire venés iusques ici, & ie vous montrerai Hierusalem: & le Roi Richard iette deuant ses yeus sa cotte d'armes, & tout en pleurant profera telles parolles a haute voix: Ha Sire Dieu, ie te prie que ie ne voye point ta Sainte Cité de Hierusalem, puis que ie ne la puis deliurer des mains de tes ennemis! & cet exemple fut monstré ainsi au Roi, pource qu'il estoit le plus grand', & puissant Roi des Chrestiens, & que s'il faisoit son pelerinage en Hierusalem, sans la deliurer des mains des ennemis de Dieu, tous les autres ROIS qui viendroient audit voyage, se tiendroient a paiés de faire seulement leur pelerinage, ainsi qu'auroit fait le Roi de France; & pource disoient ils, Sire, vous ne deues visiter la Cité de Hierusalem, sans la deliurer, ainsi que fit le Roi Richart d'Angleterre.

CHAP. LXXI.

De la fortification que fit le Roi à Iaphe, & de

l'empeschement à son voyage de Naples.

LE Roi emploia si grand nombre de deniers a fermer Iaphe, qu'on ne sçauroit bonnement dire combien : car il ferma le Bourg de l'vn des murs iusques a l'autre : & y auoit bien vingt & quatre Tours, tant grandes que petites : & estoient les Douues curees & faites dedans & dehors. Il y auoit trois grandes portes, dont le Legat auoit eu commission du Roi, d'en faire faire l'vne des trois, & de la muraille, depuis celle porte, iusqu'a l'autre. Et pour connoistre par estimation ce que la chose pouuoit bien couster au Roi, il est verité qu'vne fois me demanda le Legat, combien i'estimois qu'auoit cousté la porte, & le pan de la muraille qu'il auoit fait faire? & ie lui respondis, dix mille liures : mais il me dist par sa foy, qu'il en coutoit bien trente mille: parquoi on peut penser combien le Roi y despendit.

Quant le Roi eut paracheué de fermer & clore Iaphe, il lui print enuie de faire a Sayecte, comme il auoit fait a Iaphe, & de la reffaire comme elle estoit, auant que les Sarazins l'eussent abbatuë; parquoi il s'esmeut pour y aller, & lui & son ost, le iour de la feste de saint Pierre, & saint Pol: & quant il fut deuant le Chasteau Dasur, il appella du soir son conseil, & demanda aduis d'vne chose qu'il auoit enuie de faire : c'est assauoir, qu'il vou

vouloit prendre vne Cité des Sarazins, qu'on appelloit Naples, qui se nomme es escritures du vieil Testament, Samarie. Lors les Seigneurs du Temple, les Barons & Admiraus du pays, lui conseillerent de le faire ; mais qu'il n'y deuoit point estre en personne, de peur des dangers : disans que s'il estoit prins, ou tué, toute la Terre-sainte seroit perduë. Et le Roi respondit, qu'il ne permettroit ia que ses gens y allassent, s'il n'y estoit en personne, & demeura l'entreprinze pour tel discord. Adonc nous nous partismes, & vinsmes par nos iournees, iusques aus Sables d'Acre, ou le Roi se logea, & tout son ost, celle nuit. Et quant vint au l'endemain, il vint a moi vne grand' quantité de gens de la grand' Armenie, qui alloient en Pelerinage en Hierusalem : & me vint supplier icelui peuple, pource qu'ils auoient oui dire que i'estois le proche du Roi, que ie leur vousisse monstrer le Roi S. Loys, & le me firent dire par vn Truchement Latin qu'ils menoient. Lors ie m'en allai vers le Roi, & lui di que ce peuple le vouloit voir : & alors il se print a rire, & me dit que ie les fisse venir deuant lui : & tantost ie lui amenai celui peuple, lequel le vit auec vne grand' reuerence & admiration: puis s'en retourna.

CHAP. LXXII.

De ce qui aduint a l'Autheur estant logé au lieu de Passe-poullain.

LE lendemain, le Roi & son ost se partit des Sables d'Acre, & allasmes loger en vn lieu qu'on appelle Passe-poullain, là ou il y auoit de mout belles & claires eaus de Fontaine, dequoi on arrouse les cannes dont est fait le Succre. Et quãt ie fu logé, l'vn de mes Cheualiers me vint dire: Sire, or vous ai-ie pas mieus logé que vous n'estiés hier? & l'autre Cheualier, qui m'auoit logé le iour deuant, lui va dire: Vous estes fol trop hardi, quant vous blasmés a Monsieur chose que i'aie faitte: & ce disant, il saillit sur le Cheualier, & le print aus cheueus; dequoi ie fu bien marri, de ce qu'il auoit entreprins vne telle follie deuant moi. si le fis sortir hors de mon logis, & iurai que iamais n'i entreroit. Ne tarda gueres que le Connestable de France vint deuers moi, & me pria de vouloir reprendre le Cheualier; mais ie lui respondi que i'auois iuré de ne le reprendre; & que ie ne le reprendrois pas, si le Legat ne me donnoit absolution de mon serment.

Adonc le Connestable alla par deuers le Legat, pour le prier de m'absoudre : & lui aiant compté tout le fait, le Legat lui fit responce qu'il n'auoit puissance de m'absoudre; car le sermét que i'auois fait estoit iuste & raisonnable; veu que le Cheualier m'auoit offensé. Ceci ai ie voulu dire, affin que ceus qui liront cette histoire, puissent connoistre combien lege-

re chose est a vn homme de faire serment en sa colle; car souuent il s'en repent apres, ainsi que dit le vulgaire: Qui volontiers, & acoup iure, souuent il se pariure.

CHAP. LXXIII.

Ce qui fut fait a la ville de Belinas: & de la source du fleuue Iourdain.

L'Autre iour ensuiuant, le Roi alla deuant la Cité Dasur, qui est appellee Tyr en la Bible: & fut le Roi pareillement, en vouloir d'aller prendre vne Cité qui estoit là pres, qu'on appelloit Belinas, & trouua par son conseil, qu'il le deuoit faire; mais qu'il n'y seroit pas present; ce qu'il accorda a grād' peine. Et fut dit, que messire Phelippes de Mōtfort, le Sire Dasur, messire Gilles le Brun Connestable de France, messire Pierre le Chambellan, & les maistres de l'Hospital & du Temple, auec tous leurs gens d'armes iroient. La nuit venuë, nous nous armasmes, & tirasmes droit a la Cité de Belinas, qui est appellee des Romains, Cæsarea Philippi: seant sur vne belle Fontaine, qu'on appelle Iour: & quant le iour apparut nous nous trouuasmes en vne belle plaine, qui est deuant celle Cité, ou il y a vne autre mout belle Fontaine qu'on appelle Dain: & les deus ruisseaus qui sortent de ses deus Fontaines, se viennent assembler asses loing de la ville: & là est appellé le fleuue qui en procede, le fleuue Iourdain, ou nostre Seigneur Iesus Christ fut baptizé.

Par le conseil des Maistres du Temple,

de l'Hospital, & des Barons du pays, fut aduisé que la bataille du Roi, en laquelle i'estois, & mes quarante Cheualiers, & aussi les preud'hommes du pays iroient entre le Chasteau & la Cité, & entreroient le droit chemin, & les Hospitaliers a main senestre, & les Templiers a main droite de nous: en ce point nous partismes tous d'vn accord. Et cõme nous approchasmes de la ville par derriere, nous trouuasmes plusieurs de nos gens mors, que les Sarazins auoient tués dedans la cité, & mis dehors. Et le costé ou nous deuions passer estoit tresperilleus, car nous auions trois murs a passer, & si y auoit vn costé, qui estoit si mal raboté, que nul ne s'y pouuoit tenir a cheual; & au sommet d'icelle petite montagne, y auoit grand' quantité de Turcs a cheual, là ou il nous conuenoit monter. Et tantost i'apperceu que nos gens rompoient, en vn endroit les murs de la ville, & vn homme de ceux là, cuida passer le mur a cheual: mais il cheut & son cheual sur lui; & quant ie le vi ainsi tombé, ie m'approché de lui: & descendis a pié, & prins mon cheual par le frain, & montasmes hardiment contremont celui Tertre: lors que les Turcs, qui estoient au haut, nous virent venir vers eux, si courageusement, ils s'en fuirent, & nous laisserent la place. En celle place y auoit vn chemin sur la Roche, qui descendoit en la Cité: quant nous fusmes au haut

haut du Rocher, les Sarazins qui estoient en la Cité, n'oserent venir a nous: mais s'en fuirent hors de la ville, & la lesserent a nos gens, sans nul debat. Or vous deués sçauoir que i'auois auec moi les Allemãs, lesquels quant ils virent que les Turcs a cheual, s'en fuioient droit au Chasteau, qui estoit assés loing de la Cité, ils coururent apres eus maugré moi. Le Chasteau auoit nom Subberbe, & est assis au dessus de la ville, contremont la montaigne que on appelle Liban; & depuis la Cité iusques au Chasteau, il y ha a passer de tresgrans Rochers. Quant les Allemans virent, que follement ils poursuiuoiẽt ceus qui estoient montés au Chasteau, qui sçauoient tresbien les destours de celles Roches, ils s'en reuindrent arriere: & voians les Sarazins, que les Allemãs s'en retournoient, ils se mirent a pié, & leur coururent sus, & en descendant des Rochers, ils leur donnoient de grans coups de Masse, tellement qu'ils les reboutoient aspremẽt, iusques au lieu ou i'estois. Et quant ceus qui estoient auec moi, virent le meschief, que les Sarazins faisoient aus Allemans au descendre, & qu'ils les poursuiuoient tousiours, ils commẽcerent a s'effroier, & auoir peur; alors ie leur di que s'ils s'en fuioient, que ie les ferois tous casser, & mettre hors des gages du Roi a iamais. Et ils me respondirent: Sire de Ionuille, nous l'auons beaucoup pire que vous, car vous estes a cheual, pour vous

en fuir quant vous voudrés, & nous sommes a pié; & pource sommes nous en plus grand danger d'estre tués, si les Sarazins venoient iusques ici. Et lors ie descendi a pié auec eus, & enuoiai mon Cheual en la bataille du Temple, qui estoit bien a vne portee d'arbaleste de nous; & ce fis ie, pour leur donner courage. Et ainsi comme les Sarazins chassoient les Allemans, là se trouua vn mien Cheualier, qu'vn Sarazin ferit, d'vn carrel parmi la gorge, & cheut deuant moi tout mort : & alors me dit vn Cheualier qui auoit nom messire Hugues d'Escosse, Oncle du Cheualier mort, que ie lui allasse aider, a porter son neueu mort aual, pour le faire enterrer; mais ie n'en voulus rien faire: car le Cheualier estoit allé lassus courir auec les Allemans outre mon gré: parquoi si mal lui en auoit prins, il en estoit cause. Tantost que messire Ian de Vallenciennes, ouit dire que nous estions en grand desarroi, & en grand peril de nos vies, il s'en alla par deuers messire Oliuier de Termes, & a ses autres Cappitaines de la Torte Langue, entre lesquels estoit messire Arnoul de Commenge, duquel i'ai deuant parlé, & leur dit: Seigneurs, ie vous prie & commande de par le Roi, que vous me suiués, pour aller aider au Seneschal de Champagne. & vn Cheualier qui auoit nom messire Guillaume de Beaumont, lui dit que i'estois mort : mais nonobstant, il vint

vint droit au lieu ou i'estois: & quant ie le vi, ie me rendis a lui. Quant messire Oliuier de Termes fut arriué a nous, il vit bien que nous estions en grand peril, & que nous ne pouuions descendre, par le mesme chemin que nous estions montés, car les Sarazins nous eussent tous abatus & acablés: parquoi il nous fit descendre, par vn pendant qui estoit en celle montagne, comme si nous eussions voulu aller a Damas. & disoit que les Sarazins penseroient que nous les voulissions aller surprendre par derriere. Quant nous fusmes descendus iusques en la Plaine, il fit mettre le feu a de grans gerbiers de froment, qui estoient parmi les champs: & peu a peu nous fismes tant, que nous fusmes rendus a sauueté, par le bon conseil de messire Oliuier de Termes; & le lendemain nous nous rendismes a Sayecte, là ou estoit le Roi; & trouuasmes qu'il auoit fait enterrer les corps des Chrestiens, qui auoient esté tués, & lui mesmes les aidoit a porter en terre; & soiés certains, que plusieurs se bouchoient le nés, pource qu'il y auoit aucuns corps, qui estoient desia infets: mais le bon Roi n'en fit oncques semblant de les sentir: & nous auoit desia preparé nos logis, pour nous reposer.

CHAP. LXXIIII.

Le roi de Tartarie prend la ville de Bandac, & le Caliphe seigneur d'icelle, & comment.

CE pendant que nous estions deuant Sayecte, vindrent des Marchans au

Roi, lesquels lui apporterent nouuelles, que le roi de Tartarie auoit prins la Cité de Bandac, & *Lapostole des Sarazins, qui estoit le Sire de la ville, & l'appelloit on, le Caliphe de Bandac, & fut telle la maniere de la prise; c'est assauoir, que le Roi de Tartarie, qui auoit conspiré vne grand' cautelle, manda au Caliphe de Bandac, apres l'auoir assiegé, que pour paix & accord faire entr'eus, il vouloit qu'il fust fait mariage, entre ses enfans, & les enfans d'iceluiCaliphe de Bandac. Auquel mandement respondit leCaliphe par son conseil, qu'il estoit trescontent. Parquoi le Roi de Tartarie, lui manda de rechef, que il lui enuoiast quarante des plus grans personnages qu'il eust en son conseil, pour traiter & accorder leurs mariages; ce que le Caliphe fit, & lui enuoia quarante de ses Conseillers, & le Roi de Tartarie les retint; & manda encores au Caliphe, que ce n'estoit pas assés, & qu'il lui enuoiast encores autres quarante hommes, des plus riches, & puissans qu'il eust point, affin que leurs traités de mariages fussent plus seurement faits: & leCaliphe, pensant qu'il dist verité, lui enuoia pour la seconde fois autres quarante des plus riches qu'il eust en sa subiettion; & ainsi fit il encores la troisieme fois. Et quant le Roi de Tartarie eut deuers lui, six vingts des plus grans Cappitaines, & des plus riches & puissans hommes de la Cité, il se pensa

c. le chef de leur secte.

pensa bien que le demourant n'estoit que menu peuple, qui ne pourroit grandemét resister, ne soi defendre. Parquoi il fit coupper la teste a tous ces six vingts personnages qu'il auoit deuers lui, & puis assaillit la ville aspremenr, & la print, & le Caliphe leur Seigneur aussi.

Quant il eut la ville en sa puissance, il voulut couurir sa desloiauté & trahison, mettant le blasme sur le Caliphe, lequel il fit mettre en vne cage de fer: & la le fit ieusner tant qu'il peut, iusques a l'extreme necessité: & puis s'en vint a lui le Roi de Tartarie, & lui demãda s'il auoit point faim de manger; & le Caliphe lui respondit qu'oui vraiemétt, & que ce n'estoit pas sans cause. Lors le Roi de Tartarie lui fit apporter & presenter deuant lui, vn grand taillouer d'or, tout chargé de ioiaus, & pierres precieuses; & le Roi lui demanda, Caliphe connois tu point ces ioiaus, & ces grans tresors que tu voi deuant toi? Et il respondit qu'oui, & que d'autresfois auoient ils esté siens & en sa puissance. Et de rechef le Roi lui demanda s'il aimoit bien ces grans ioiaus? Et le Caliphe lui respondit qu'oui. Or fit le Roi de Tartarie: Puis que tu aimes tant les tresors, si en prens ce que tu voudras, & en mange pour appaiser ta faim. Le Caliphe lui respondit, que ce n'estoit pas viande a manger. Lors lui dit le Roi de Tartarie; Or a present peus tu voir ta grand' faute: car si tu eusses donné de tes tresors, que tu te-

nois si chers, a tes gens-d'armes pour les soudoier, tu te fusses bien defendu contre moi: mais ce que tu as plus aimé, t'a failli au besoing.

CHAP. LXXV.

Le voyage que l'Autheur fit a nostre Dame de Tourtouze, & de la charge qu'il eut du Roy: & d'vne pierre merueilleuse, qui fut donnee au Roy.

DVrant ces choses, vn iour moi estant deuant le Roi, lui priai qu'il me donnast congé d'aller en Pelerinage, a nostre Dame de Tourtouze, qui estoit vn voiage bien requis, & ou il y auoit grand' quantité de Pelerins chascun iour: pource que le premier Autel qu'oncque fut fait, en l'honneur de la Mere de Dieu, estoit là, comme lon disoit: & y faisoit nostre Dame de grans miracles tous les iours: & entr'autres, elle en fit vn de mon temps, d'vn pauure homme demoniacle: lequel vn iour fut amené deuant celui Autel de nostre Dame de Tourtouze; & ainsi comme lon prioit Dieu & nostre Dame, pour sa guerison, le Diable, que le pauure homme auoit dedans le corps, respondit, nostre Dame n'est pas ici, elle est en Egypte, pour aider au Roi de France, & aus Chrestiens, qui auiourd'hui arriuent en la Terre-sainte a pié, contre toute Payennie, qui sont a Cheual. Si fut mis en escrit, le iour que le Diable profera ces mots, & fut ap-

porté

porté au Legat qui estoit auec le Roi : lequel me dit depuis, que celui mesme iour nous estions arriués en la terre d'Egypte.

Le Roi tresuolontiers me donna congé d'aller en ce Pelerinage ; & me donna charge de lui acheter pour cent liures de Camelots, de diuerses couleurs, qu'il disoit vouloir donner aus Cordeliers, quant il seroit retourné en France. Au moien dequoi, ie pensai bien qu'il ne demoureroit gueres plus longuement a s'en reuenir en France. Et quant ie fu a Triple, là ou estoit le lieu de mon Pelerinage, apres auoir faitte mon oblation a nostre Dame, i'achetai les Camelots que le Roi m'auoit enchargé : mes Cheualiers me demanderent que i'en voulois faire : & ie leur respondis que ie les achetois pour les reuendre, & y gagner. Et deués sçauoir, que le Prince de celle terre, estant aduerti que i'estois parti de l'ost du Roi, vint au deuant de nous, & nous fit grand' honneur, & nous offrit de grans dons, si nous les eussions voulu prendre : mais nous le remerciasmes humblement, & ne voulusmes rien prendre de lui, que des reliques, que i'apportai au Roi, auec ses Camelots.

Or deués entendre, que quant ie fu de retour, la Roine fut bien aduertie que i'auois esté en Pelerinage, & que i'auois apporté des reliques : & quant ie fu arriué, ie lui enuoiai quatre pieces de Came-

lot,par vn de mes Cheualiers:lequel vint trouuer la Roine en sa Chambre, & aussi tost que le Cheualier fut entré, la Roine se mit a genous deuant ces Camelots,qui estoient enueloppés en vne touaille, pensant que ce fussent les reliques que i'auois apportees. Et quant le Cheualier vit que la Roine s'agenoilloit deuant lui, il fut bien estonné: car il ne sçauoit pourquoi elle le faisoit. Adonc il se mit a genous aussi,& regardoit la Roine. Quant la Roine le vit ainsi agenoiller, elle lui dit: Leués vous, Sire Cheualier, vous ne vous deués pas agenoiller, quand vous portés des saintes reliques. Lors le Cheualier lui dit, que ce n'estoient pas reliques:mais que c'estoient Camelots que ie lui enuoiois: adonc la Roine,& les autres Dames, se prindrent fort a rire: & dit la Roine au Cheualier: Sire,Cheualier,mal iour soit donné a vostre Seigneur, quant il m'a fait agenoiller deuant ses Camelots.

I'auois oblié a vous dire, que le Roi estant a Sayecte,vn grand personnage d'Egypte lui enuoia vne Pierre tres-merueilleuse:car iamais on n'en vit de semblable. Elle se leuoit par escailles: & quant on auoit leué vne escaille, on trouuoit outre les deus Pierres, la forme d'vn poisson de Mer,qui estoit entaillé là dedãs,&au poisson ne failloit riẽ de couleur ne de façõ:& la matiere estoit de mesme que la Pierre.

Le

Le Roi m'en donna vne portion: mais on trouua au lieu dont elle fut leuee, la forme d'vne Tanche, en la propre couleur & forme qu'elle doit estre.

CHAP. LXXVI.

Comme le Roy S. Loys eut nouuelles de la mort de sa Mere, & du deuil qu'il en fit: & comme l'Autheur fut enuoyé que.i pour reconforter la Roine, & des propos qu'il eut auec elle: & quelle auoit esté la Roine Blanche, enuers la Roine de France, femme du Roy S. Loys.

TAntost apres le Roi eut nouuelles que Madame sa Mere estoit morte, dont il mena si grand deuil, qu'il fut par deux iours en sa chambre sans que personne sceust parler a lui: & les deux iours passés, il m'enuoya querir, par vn de ses Vallets de chambre, & aussi tost qu'il me vit, il s'escria, en estendant les bras: Ha Seneschal, i'ai perdue ma Mere! & ie lui dis: Sire, ie ne m'en esbahis point: car vous sçaués qu'elle auoit vne fois a mourir: mais ie m'esmerueille bien du grand deuil que vous en menés, attendu que vous estes si sage Prince: & vous sçaués bien que la peine & douleur que le Sage a en son cœur, ne doit apparoir au visage: car si le visage monstre la tristesse que le cœur a, les ennemis en haufferont leur courage, & les amis seront a mal aise: lors

il s'appaisa vn peu, & fit faire de mout beaus seruices Outre-mer, pour l'ame de saditte Mere : & d'auantage il enuoya vn grand sommier chargé de Pierres precieuses, & autres ioyaus, aus Eglises de France, auec lettres missiues, priant aux Prelats & Chappitres, qu'ils voussissent prier Dieu pour lui, & saditte Dame de Mere.

Apres que ie fu parti de la chambre du Roy, madame Marie de Bonnes-vertus, me vint prier que i'allasse deuers la Roine, pour la reconforter, & qu'elle menoit vn merueilleus deuil. Quant ie fu en sa chambre, & que ie la vi pleurer si amerement, ie ne me peus tenir de lui dire: qu'il estoit bien vrai, qu'on ne doit mie croire femme a pleurer; car le deuil qu'elle menoit, estoit pour la femme qu'elle haioit plus en ce monde. Et lors elle me dit, que ce n'estoit pas pour elle qu'elle pleuroit ainsi, mais que c'estoit pour le grand malaise, en quoi le Roi estoit, & aussi pour leur fille, qui estoit demouree en la garde des hommes: laquelle fut depuis Roine de Nauarre. Et la cause pourquoi la Roine n'aimoit pas la Mere du Roi, estoit pour les grans rudesses, qu'elle lui tenoit; car elle ne vouloit souffrir que le Roy hantast, ne fust en la compagnie, de la Roine sa femme, ains le deffendoit a son pouuoir. Et quant le Roi cheuauchoit aucunesfois par son Royaume, & qu'il

auoit

auoit la roine Blanche sa mere, & la roine Marguerite sa femme, communement, la roine Blanche les faisoit separer l'vn de l'autre, & n'estoient iamais logés ensemblement. Et aduint vn iour, qu'eus estans a Pontoise, le Roi estoit logé au dessus du logis de la roine sa femme, & auoit instruits ses Huissiers de salle, en telle façon, que quant il vouloit aller coucher auec la roine, & que la roine Blanche vouloit venir en la chambre du roi ou de la roine, ils battoient les chiens, affin de les faire crier: & quant le roi l'entendoit, il se mussoit de sa mere: si trouua celui iour la roine Blanche, en la chambre de la roine, le Roi son mari, qui l'estoit venue voir, pource qu'elle estoit en grand peril de mort, a cause qu'elle s'estoit blessee, d'vn enfant qu'elle auoit eu, & le troua caché derriere la roine, de peur qu'elle ne le vist: mais la roine Blanche sa mere l'apperceut bien, & le vint prendre par la main, lui disant: venés vous en, car vous ne faites rien ici, & le sortit hors de la chambre. Quant la roine vit que la roine Blanche separoit son mari de sa compagnie, elle s'escria a haute vois: helas, ne me laisserés vous voir mon Seigneur! ni en la vie, ni a la mort! & ce disant elle se pasma, & cuidoit on qu'elle fust morte: & le Roi qui ainsi le croyoit, y retourna la voir subitement, & la fit reuenir de pamaison.

CHAP. LXXVI.

De la deliberation que le Roy print pour s'en retourner en France. & comme l'Autheur, par le commandement du Roy, conduit la Roine, & ses enfans, d'Acre a Sur : puis traite comme ils se mirent sur Mer pour venir en France.

TAntost apres que le Roi eut fait faire les seruices, pour madame sa Mere, il voulut sçauoir, s'il s'en deuoit retourner en France, ou demourer encores là: & estant sur ce propos, il appella le Legat, & lui fit faire plusieurs processions, en requerant a Dieu, qu'il lui donnast a conoistre, lequel il feroit le mieus a son plaisir, ou de s'en aller en France, ou de demourer. Et apres que les processions furent faites, vn iour que i'estois allé à l'esbat, auec les riches hommes du pays, le Roi me fit appeller: & quand ie fu aupres de lui, ie trouuai le Legat qui estoit auec lui, lequel me dit : Seneschal, le Roi se loue grandement des bons & aggreables seruices, que vous lui aués faits, & desire grandement vostre profit & honneur : & me fait vous dire, afin que vous en soyés aise, que son intention est de s'en aller en France, dedans Pasques qui viennent. Et ie respondi, que nostre Seigneur le laissast faire a sa volonté. Apres ces paroles, le Legat se departit du Roi, & me pria de l'accompagner iusqu'a son logis, & me fit

entrer

entrer en sa garde-robbe : & incontinent me prenant par les mains, se mit tendrement a pleurer, & me dit : Seneschal, ie suis tres-ioyeus, & rends graces a Dieu, dequoi vous estes ainsi eschappé des grãs perils ou vous auês esté, en cette terre. Et d'autre part ie suis moult triste de quoi il me faut laisser vostre bonne compagnie, pour m'en retourner a Rome, entre gens si desloyaus comme il en y a : mais ie vous dirai, mon intention est de demourer encores vn an apres vous, en Acre, pour despendre tous mes deniers, a faire fermer & clorre les faus-bourgs d'Acre, afin que on ne me vienne rien reprocher.

Le lendemain que ie fu retourné chés le Roi, il me commanda que ie fusse armé, moi & mes Cheualiers. Et quand ie fu armé, ie lui vins demander ce qu'il lui plaisoit que ie fisse : & il me dit, qu'il vouloit que i'emmenasse la Roine, & ses enfans, iusqu'a Sur, qui estoit a sept lieues d'Acre : ce que promi tres-volontiers faire, combien qu'il y auoit grand peril : car nous n'auions, ne paix ne trefues auec les Egyptiens, n'auec ceus de Damas. Si partismes ce matin d'Acre, & vinsmes coucher a Sur, sans auoir aucun empeschement, & si descendismes deus fois par le chemin, en la terre de nos ennemis, pour repaistre & allaitter les petis enfans. Tantost apres le Patriarche, & les Barons du pays, qui longuement auoient accompa-

gné le Roi, voyans qu'il auoit fermé Sayecte de grans murs, s'en vindrent a lui, & lui rendirent humblement graces, des grans biens qu'il leur auoit faits, & lui dirent: Sire, nous voyons bien clairement, que vostre demeure (auec nous) ne peut gueres plus durer, pource, nous vous conseillons tous de vous en aller a Acre, pour faire apprester vos affaires: afin que soyés prest a partir ce Caresme pour aller en France. Ainsi s'en partit le Roi, de Sayecte, & vint trouuer la Roine a Sur: & de la partismes, enuiron le commencement de Caresme, & vinsmes a Acre. Et durant le Caresme, le Roi fit mettre ordre a ses Nauires, dont il y en auoit quatorze: & la vigile de la feste S. Marc apres Pasques, le Roi & la Roine s'embarquerent, & fismes voile en plaine Mer, & eusmès assés bon vent au partir: & me dit le Roi a l'heure, qu'il estoit né le iour de S. Marc. Et ie lui respondi, qu'il pouuoit bien dire qu'il estoit René: attendu qu'il estoit eschappé celle mesme feste de S. Marc, de celle dangereuse terre, ou nous auions tãt enduré.

CHAP. LXXVIII.

Ici est escrit bien au long, les fortunes qui aduindrent au Roy, & a ses gens estans sur Mer, depuis Acre, iusques en la Prouence.

LE Samedi d'apres, nous arriuasmes en l'isle de Chyppre, & vinsmes premierement en vne Montagne pres de ladite isle, qu'on appelloit la Montagne de la Croix, de laquelle on voyoit Chyppre. Mais quand se vint sur le vespre, il se leua vne si tres-grand' Bruine, qui descendoit de la terre en Mer, que nous perdismes la Montagne de veue. Au moyen dequoi, nos Mariniers pensoient estre plus loing de l'isle, qu'ils n'estoient.

A cette cause nosdits Mariniers, pour cuider arriuer d'heure en Chyppre, s'esforcerent de tout leur pouuoir de nauiger: en sorte que nous vinsmes arriuer sur vne queue de Sable, ou nous fusmes assablés, & commençasmes a auoir grand' peur, pensans que nos Nauires se deussent fendre: mais la bonne fortune nous auoit mieus conduits, que nous ne pensions: car si nous ne nous fussions enterrés en ce lieu, nos Nauires eussent heurté contre des Rochers, qui estoient la pres, couuerts, si qu'ils se fussent tous enfondrés. Il y eut vn Marinier qui ietta sa plombee en Mer, & trouua que la Nef n'estoit plus atterree, dont chacun se resiouit: car nous cuidions tous estre noyés. Le matin, le Roy enuoya querir les maistres Nautonniers des Nefs, qui amenerent auec eus quatre Plongeons (gens qui vont a nou au fons de l'eau, comme poissons) lesquels se ietterent en la Mer, & passerent par des-

ſous la Nef ou eſtoit le Roi : & quand ils furent reuenus ſur l'eau, on les ouyt tous quatre à part, pour ſçauoir qu'ils auoient trouué: mais chacun d'eus rapporta qu'au lieu ou auoit heurté noſtre Nef, le Sable auoit bien emporté trois toiſes du tiſon ſur quoi eſtoit la Nef fondee. Et quand on les eut ainſi ouys rapporter l'vn comme l'autre, le Roi & nous fuſmes bien eſtonnés. Lors le Roi demanda aus Mariniers conſeil, de ce qu'il deuoit faire. leſquels lui dirent: Sire, ſi vous nous voulés croire, vous deſcendrés de cette Nef, & vous mettrés en vne autre: car nous voyons bien que puis que le fondement de cette Nef a ſouffert tel heurt, que les aides d'icelle ſont toutes eſlochees. Parquoi nous doutons grandement, que quand viendra en la grand' Mer, que la Nef ne puiſſe endurer longuement les grans coups des vagues, ſans ſe defrompre : & tel exemple auons nous veu d'vne autre Nef, qui auoit ainſi heurté, quād vous partiſtes de France : laquelle eſtant venue a la grand' Mer, ſe deſpeça incontinent, & furent noyés tous ceus qui eſtoient dedans, fors vne poure femme, qui tenoit ſon enfant entre ſes bras: laquelle ſe ſauua ſur vne piece de la Nef. Ce que i'affermai au Roi eſtre vrai: car i'auois veu la femme, & ſon enfant, qui eſtoient arriués deuant la Cité de Iaphe, & les vi en la maiſon du Comte de Ioigny qui les faiſoit nourrir, pour l'hon-

neur de Dieu. Lors le Roi appella ses gens de conseil, pour sçauoir qu'il estoit de faire : & nous lui conseillasmes tous, de faire ce que les Mariniers lui auoient dit. Encores appella le Roi derechef les Nautonniers, & leur demanda sur la foy & loyauté, qu'ils lui deuoient, si la Nef estoit leur, & qu'elle fust pleine de marchandise, s'ils en descendroient point ? & ils lui respondirent tous ensemble, que nenni: & qu'ils aimeroient mieus mettre leurs corps en aduenture, que de laisser perdre vne telle Nef, qui leur cousteroit quarante ou cinquante mille liures. Et pourquoi, fit le Roy, me conseillés vous donques que i'en descende? Et ils lui respondirent : Sire, vous & nous n'est pas tout vn, car or ni argent ne pourroit estre si grand, qu'il fust tant estimé, comme vostre corps, & de Madame vostre espouse, & de vos trois enfans, que vous aués ici: & pourtãt nous ne vous conseillerons iamais, que vous vous mettiés en tel danger. Or vous dirai-ie, fit le Roi, mon aduis : que si ie sors de cette Nef, il y a cinq ou six cens personnes ceans, qui demoureront en l'isle de Chyppre, car ils ne voudront pas essayer le danger de la Mer, & n'y a aucun ceans, qui n'aime autant son corps, comme ie fai le mien : & si vne fois nous descendons, iamais n'auront espoir de s'en retourner en leur pays. Pourtant vous die, que i'aime mieus mettre moi, ma fem-

me, & mes enfans en danger, & en la main de Dieu, que de faire tel dommage a tant de peuple, comme il y a ceans.

En celle Nef du Roi estoit messire Oliuier de Termes, qui estoit le plus vaillant & hardi Cheualier, que ie conu oncques en la Terre-sainte : mais il n'osa demourer en la Nef, & se fit descendre en l'isle de Chyppre : & fut plus d'vn an & demi, auant qu'il s'en peust reuenir. Or pensés donc qu'eussent peu faire, tant de petits personnages, qui n'eussent eu dequoi payer les tributs, attendu qu'icelui messire Oliuier de Termes, qui estoit si grand personnage, eust tant d'affaires?

Apres que Dieu nous eut eschappés de ce peril, nous entrasmes en vn autre : car il se leua vn si treshorrible & merueilleus vent, qu'il nous reiettoit, maugré nous sur l'isle de Chyppre, que nous auions ia passée. Et ietterent les Mariniers quatre de leurs Ancres en Mer, mais oncques ne sceurent arrester nostre Nef, iusques a ce que la cinquieme Ancre y fut iettee. Et sachés qu'il conuint abbatre les paremens de la chambre du Roi, & estoit si grand le vent, que personne n'y osa demourer, de peur que le vent ne le iettast en la Mer. & la Roine tantost s'en vint en la chambre du Roi, ou elle le cuidoit trouuer, & n'y trouua que messire Gilles le Brun, Connestable de France, & moi, qui estions là couchés: & quand ie la vi, ie lui demandai qu'elle

qu'elle vouloit ? & elle me respondit, que elle demandoit le Roi, pour lui prier qu'il vousist faire quelques veus a Dieu ou a ses saints, afin que nous puissions estre delivrés de celle tourmente: car les Mariniers lui auoient dit, que nous estions en grand danger d'estre noyés. Et ie lui di : Madame, promettés faire le voyage, a monsieur S. Nicolas de Varangeuillé, & ie croi que Dieu nous rendra a sauueté en France. Lors elle me respondit, ha Seneschal, i'auois peur que le Roi ne vousist pas que ie fisse le voyage, & qu'il le voussist accomplir en personne. Au moins Dame (fi-ie) promettés lui, que si Dieu vous rend en France a sauueté, que vous lui donnerés vne Nef de cinq marcs d'argent, pour le Roi, pour vous, & vos enfans : & vous asseure que si ainsi le faites, a la priere de S. Nicolas, Dieu nous aidera. Et ie promets moi-mesmes, que moi retourné a Ionuille, i'irai voir iusques au lieu a pied, & tout deschaus. Lors la Roine promit, de donner a S. Nicolas vne Nef d'argent, & me requit de la pleger, ce que ie fi volontiers. Et tantost apres elle retourna a nous, & nous dit, que Dieu a la supplication de S. Nicolas, nous auoit garantis de ce peril. Et deués sçauoir, que la Roine estant reuenue en France, fit faire la Nef d'argent, & y fit enleuer le Roi, elle & ses trois enfans, les Mariniers, le mast, les cordages, & les gouuernaus tous d'argent, & cousus a

fil d'argent:laquelle Nef elle m'enuoya:& me manda que ie la portasse, a monsieur S.Nicolas: & ainsi le fi-ie: & encores depuis long temps apres, l'y ai-ie veue, quand nous menasmes la sœur du Roy, au Roy d'Alemagne.

Quand le Roi vit que nous estions eschappés de ces deus perils de Mer, il se leua sur le ban de la Nef, & m'appella: & quand ie fu deuant lui, il me dit: Or regardés, Seneschal, si Dieu ne nous a pas bien monstré son grand pouuoir, quand par vn seul des quatre vents de Mer, i'ay cuidé estre noyé, & tous mes gens aussi! parquoi nous lui deuons rendre grands graces. & ne pouuoit le roi assés se contenter, de parler de ces deus grands perils ou nous auions esté.

En l'isle de Chyppre, nous prinsmes eau fresche, & autres petites choses, qui nous estoient necessaires:& de la vinsmes en vne autre isle, que l'on appelloit l'isle de Lampieuse, en laquelle nous descendismes, & y prinsmes grand' quantité de connils: & y trouuasmes vn Hermitage ancien,dedans les roches: & en cet Hermitage auoit vn beau courtil, qui estoit affié d'Oliuiers,Figuiers, Seps de vignes, & de plusieurs autres petis fructiers:& au millieu auoit vne belle Fontaine, dont sortoit vn petit ruisseau, qui couroit par tout le courtil. Le roi, & nous allasmes iusques au bout du courtil,& trouuasmes

vn

vn Oratoire, dont en la premiere voute que nous trouuasmes, qui estoit blanchie de chaus, y auoit vne belle Croix de terre vermeille: & en vne autre voute plus auant, nous trouuasmes deus corps morts, qui auoient les mains sur le pis, & n'y auoit rien plus que les costes, qui s'entretinssent, & estoient ces deus corps couchés vers Orient, ainsi qu'on a de coustume, de mettre les autres morts en terre: & quant nous eusmes bien veu par tout, le Roi & tous nous autres, nous retirasmes en la Nef: & quand nous fusmes dedans, le maistre Marinier nous dit, qu'il auoit perdu vn de ses Mariniers, & se pensoit bien, qu'il estoit demouré en l'Hermitage, pour y viure le demourant de sa vie. A cette cause le Roi fit laisser trois sacs pleins de Biscuit, sur la riue d'icelle Isle, afin que le Marinier qui estoit là demouré, les trouuast, & qu'il en vesquist.

Apres par nos iournees, nous vinsmes a passer aupres d'vne autre Isle, qui auoit nom Pantanelee: laquelle estoit peuplee de Sarazins, qui estoient subiets, partie au Roi de Cecille, & partie au Roi de Tunes: & d'aussi loing que nous descouurismes celle Isle, la Roine requit au Roi que son plaisir fust, enuoyer trois Gallees en celle Isle, pour apporter des fruits a ses trois enfans: & ainsi le fit le Roi, & leur commanda qu'ils se despechassent hastiuement de nager, afin qu'ils fussent tous

prests de venir a lui quand il passeroit deuãt l'isle. Or il auint que quãd le Roi passa deuant le Port de ladite Isle, il ne trouua point cesdites trois Gallees, qu'il auoit enuoyees. Adonc le Roi demanda aus Mariniers leur conseil, & qu'il leur sembloit desdites trois Gallees. Les Mariniers lui respondirent, qu'il leur sembloit que les Sarazins auoient prises ses Gallees, & les gens qui estoient dedans. Partant, Sire, nous vous conseillons (firent-ils) que vous ne les attendés pas: car vous estes ici pres des Royaumes de Cecille, & de Tunes, dont les Rois ne vous aiment gueres, ne l'vn ne l'autre: & si vous nous voulés laisser nager, nous vous mettrons encores anuit hors de leurs dangers: car nous passerons en bref tous leurs destroits. Vrayement, dit le Roi, ie ne vous en croirai ia, & vous commande que vous tournés les voiles de la Nef, & que nous allions querir nos gens. Et quoi qu'il en fust, il nous conuint ainsi le faire, & delayasmes bien huit iours, pour les attendre, pour leur gloutonnie, qu'ils s'estoient demourés a manger.

Vn autre accident arriua en Mer, en la Nef de messire Dargones, qui estoit l'vn des plus puissans Seigneurs de Prouence: c'est que lui estant au lit, le Soleil venoit frapper sur son visage par vn pertuis: lors il appella vn de ses Escuyers, & lui commanda de boucher le pertuis. Et pour ce faire

faire l'Escuyer sortit hors de la Nef, & en sortant, le pied lui faillit, & cheut en la Mer. Incontinent qu'il fut cheut, la Nef s'ellongna de lui, & n'y auoit aucun esquif pour le secourir : nous qui estions en la Nef du Roi, qui venions apres, le vismes bien vne lieue loing de la Nef, dont estoit cheut, & cuidions que ce fust quelque autre chose, qui fust en la Mer : car celui Escuyer ne se bougeoit, ni ne s'aidoit en aucune façon : & quand nous l'eusmes apperceu de pres, l'vne des Gallees du Roi le recueillit, & fut mis en nostre Nef.

Nous lui demandasmes pourquoi il ne s'aidoit autrement en la Mer, ou a nager, ou a crier aus gens de sa Nef ? Et il nous dit, qu'il n'auoit nul besoing de le faire : car si tost qu'il fut tombé en la Mer, il auoit inuoqué nostre Dame de Vauuert : laquelle le soustenoit par les espaules, iusqu'a tant que la Gallee du Roy fust arriuee a lui.

CHAP. LXXIX.

Comme le Roy print terre au Port d'Ieres : & comme l'Abbé de Cluny vint deuers lui : & de la longue audience que le Roy lui donna. d'vn Cordelier predicateur que le Roy voulut ouyr.

AV bout de six semaines, que nous fusmes partis d'Acre, nous vinsmes arriuer au Port d'Ieres, deuant le Cha-

ſteau, qui eſtoit au Comte de Prouence, qui auſſi eſtoit Duc d'Anjou, & frere du Roi:&tout le conſeil fut d'opinion que le Roi deuoit deſcendre là, & qu'il eſtoit en la terre de ſon frere : mais le Roi dit qu'il ne deſcendroit ia, iuſqu'a ce qu'il ſeroit a Aygueſmortes, qui eſtoit ſa terre. & ſur ce differant nous tint le Roi, le Mecredi, & le Ieudi, ſans qu'il vouſiſt accorder a deſcendre.Et le Vendredi,comme il eſtoit ſeant, ſur vn des rangs de la Nef, il m'appella, & me demanda conſeil, s'il deuoit deſcendre, ou non. Ie lui di qu'il me ſembloit qu'il deuoit deſcendre: & lui contai que Madame de Bourbon, eſtant vne fois en ce meſme Port, ne voulut deſcendre, ains ſe remit ſur Mer, pour aller en Ayguefmortes : mais elle demoura bien ſept ſemaines, ou plus ſur Mer. Adonc le Roi s'accordant a mon conſeil, deſcendit a Ieres, dont la Roine & les autres furent bien ioyeus.

Le Roi & toute ſa gent, ſeiourna au Chaſteau d'Ieres,ce pendant qu'on pourchaſſoit des cheuaus pour nous en venir en France: durant lequel temps, l'Abbé de Cluni, qui fut depuis Eueſque de Loliue,enuoya au Roi deus beaus Palefrois, l'vn pour lui, & l'autre pour la Roine:leſquels eſtoient eſtimés, valoir chacun cinq cens liures. Apres l'Abbé vint vers le Roi, & lui ſupplia qu'il lui donnaſt audience le lendemain, touchant ſes affai-

res

res : ce que le Roi lui ottroya volontiers. Et le lendemain, l'Abbé ne faillit pas : & parla au Roi longuement: qui l'escoutoit a grand plaisir. Quand l'Abbé se fut parti, ie demandai au Roi, si ie lui demandois quelque chose a reconoistre, s'il le feroit? & il me dit, qu'ouy volontiers. Adonc ie lui di : Sire, n'est il pas vrai que vous aués escouté l'Abbé de Cluni, ainsi longuement, pour les deus Cheuaus qu'il vous a donnés ? Et le Roi me respondit, que certes ouy. Et alors ie lui di, que ie lui auois fait telle demande: afin qu'il deffendist aus gens de son conseil iuré, que quand ils arriueroient en France, qu'ils ne prinssent rien de ceus qui auroient affaire a eus: car soyés certain, si-ie, que s'ils prennent, ils en escouteront mieus, & plus longuement, ainsi que vous aués fait l'Abbé de Cluni. Lors le ROI appella tout son conseil, & leur conta en riant, la demande que ie lui auois faitte, & la raison d'icelle : a quoi ils respondirent que ie lui auois tresbien conseillé.

On dit au ROI, lui estant a Ieres, qu'il y auoit vn Cordelier, qui s'appelloit, frere Hugues, qui alloit prescher par le pays, & estoit de grand sçauoir, & d'vne tresbonne vie. le ROI le voulut voir & ouyr prescher: parquoi il fut enuoyé querir : & quand il arriua a Ieres, nous allasmes au deuant de lui, & visines que grand' compagnie de gés le suiuoient a pied. Quand

il fut arriué, le Roi le fit prescher: & le premier Sermon qu'il fit, fut sur les gens de Religion, qu'il blasmoit grandement: pource qu'il voyoit qu'en la compagnie du Roi en y auoit plusieurs: & disoit qu'vn Religieus ne pouuoit viure hors du cloistre, sans pecher continuellement: & tout ainsi que le poisson hors de l'eau, ne peut viure, aussi le religieus hors de son cloistre, ne peut viure en vertu, & selon son obseruance.

Apres qu'il eut longuement parlé des gens de religion, il addressa sa parole au Roi, & lui donna plusieurs enseignemens: & entre autres, que s'il vouloit longuement viure en paix, & au gré de son peuple, qu'il fust droiturier: & disoit que les Royaumes & Seigneuries estoient mués & changés d'vn Seigneur a autre, par faute de faire iustice & droiture. Pource disoit-il, se garde bien le Roi qu'il face administrer iustice en son Royaume de France: afin qu'il puisse viure en paix.

Apres qu'il eut presché, le Roi le fit prier plusieurs fois qu'il vousist demourer auec lui, tāt qu'il seiourneroit en Prouence, mais oncq' ne le voulut faire: & disoit qu'il ne demoureroit iamais en la compagnie d'vn Roi. Et vne fois le Roi me print par la main, & allasmes au Cordelier, lui prier qu'il vousist demourer: mais il respondit bien rigoureusement, qu'il n'en feroit ia riens, & qu'il s'en iroit en autre lieu

lieu, ou Dieu l'auroit plus aggreable, qu'en la compagnie du ROI. Il ne fut qu'vn iour auec nous; & le lendemain s'en alla contremont: i'ai depuis ouy dire qu'il gist a Marseille, là ou il fait de beaus miracles.

CHAP. LXXX.

Comme le Roy estant arriué en France, l'Autheur print congé de lui, & alla en sa maison, a Ionuille: puis comme il vint vers le Roy, a Soissons, & des choses qui se traittoyent en ce temps-là. le mariage du Roy de Nauarre auecques la fille du Roy S. Loys.

APres ces choses, le Roi partit d'Ieres, & s'en vint en la ville d'Aix, pource qu'il vouloit aller visiter la Magdaleine, qui gisoit a vne iournee là pres: & y fut le Roi, & visita le lieu qui est appellé la Basme, qui est vn haut Rocher, ou la Magdaleine (comme lon disoit) auoit vescu longue espace de temps en Hermitage. D'Aix le Roi vint loger a Beaucaire, qui est en sa terre. Et quand ie vi qu'il estoit en son pouuoir, ie prins congé de lui, & m'en allai a Ionuille, ou ie seiournai quelque espace de temps. Apres ie m'en parti de là & m'en allai a Soissons, ou ie trouuai le Roi, qui me fit si grand' chere, que tous s'en esmerueilloient. Là ie trouuai le Comte Ian de Bretaigne, & sa femme, le Roi Thibaut de Nauarre, & la fille du Comte Thibaut de Champagne:

& pource que le Roi de Nauarre pretendoit quelque droit, au pays de Champagne, le Roi leur donna assignation, a lui & a la fille deChampagne,a Paris en Parlement, pour les ouyr, & leur faire droit. Au moyen dequoi nous y allasmes tous auec le Roi.

Quant nous fusmes a Paris, le Parlement fut tenu: & pource que le Roi de Nauarre, auoit deliberé de demander a femme, Ysabeau fille du Roi S.Loys, nos gens de Champagne m'amenerent pour en porter la parolle au Roi, pource qu'ils auoient veu le bon visage & amitié qu'il m'auoit monstree a Soissons. Parquoi ie m'en allai delibereement vers le Roi, & lui parlai de ce mariage. Et il me dit,Seneschal allés vous en premier accorder & faire vostre paix auec le Comte de Bretaigne, & puis cela fait le mariage s'accomplira:ie lui di qu'il ne deuoit demourer pour cela.& il me respondit,que pour aucune chose il ne mariroit sa fille outre le gré de ses Barons,& iusques a ce que la Paix fust faite au Comté de Bretaigne.

Tantost ie m'en retourné deuers la Roine Marguerite de Nauarre, & le Roi son fils, & deuant leur conseil racomptai la responſe,que le Roi m'auoit faitte. Laquelle par eux entendue, s'en allerent faire leur Paix au Comte de Bretaigne:& apres la Paix faitte, le mariage fut conclu, entre le Roi Thibaut de Nauarre,& Ysabeau

beau de France fille du Roi : & furent les nopces faites a Melun, a grand triomphe: & de là le Roi de Nauarre, mena sa femme a Prouins, ou ils furent honnorablement receus.

CHAP. LXXXI.

Comme le Roy S. Loys se maintenoit depuis qu'il fut retourné de son voyage d'Outre-mer: tant en son vestement, que manger.

IE vous veus maintenant compter la maniere, comme le Roi vesquit, depuis qu'il fut venu d'Outre-mer. Et deués sçauoir, qu'oncques puis en ses habits, ne voulut porter menus vert, ne gris, ne estoitlette, oncques estriefs ni esperons dorés il ne porta : ses robbes estoient de camelin ou de pers, & les fourrures de garintes, ou de iambes de Lieure. En sa bouche il fut si tres-sobre, qu'oncques il ne deuisa, qu'on lui appareillast diuerses viandes & delicieuses: mais prenoit patiemment de ce qu'on seruoit deuant lui. Il buuoit tousiours en vn voirre, & attrempoit bien fort son vin. Communement quant il mangeoit, il auoit derriere lui, des poures grand' quantité, qu'il faisoit repaistre, & puis leur donnoit de ses deniers. Apres disner, il auoit des Prestres, qui lui disoient graces: & communement apres disner, quant il estoit en son priué, il se seoit volontiers sur le pié de

ſon lit : & quand quelque preſcheur lui vouloit alleguer quelque liure ou authorité, il lui diſoit ; ne m'alleguez point ici, car il n'y a que beaux quolibets, apres le manger, & que chacun die ce qu'il voudra honneſtement.

CHAP. LXXXII.

De ſa prudence & bon conſeil. & de ce qu'il reſpondit a l'Eueſque d'Auxerre, & autres Prelats, a vne requeſte qu'ils lui auoient faite.

IL eſtoit tenu le plus ſage homme, qui fuſt en tout ſon conſeil, & qui auoit plus grand' prudence, a pouruoir aus affaires ſoudains : en ſorte que quand il lui aduenoit quelque choſe d'importance, dont il failloit reſpondre neceſſairement, iamais il n'attendoit ſon conſeil, quand il voioit que la choſe requeroit celerité. Vne fois ie fu preſent qu'il reſpondit a tous les Prelas de France, d'vne requeſte, qu'ils lui firent, qui fut telle : que l'Eueſque d'Auxerre lui dit : Sire tous les Prelas d'Egliſe que vous voiés ci, me font dire, que la Foy Chreſtienne deſchoit, & ſera encores pis, ſi vous n'y mettés remede. Partant nous vous requerons humblement, que vous faciés ordonnance, & commandement, a tous les iuges & iuſticiers de voſtre Roiaume, qu'ils contraignent tous ceus qui auront eſté an & iour en ſentence d'excommuniment, a ſe faire abſoudre

&

& satisfaire a nostre mere sainte Eglise. Et le Roi respondit, que moult volontiers il feroit faire le commandement, ainsi qu'ils le requeroient : mais que ses iuges & iusticiers, eussent premierement, & auant toute œuure, connoissance si la sentence estoit a bon droit donnee, ou non. Et apres que les Prelats eurent entr'eus consulte, dirent au Roi, que iamais ils ne souffriroient qu'il eust conoissance sur la iustice Ecclesiastique. Et alors le Roi leur respondit, qu'il ne vouloit pas aussi, que de ce qui appartenoit a sa iustice, qu'ils en eussent aucune connoissance: & qu'autrement il feroit contre raison, & leur dóna l'exemple. N'aués vous pas bien sceu (fit il) que l'Euesque de Bretaigne a tenu par l'espace de sept ans, le Comte de Bretaigne, en sentence d'excommuniment, & toutesfois pource que c'estoit a tort, il a esté absous en Court de Romme ? Ainsi donc, si ie l'eusse contraint de se faire absoudre des la premiere annee, force lui eust esté qu'il eust baillé a l'Euesque de Bretaigne, ce qu'il demandoit ; & en ce faisant ie lui eusse fait grief & tort.

CHAP. LXXXIII.

Combien lui estoient en horreur les blasphemes, & comme il faisoit punir les blasphemateurs.

IE demourai en sa compagnie par l'espace de vingt & deus ans, mais onques en ma vie pour quelque courrous qu'il

euſt, ne lui ouis iurer ne blaſphemer Dieu,ne ſa digneMere:mais quant il vouloit affermer quelque choſe, il diſoit: Vraiement il eſt ainſi, Vraiement il ne va pas ainſi: & le monſtra bien Outre-mer, quant il ne voulut iamais renier Dieu, au cas qu'il faudroit la foi baillee au Soudā, quant il eſtoit priſonnier, ainſi qu'aués entendu ci deuant. Tous ceus qu'il pouuoit attaindre d'auoir fait aucun villain ferment,ou renier Dieu,&les ſaints,il les faiſoit griefuement punir.

Ie vi vne fois a Ceſaree, Outre-mer, qu'il fit eſchaller vn Orfeure,en braies & chemiſes mout villainement, & a grand deshonneur,pour auoir blaſphemé Dieu. Et depuis qu'il fut retourné d'Outremer, il fit bruſler, & merquer a fer chaut le nés & la balieure d'vn Bourgeois de Paris,pour vn blaſpheme qu'il auoit fait. Et ai oui dire au Roi, de ſa propre bouche, qu'il euſt voulu auoir eſté ſeigné d'vn fer tout chaut, & il euſt peu tant faire, qu'il euſt oſté tous les blaſphemes, & iuremens de ſon Royaume. Iamais ie ne lui ouis nommer, ni appeller le Diable, ſi ce n'eſtoit quant il liſoit quelque liure, qu'il le lui falluſt nommer par exemple; qui eſtoit vne choſe grandement vertueuſe a vn Roi.que pleuſt a Dieu que tous les autres Seigneurs le reſſemblaſſent en cela: car ie voi qu'on ne ſçait pas dire trois mots, que le nom du Diable n'y ſoit en-

tre

trelaſſé.

CHAP. LXXXIIII.

De ſa charité enuers les pauures: & autres choſes à ce meſme propos.

IL eſtoit ſi charitable enuers les poures, que chacun en auoit grande admiration. Par tout la ou il alloit en ſon Royaume, il viſitoit les poures Egliſes, les Malladeries & Hoſpitaus, & s'enqueroit des poures Gentilſ-hommes, & des poures Femmes vefues, & poures filles a marier, & leur donnoit largement de quoi viure. Il y auoit communement vi. xx. poures, qui eſtoient repeus par chacun iour en ſa maiſon, quelque part qu'il fuſt: & au temps de Careſme il en auoit douze vingts, & leur faiſoit donner de ſes propres viandes qu'il mangeoit: & plusieurſfois l'ai veu moi-meſmes, qu'il ſeruoit les poures, & leur donnoit a boire. Et quant ſe venoit aus Feſtes annuelles, le iour des vigiles, auant qu'il beuſt ne mangeaſt, il les ſeruoit a table; & apres le repas, il leur donnoit certaine ſomme de deniers; & vous aſſeure qu'il eſtoit ſi grand aumoſnier, & donnoit ſi largement aus poures, qu'il y eut aucuns de ſes familiers, qui murmuroient de ce qu'il faiſoit ſi grans dons & aumoſnes: mais le bon Roi leur reſpondit, qu'il aimoit mieus faire grans & exceſſifs deſpens, a faire des aumoſnes, qu'en boubans & vanités mondaines.

Toutesfois quelques aumosnes qu'il fist, ne laissoit il pas a faire grande & large despense en sa maison, & telle qu'il appartenoit a tel Prince; en sorte qu'aus Parlemens & estats, qu'il tenoit a faire ses noueaus establissemens, il faisoit seruir tous les Cheualiers, & autres, en plus grand' abondance, & plus exquisement, que iamais n'auoient fait ses predecesseurs.

Il me demanda vn iour, si ie lauois point les piés aus poures, le iour du Ieudi absolu: & ie lui respondi que non, & que il me sembloit que cela n'estoit point hôneste. Adonc le bon Roi me dit, ha Sire de Ionuille, vous ne deués pas auoir en desdain, ce que Dieu a fait pour nostre exemple, qui les laua a ses Apostres, lui qui estoit leur maistre, & sans nulle comparaison plus digne qu'eus. Et croi que bien a tard feriés vous ce que le Roi d'Angleterre, qui ores est, fait; car a celui iour du Ieudi saint, il laue les piés aus Ladres, & puis les baise.

CHAP. LXXXV.

De plusieurs Eglises & Monasteres, qu'il a fondees & dotees, comme il conferoit les benefices.

IL fit faire & edifier plusieurs Eglises & Monasteres; c'est assauoir, Reaumont, l'Abbaye de saint Anthoine lés Paris, l'Abbaie du Lis, l'Abbaie de Malborson, & plusieurs autres religions de Iacobins,

&

& Cordeliers. Il fit semblablement faire la maison-Dieu de Pontoise, celle de Vernoul, la maison des Quinze-vingts de Paris, & l'Abbaie des Cordeliers de saint Clou, que madame Ysabeau sa sœur fonda a sa requeste.

Les benefices des Eglises qui escheoient a sa donaison, auant qu'il en voulust pouruoir aucun, il s'enqueroit a bonnes personnes, de l'estat & condition de ceus qui les demandoient, pour sçauoir s'ils estoient clercs, & lettrés : & ne vouloit iamais que ceus a qui il donnoit les benefices, en tinssent plus qu'a leur estat n'appartenoit: & ne les donnoit que par grand conseil de gens de bien.

CHAP. LXXXVI.

De la bonne iustice qu'il faisoit faire; & des bonnes Ordonnances, dignes d'estre veues, qu'il fit publier par son Royaume : & du grand bien qui aduint en France, au moyen de la bonne Iustice qu'il y faisoit exercer.

IL estoit si doiturier, qu'il ne reffusoit iamais iustice a ceus qui la lui demandoient; & estoit sa principale cure de bien regler ses Iuges, & iusticiers, & oster du tout les abus qui se faisoient en iustice. A cette cause, il fit vn tresbel Edit, sur le reglement de ses officiers; lequel i'ai voulu inserer a mon histoire, pour donner vouloir aus Rois de France, qui seront

apres lui, de le faire obseruer & garder, selon sa teneur, qui est telle.

NOus Loys par la grace de Dieu Roi de France, Establissons que tous nos Baillifs, Preuosts, Maires, Iuges, Receueurs, & autres, en quelques offices qu'ils soient, que chascun d'eus doresnauant fera serment, que tant qu'ils seront exerçans lesdits offices, ils feront droit & iustice a vn chascun, sans auoir aucune acception de personnes, tant a poures, comme a riches, & a l'estranger, comme au priué; & garderont les vs, styles, & coustumes, qui sont bonnes & approuuees. Et si par aucun d'eus est fait au contraire de leur serment, nous voulons, & expressement enioignons, qu'ils en soient punis, en biens & en corps, selon l'exigence des cas. La punition desquels nos Baillifs, Preuosts, Iuges, & autres officiers, nous reseruons a nous, & a nostre connoissance: & a eux, de leurs inferieus & suiets. Nos Tresoriers, Receueurs, Preuosts, & Auditeurs des comptes, & autres officiers & entremetteurs de nos finances, iureront que bien & loyaument ils garderont nos Rentes & Dommaines, auec tous & chascuns nos droits, libertés, & préeminances: sans laisser, ne souffrir en estre rien soustrait, osté ni amenuisé. Et auec ce qu'ils ne prendront, ne laisseront prendre, eus ne leurs gens & commis au-

cuns

cuns dons, ne presens qu'on leur veuille faire, a eus, n'a leurs femmes & enfans, n'a autres, pour & en leur faueur. Et si aucun don en est receu, qu'ils le feront incontinent, & sans delai rendre & restituer. Et semblablement qu'ils ne feront faire aucuns dons, ne presens, a aucunes personnes, dont ils soient suiets, pour quelque faueur ou support. Et auec ce iureront, que là ou ils sçauront, & connoistront aucuns officiers, sergens, ou autres qui soient rapineurs, abuseurs, en leurs offices, parquoi ils doiuent perdre leurs dits offices, & nostre seruice, qu'ils ne les soustiendront, ne celeront, par faueur, promesse, ni autrement. Ains qu'ils les puniront, & corrigeront, selon que le cas le requerra, en bonne foi & equité, & sans aucune haine ne rancune. Et voulons, iaçoit ce que lesdits sermens soient prins deuant nous, que ce nonobstant, ils soient publiés deuant les Clercs, Cheualiers, Seigneurs, & toutes autres gens de commune: afin que mieus & plus fermement ils soient gardés, & qu'ils ayent crainte d'encourir le vice de pariure: nompas seulement pour la crainte & punition de nos mains, & de la honte du monde: mais aussi de la peur & punition de Dieu. Et apres nous prohibons & deffendons, a tous nosdits Baillifs, Preuosts, Maires, Iuges, & autres nos officiers, qu'ils ne iurent, ne dient aucune parole de

Dieu, de ſa digne Mere, & benoiſts Saints & Saintes de Paradis: & a ſemblable qu'ils ne ſoient ioueurs de dés, ne frequentans les Tauernes & Bourdeaus, ſur peine de priuation d'office, & de punition, telle qu'au cas appartiendra. Nous voulons auſſi, que toutes les folles femmes de leurs corps, & communes, ſoient miſes hors des maiſons priuees, & ſeparees d'auec les autres perſonnes, & qu'on ne leur louëra, n'affermera aucunes maiſons, ne habitations, pour faire & entretenir leur vice, & peché de luxure. Apres ce, nous prohibons & deffendons, que nuls de nos Baillifs, Preuoſts, Iuges, & autres officiers, & adminiſtrateurs de iuſtice ne ſoient tant hardis, d'acquerir ni acheter par eus, ne par autres, aucunes terres, ne poſſeſſions es lieus dont ils auront la iuſtice en main, ſans noſtre congé, licence, & permiſſion: & que ſoions premierement acertenés de la choſe: & ſi au contraire le font, nous voulons & entendons, leſdittes terres & poſſeſſions, eſtre confiſquees en noſtre main. Et au ſemblable, ne voulons que nos deſſuſdits officiers, ſuperieurs, tant qu'ils ſeront en noſtre ſeruice, marient aucuns de leurs fils, filles, ni autres parens qu'ils ayent en leurs bailliages & reſſorts, ſans noſtre congé eſpecial. Et tout ce deſdits mariages & acqueſts deffendus, n'entendons point auoir lieu, entre les autres iuges & officiers infer

ferieurs, ni entre autres mineurs d'office. Nous deffendons aussi, que Baillif, Preuost, n'aucun autre, ne tienne trop grand nombre de Sergens, ni de Bedeaus, en façon que le commun peuple ne soit greué. Nous deffendons pareillement, que nuls de nos suiets, ne soient prins au corps, ni emprisonnés pour leurs dettes personnelles, fors pour les nostres, & qu'il ne soit leuee aucune amende sur nosdits suiets, pour sa dette. Auec ce, nous establissons, que ceus qui tiendront nos Preuostés, Vicomtés ou autres nos offices, qu'ils ne les puissent vendre ne transporter a autre personne, sans nostre congé. Et quant plusieurs seront compagnons en vn office, nous voulons que l'vn l'exerce pour tous. Nous deffendons aussi qu'ils ne dessaisissent homme de saisine qu'il tienne, sans connoissance de cause, ou sans nostre especial commandement. Et ne voulons qu'il soit leué aucunes exactions, pilleries, tailles, ne coustumes nouuelles. Aussi nous voulons que nos Baillifs, Preuosts, Maires, Vicomtes, & autres nos officiers, qui par aucun cas seront mis hors de leurs offices & de nostre seruice, qu'ils soient, apres ce qu'ils seront ainsi deposés, par quarante iours residens au païs desdittes offices en leurs personnes, ou par Procureurs especial : afin qu'ils respondent a ceus qui viendrõt nouuellement ausdites offices, a ce qu'ils

leur voudront demander de leurs meffaits,& de leurs plaintes.

Par lesquels establissemens ci dessus, le Roi amanda grandement son Royaume, tellement que chacun viuoit en Paix & tranquillité. Et deués sçauoir qu'au temps passé, l'office de Preuost de Paris se vendoit au plus offrant : dont il aduenoit que plusieurs pilleries, & malefices estoient commis : & estoit totalement iustice corrompuë par faueurs, dons, & promesses, dont le commun peuple, n'osoit habiter au Royaume de France: en sorte qu'il estoit presque vague. Et souuentesfois n'y auoit il aus plaits de la Preuosté de Paris, que dix personnes au plus, pour les iniustices, & abusions que l'on y faisoit. Pourtant ne voulut plus le Roi, que la Preuosté fust venduë, ains estoit office qu'il donnoit a quelque grand sage homme, auec bons gages : & fit abolir toutes les mauuaises coustumes, dont le poure peuple estoit greué au parauant: & fit enquerir par tout le païs, ou il pourroit trouuer quelque bon iusticier: & lui en fut amené vn qu'on appelloit Estienne Boyleau, auquel il donna l'office de Preuost de Paris : lequel depuis se gouuerna tressagement audit office, en sorte qu'il n'y auoit larron, ni autre malfaiteur, qui osast demourer en Paris, que tantost il ne fust pendu, ou puni a la rigueur de Iustice, selon la qualité du delit.

CHAP

CHAP. LXXXVII.

L'instruction qu'il bailloit à ses Enfans.

LE Roi auant que s'aller coucher, le plus souuent, faisoit venir ses enfans deuant lui, & leur recordoit les beaus faits & dits des Rois, & autres Princes anciens : & leur disoit qu'ils les deuoient retenir, pour y prendre exemple. Et pareillement leur monstroit les faits des mauuais Hommes, qui par luxures, rapines, auarices, orgueils, auoient perdu leurs terres & seigneuries: & les enhortoit d'en auoir souuenance, afin de ne faire comm'eus.

CHAP. LXXXVIII.

De l'accord qu'il fit auec le Roi d'Angleterre; & qui le mouuoit a cela faire.

DVrant le temps que le Roi S.Loys menoit telle sainte vie, il moienna de faire venir en France le Roi d'Angleterre, sa femme, & leurs enfans, pour faire Paix & accord entr'eus. Ce que les gens de son cõseil, lui empeschoient tousiours de faire, & lui disoient: Sire, nous sommes grandement esmerueillés, comme vous voulés consentir, a bailler au Roi d'Angleterre, si grand' partie de vostre terre, que vous & vos predecesseurs aués acquise sur lui, & par ses meffaicts : & nous semble que vous n'en estes pas bien aduerti, car le Roi d'Angleterre ne vous en

ſçaura ne gré ne graces. Et le Roi leur reſpondoit, qu'il ſçauoit bien que le Roi d'Angleterre, & ſon predeceſſeur, auoient iuſtement & a bon droit perdu les terres qu'il tenoit, & qu'il n'entendoit leur rendre aucune choſe, aquoi faire il fuſt obligé : mais il faiſoit ſeulement, pour entretenir Paix & vnion, entr'eus & leurs enfans, qui eſtoient couſins germains: & penſe, faiſoit il, qu'en ce faiſant ie ferai treſbien : car en premier lieu, ie ferai Paix auec le Roi d'Angleterre, & ſecondement ie le ferai mon Homme lige, qu'il n'eſt encores, car il ne m'a fait aucun hommage.

CHAP. LXXXIX.

De la Paix & accord que le Roi moyennoit, tant enuers les Princes & Seigneurs de ſon Royaume, comme enuers ſes voiſins: & de la reſponſe qu'il fit à ſon Conſeil, qui le vouloit empeſcher de cela faire.

ET deués ſçauoir, que le roi S. Loys fut le Prince du monde, qui plus ſe trauailla a mettre Paix entre ſes ſuiets: & par eſpecial, entre les Princes & Seigneurs de ſon Royaume, & des voiſins. Il fit la Paix, apres noſtre retour d'Outre-mer, entre le Comte de Chaſlons mon oncle, & le Comte de Bourgoigne ſon fils, qui auoient grand' guerre enſemble. Et pour faire ledit accord, il enuoia pluſieurs gens de ſon conſeil, iuſques en Bourgoigne, a ſes

deſp

despens, iusques a ce que le traitté de paix fut conclud. Pareillement il mit d'accord le second Roi Thibaut de Nauarre, auec les Comtes de Chaslons, & de Bourgoigne, qui faisoient grand' guerre l'vn contre l'autre: & le fit a ses propres despens.

Apres qu'il eut faitte la paix, entre les Princes dessusdits, il s'esmeut vne grand' guerre, entre le Comte Thibaut de Bar, & le Comte de Luxembourg, qui auoit sa sœur a femme: lesquels se combatirent l'vn l'autre main a main, dessous Pigni, & print prisonnier le Comte de Bar, le Comte de Luxembourg, apres gaigna le Chasteau de Lignei, qui estoit au Comte de Luxembourg, acause de sa femme. Et pour faire la Paix, le Roi y enuoia monsieur Perron le Chambellan, qui estoit l'homme du mõde, en qui il croioit plus: & tant si trauailla le Roi, qu'il les appointa.

Les gens de son grand Conseil le reprenoient aucunesfois, pource qu'il prenoit ainsi grand' pene a appaiser les estrãgers, & qu'il faisoit mal qu'il ne les laissoit guerroier, & que les appointemens s'en feroient mieus apres. A quoi leur respondit le Roi, qu'ils ne disoient pas bien: car disoit il, si les Princes & grans Seigneurs qui sont voisins de mon Royaume, voioient que ie les laissasse guerroier les vns aus autres, ils pourroient dire entr'eus que le Roi de France, par sa

malice nous laisse guerroier; & pource pourroient ils auoir haine a moi, & me pourroient venir courir sus, dont mon Royaume pourroit beaucoup endurer: & d'auantage, ie pourrois encourir l'ire de Dieu, qui dit: que benoist est celui qui s'efforce de mettre vnion & concorde, entre les discordans. Et vous asseure, que pour le bien & iustice que les Bourgoignons & Lorrains voioient au Roi, ils l'aimoient tant, & lui obeissoient, qu'ils furent tous contans de venir plaider deuant lui des discords qu'ils auoient les vns contre les autres, & les y vi venir plusieursfois a Paris, a Reims, a Melun, & ailleurs, là ou le Roi estoit.

CHAP. XC.

Comme Charles Duc d'Aniou, & frere du Roi, par le moyen des Papes Vrbain & Clement, fut Roi de Sicile: & comme Manfroi fut tué en vne bataille.

COmme le Roi S. Loys viuoit en cette felicité, le Pape Vrbain enuoia ses Ambassadeurs par deuers lui, le priant qu'il lui enuoiast son frere Charles, Duc d'Anjou: auquel il donneroit le Royaume de Sicile, que Manfroy bastard de l'empereur Federic, tenoit & occupoit cõtre sa volonté. Au moien dequoi le Roi, par l'aduis & deliberation de son conseil, dressa vne grosse armee, & la bailla a son frere Charles; lequel embarqué a Marseille

le,vint a Romme,ou il fut honorablemét receu du Pape Clement,succesieur d'Vrbain, & fut couronné Roi du Royaume de Sicile;a la charge toutesfois de quarãte mille ducats de pension, qu'il feroit tenu de payer chacun an au Siege apostolique. Apres qu'il eut seiourné par aucune espace de temps a Rome,prenant congé du Pape, marcha auec toute son armee droit a son ennemi Manfroy, auec lequel il cõbatit, & fut le conflit bien dur d'vn costé & d'autre: mais finablement Charles demoura vainqueur, & fut tué Manfroy en la bataille.Parquoi Charles iouit du Roiaume de Sicile;mais ce ne fut pas pourtãt sans beaucoup d'autres empeschemens, & guerres qu'il lui conuint faire en Apulie: desquelles ie ne ferai point mention ici, delaissant la matiere a ceus qui escriront les faits & gestes dudit Charles, qui sont assés grands pour remplir vn volume.

CHAP. XCI.

De la bonne vie du Roi S.Loys, & combien il a eu d'enfans: & comme ils ont esté pourueus.

LE Roi S. Loys perseueroit tousiours de bien en mieus, en sainteté & bonne iustice: en sorte que sa renommee voloit par tout le monde,&n'y auoit Roi ne Prince,qui ne desirast auoir son amitié: il auoit mise telle Police par tout son Roy-

aume, que ses suiets viuoient en grand' tranquilité; & brief, il n'auoit rien omis a faire en son Royaume, ni en la Terre sainte, qui ne fust digne d'vn tresiuste, & tressaint Roi; en maniere que les Turcs & Sarazins mesmes, pour les saintes euures qui estoient en lui, le tenoient & reputoient saint Homme. Et non seulement florissoit il en son Royaume, en le bien gouuernant; mais encores en sa maison, il estoit tresheureus, car il eut de Madame Marguerite sa femme cinq fils: dont les quatre estoient viuans, Phelippe le premier, qui succeda a la couronne: Pierre, qui fut Comte d'Alançon: Robert qui fut Comte de Clermont en Beauuoisin: Ian, qui fut surnommé Tristan, comme ie vous ai conté, & fut Comte de Neuers, & Loys qui mourut ieune. Pareillement il eut de sadite espouse, quatre filles. c'est a sçauoir, Blanche qui fut femme du Roi de Castille: Ysabeau qui fut mariee au Roi de Nauarre: Marguerite qui fut femme du Comte de Breban; & Agnes femme du Duc de Bourgoigne.

CHAP. XCII.

Comme le Roi S. Loys ayant receu vne Ambassade des Seigneurs de la Terre-sainte, entreprint de rechef d'y aller: & comme il manda les Seigneurs de France. Qui furent ceux qui se croiserent auec lui: & de ce qu'il fit premier que s'en aller.

Com.

COmme le Roi S. Loys estoien en cette heureuse vie, & tenant son peuple en paix, ayant mis fin a toutes ses entreprises, comme si le temps de sa mort s'approchoit, vindrent vers lui les Ambassadeurs des Seigneurs & Barons de la Terre-sainte, ensemble les Ambassadeurs du Pape; lesquels lui remontrerent l'estat & la desolation des poures Chrestiens qui estoient Outre-mer: lui suppliant, & enhortant d'entreprẽdre de rechef la guerre contre les Infideles, & faire le voiage de la Terre-sainte. Et le Roi, qui de sa propre & liberale volonté, se consentoit a la guerre, ne fut pas malaisé a estre persuadé: ains respõdit aus Ambassadeurs, qu'en bref il dresseroit son armee, pour passer la Mer: pour aller secourir les Chrestiens, & recouurer ce qu'ils auoient perdu.

Le Caresme apres qu'il eut faitte la response aus Ambassadeurs, desirant accomplir sa promesse, il manda tous les Barons de son Royaume, pour venir a lui a Paris; & enuoia pareillement a moi a Ionuille, dont ie me cuidai assés excuser, pour vne fieure quarte que i'auois: mais il me manda qu'il auoit assés gens, qui sçauoient donner guarison de fieures quartes; & que ie ne fisse faute de venir a Paris: ce que ie fi: mais onques ne sceus entendre de lui pourquoi il nous auoit ainsi mandés. Si m'aduint que le iour de la feste nostre Dame Mars, ie m'endormi

a matines, & en mon dormant me fut aduis, que ie voiois le Roi a genous deuant vn autel, & qu'il y auoit plusieurs Prelats deuant lui, qui le reuestoient d'vne Chasuble rouge, qui estoit de Sarge d'Arras. Et tantost que ie fu esueillé, ie racontai ma vision a vn mien Chappelain, qui estoit tressage homme: lequel me dit que le Roi se croiseroit le lendemain. & ie lui demandai comme il le sçauoit; & il me respondit qu'il le sçauoit par mon songe. & que la Chasuble rouge que ie lui voiois mettre sus, signifioit la Croix de nostre Seigneur Iesus Christ, laquelle fut rouge de son precieus sang, qu'il respandit pour nous, & ainsi que la Chasuble estoit de Sarge d'Arras, qu'aussi la croisee seroit de petit exploit, ainsi qu'il disoit que ie verrois le lendemain.

Or aduint que le lendemain le Roi, & ses trois fils Phelippe, Ian, & Pierre se croiserent, pareillement se croisa le Roi de Nauarre, & plusieurs autres grands personnages; mais leur croisee fut de peu d'effet, ainsi que mon Prestre m'auoit predit. Apres que le Roi S. Loys fut croisé, il me pressa fort de me croiser, & entreprendre le chemin du pelerinage de la Croix; & le me fit dire plusieurs fois par le Roi de Nauarre: mais ie leur respondi, que tandis que i'auois esté Outre-mer au seruice de Dieu, que les officiers m'auoient trop greué & affollés mes suiets, tant

qu'ils

qu'ils en estoient si apouris, qu'il ne seroit iamais qu'ils ne s'en sentissent. A cette cause ie m'excusai enuers le Roi, de prendre la Croisee; car ie voiois bien a veuë d'œil, que si ie me metois au voiage, que ce seroit au grand dommage & totale destruction de mes poures suiets, & que Dieu auoit abandonné son corps a mort cruelle, pour sauuer son peuple.

Depuis i'ai oui dire a plusieurs, que ceus qui lui conseillerent l'entreprinze de la Croix, firent vn tresgrand mal: car tandis qu'il fut au Royaume de France, tous ses suiets & voisins viuoient en paix, & regnoit iustice: mais incontinent qu'il en fut dehors, tout commença a decliner, & empirer. Et d'auantage, le bon Roi estoit aagé de soixante & dix ans, ou enuiron: a raison dequoi, il estoit si foible, & debilité de sa personne, qu'il ne pouuoit souffrir, ni endurer le harnois sur lui: & si ne pouuoit estre longuement a Cheual: & fallut que ie l'apportasse vne fois entre mes bras, depuis la maison du Comte d'Auxerre, iusques aus Cordeliers.

Apres la Croisee ainsi faitte, il fut deliberé quel chemin deuoit tenir le Roi; & par aduis de son conseil fut conclud, que il iroit premierement descendre a Tunes: car le Roi d'icelle terre auoit enuoyé ses Ambassadeurs par deuers le Roi S. Loys, par lesquels lui fit entendre l'affection qu'il auoit de connoistre la Foy de Iesus

Chrift, & icelle confeffer, fi loifiblement faire le pouuoit, par le confentement des Barons de fon païs. Parquoi le roi S. Loys, prenoit efpoir d'attirer a foi, & a la Foy Euangelique, icelui Roi de Tunes. A cette caufe le Roi fit apprefter fes Nauires, & tout fon equipage de Mer, a Marfeille: & aiant fait fon teftament, & delaiffé le gouuernement de fon Royaume, a meffire Simon de Nefle, a meffire Matthieu comte de Vendofme, & a l'Abbé de S. Denis, s'embarqua audit Marfeille, auec fes trois fils, le premier iour du mois de Mars, l'an de grace, Mil deus cens LXIX.

CHAP. XCIII.

Comme le Roi eftant arriué au port de Carthage, print la ville d'affaut: & comme, eftant audit lieu, la Pefte fe mit en fon Camp: de la maladie du Roi, & des bons enfeignemens qu'il bailla a Monfieur Phelippes, fon fils aifné: et de la mort du Roi S. Loys.

DV chemin qu'il fit pour aller a Tunes, ne des aduentures qu'il eut fur la Mer, ie n'en efcrirai rien ici: pource que ie n'y eftois pas, & mon intention eft de ne raconter en mon hiftoire aucune chofe, de laquelle ie ne fois bien certain.

Nous

Nous dirons donc, que le Roi & toute ſon armee vindrent iuſqu'au Port deCarthage, ou ils deſcendirent, & print terre ferme: & apres quelques batailles, tant par Mer, que par Terre, Carthage fut prinſe d'aſſaut, & entra le Roi dedans, & ſon oſt: & combien qu'il euſt grand vouloir d'aller a Tunes, toutesfois il voulut ſeiourner a Carthage, attendant le Roi de Sicile ſon frere, qui deuoit arriuer, a tout groſſe trouppe de gend'armerie. Ce pendãnt qu'il ſeiournoit, a cauſe de la corruption de l'air, & des eaux pourries, la peſte ſe mit en l'oſt du Roi, dont pluſieurs moururent, & par eſpecial Ian Triſtan Comte de Neuers, & le Legat du Pape. Durant le cours de cette maladie, il print vn flus de ventre au Roi, & a monſieur Phelippe ſon fils, auec les fieures quartes. Et connoiſſant le bon Roi, que l'heure de ſa mort approchoit, eſtant couché au lit, appella monſieur Phelippe ſon fils aiſné, auquel (comme a ſon hoir principal) donna pluſieurs beaus enſeignemens, que il lui commanda garder, comme par Teſtament: leſquels enſeignemens i'ai oui dire, que le Roi meſmes les voulut eſcrire de ſa main, auant que mourir: parquoi ie les ai voulu mettre ici, pour la bonne doctrine que ie trouue en eux; afin que les Princes, en les liſant, y puiſſent prendre exemple de bien viure.

BEau fils (fit le Roi) La premiere chose que ie te commande a garder, c'est que de tout ton cueur tu aimes Dieu : car autrement nul homme ne peut estre saué, & te garde bien de faire chose qui soit desplaisante a Dieu : car tu dois plustost desirer a souffrir toutes manieres de tourmens, que de pecher mortellement. Si Dieu t'enuoye aduersité, reçois la benignement, & lui en rends graces : & pense que tu l'as bien deserui, & que le tout te tournera a ton profit. S'il te donne prosperité, si l'en remercie humblement, &
» garde toi bien de t'enorgueillir:car lon ne
» doit pas guerroyer Dieu des dons qu'il
» nous fait. Confesse toi souuent:eslis confesseur idoine, qui soit preud'homme, & qui te puisse seurement enseigner a faire les choses qui te sont necessaires, & aussi celles dont tu te dois garder:&que tu sois tel que tes confesseurs,parens & familiers te puissent hardiment reprendre de ton mal que tu auras fait,& aussi a t'enseigner tes faits. Escoute le seruice de Dieu,& de nostre mere sainte Eglise,deuotement,de cueur, & de bouche : & par especial, a la Messe,depuis que la consecration sera faite, que tu sois sans bourder, ne caqueter a personne. Ayes le cueur dous & piteus aus poures,& a ceus qui sont en necessité & les reconforte, & aide en ce que tu pourras. Maintien & garde les bonnes coustumes de ton Royaume, & abaisse &

corrige les mauuaifes. Garde toi de trop grand' conuoitife: & ne mets pas fur ton peuple trop grans tailles & fubfides, fi ce n'eft pour la grand' neceffité de ton Royaume. Si tu as en ton cueur aucun malaife, di le incontinent a ton confeffeur, ou a aucune bonne perfonne, qui ne foit pas pleine de vilaines paroles: & ainfi pourras ton mal legerement porter, par le reconfort qu'il te dônera. Pren bien garde, que tu ayes en ta compagnie preud'gens & loyaus, qui ne foient point pleins de conuoitife, foient gens d'Eglife, de Religion, feculiers ou autres. Fui la compagnie des mauuais: & t'efforce d'efcouter les paroles de Dieu, & les retiens en ton cueur. Pourchaffe continuellement prieres, Oraifons, & pardons. Aime ton honneur. Garde toi de fouffrir aucun, qui foit fi hardi, de dire deuant toi, aucune parole, qui foit commencement d'efmouuoir aucun a peché, ne qui mefdie d'autrui derriere, ou deuant, par detraction. Ne fouffre dire aucune vilaine chofe de Dieu, de fa digne Mere, ne des Saints. Souuent regracie Dieu, des biens & de la profperité qu'il te donnera. Auffi fois droiturier & faifant iuftice a chacun, tant au poure, comme au riche: & a tes feruiteurs fois loyal, liberal, & roide de parole: a ce qu'ils te craignent, & aiment comme leur maiftre: & fi aucune controuerfe, ou action fe meut, enquiers toi iufques a la verité, foit tant

pour toi, que contre toi. Si tu es aduerti d'auoir aucune chose de l'autrui, qui soit certaine, soit par toi, ou par tes predecesseurs, fais la rendre incontinent. Regarde a toute diligence comment tes gens & suiets viuent en paix, & en droiture dessous toi, par especial es bonnes Villes, & Cités, & ailleurs. Maintien les franchises & libertés, telles que les Anciens ont gardees, & les tiens en faueur & amour : car pour la richesse & puissance de tes bonnes Villes, tes ennemis & aduersaires douteront de t'assaillir, & de mesprendre enuers toi: par especial, tes pareils, & tes Barons. Aime & honore toutes gens d'Eglise, & de religion : & garde bien qu'on ne leur oste leurs reuenus, dons, & aumosnes que tes Anciens leur ont laissés & donnés. On raconte du Roi Phelippe, mon ayeul, qu'vne fois vn de ses conseillers lui dit, que les gens d'Eglise lui faisoient perdre & amenuiser les droits, & libertés, mesmement ses iustices, & que c'estoit grand' merueilles comment il le souffroit ainsi: & le Roy mon ayeul, lui respondit, qu'il le croyoit bien : mais que Dieu lui auoit fait tant de biens & de gratuités, qu'il aimeroit mieus laisser aller son bien, que d'auoir debat aus gens d'Eglise. A ton pere, & a ta mere, porte honneur & reuerence, & garde de les courroucer, par desobeissance de leurs bons commandemens. Donne les benefices qui t'appartiendront, a bonnes per-

sonnes

ſonnes, & de nette vie: & ſi le fais par le conſeil de gens de bien. Garde toi d'eſmouuoir guerre contre homme Chreſtien, ſans grand conſeil, & qu'autrement tu n'y puiſſes obuier: & ſi tu as aucune guerre, garde les gens d'Egliſe, & ceus qui ne t'auront en rien meſfait. Si guerre & debat y a entre tes ſuiets, appaiſe les au pluſtoſt que tu pourras. Prens ſouuent garde a tes Baillifs, Preuoſts, & autres tes officiers, & t'enquiers de leur gouuernement: afin que ſi choſe y a en eus a repren dre, que tu le faces. Et fai que nul vilain peche ne regne en ton Royaume, meſmement blaſpheme, ni hereſie: & ſi aucun en y a, fais le tollir & oſter. La deſpenſe que tu feras en ta maiſon, fais qu'elle ſoit raiſonnable, & de meſure. Et te ſuppli, mon enfant, qu'en ma fin tu ayes de moi ſouuenance, & de ma poure ame, & me ſecoure par Meſſes, oraiſons, prieres, aumoſnes, & biensfaits par tout ton Royaume, & m'ottroye part & portion en tous les biensfaits que tu feras: & ie te donne toute benediction, que iamais pere peut donner a enfant. Priant a toute la Trinité de Paradis, le Pere, le Fils, & le ſaint Eſprit, qui te garde & defende de tous maus: par eſpecial de mourir en peché mortel: a ce que nous puiſſions vne fois, apres cette mortelle vie, eſtre deuant Dieu enſemble, a lui rendre graces & louanges ſans fin, en ſon Royaume de Paradis, Amen.

Quand le bon Roi S.Loys eut ainſi enſeigné & endoctriné monſieur Phelippe ſon fils, la maladie qu'il auoit, lui commença incontinent a croiſtre durement: & lors il demanda les ſacremens de S. Egliſe: leſquels lui furent adminiſtrés en ſa ferme memoire: & bien l'apparut: car quand on le mettoit en onction, & qu'on diſoit les ſept Pſeaumes, lui-meſmes reſpondoit les verſets deſdits ſept Pſeaumes, auec les autres qui reſpondoient au Preſtre, qui lui bailloit la ſainte onction. Et ai ouy depuis dire a monſieur le Comte d'Alançon ſon fils, qu'ainſi que le Roi approchoit de ſa mort, il s'efforçoit d'appeller les Saints & Saintes de Paradis, pour lui venir aider & ſecourir a ſon treſpas: & par eſpecial il inuoquoit monſieur Saint Iaques, en diſant ſon oraiſon, qui commence: Eſto domine. Monſieur ſaint Denis de France appella-il, en diſant ſon oraiſon: qui valloit autant a dire, comme, Sire Dieu, donne nous grace, de pouuoir deſpriſer & mettre en oubli, la proſperité de ce monde, en maniere que nous ne doutions nulle aduerſité. Madame ſainte Geneuiefue reclamoit il auſſi: & apres ſe fit mettre en vn lit couuert de cendres, & mit ſes mains ſur la poitrine, & en regardant vers le ciel, rendit l'ame a Dieu, a telle meſme heure que Ieſus rendit l'eſprit en l'arbre de la Croix. Et treſpaſſa de ce ſiecle en l'autre, le lendemain de la feſte S.

Barthelemi, au tres-grand regret de tout le monde.

Certes piteuse chose est, & digne de pleurer le trespassement de ce S. Prince, qui si saintement a vescu & gouuerné son peuple en repos & tranquillité; & tout ainsi que l'escriuain enlumine son liure pour estre plus beau, semblablement le saint Roi auoit enluminé & esclarci son Royaume, par grands aumosnes, & par plusieurs Eglises & monasteres qu'il a edifiees en son viuant, dont Dieu est aujourd'hui loué & honnoré nuit & iour.

Le corps du Roi S. Loys fut apporté a Paris: & de la fut conuoyé a tres-grand honneur iusques a Saint Denis: ou il fut enseueli, au lieu propre ou il auoit des pieça elleu sa sepulture. Auquel lieu, Dieu par ses prieres a depuis fait maints beaus miracles, comme nous dirons ci apres.

CHAP. XCIIII.

De plusieurs choses dignes de memoire, faites & dites par le Roy S. Loys, tant en son voyage d'Outre-mer, qu'en France: & comme il fut canonizé.

DE telle bonne vie fut le bon Roy, qu'il se confessoit tous les Vendredis a son prestre: & apres sa confession, il despouilloit ses espaules, & se faisoit battre par sondit prestre, a tout cinq petites chesnettes de fer, qu'il portoit dans vne boe-

te.Il porta fouuentesfois la haire,iufques en fa vieilleffe,qu'il la laiffa par l'admonneftement & confeil de fon Confeffeur:& au lieu d'icelle, encores portoit il fur la chair vne ceinture faite de poil de Bouc, qui eftoit tref-apre.Tous les iours il oyoit fa Meffe a note, & vne Meffe baffe de Requiem. Toufiours apres difner il fe repofoit en fon lit: & puis quand il eftoit leué, il difoit des Morts, auec vn de fes Chappellains: & puis Vefpres: & tous les foirs il oyoit fes Complies. Durant le temps que ie fu a fa compagnie, ie lui ai veu faire & dire plufieurs chofes dignes de memoire, tant Outre-mer que par deça, lefquelles i'ai voulu mettre en ce prefent liure:non feulement pour plus amplement remonftrer la vie du Saint Roi, mais auffi afin que fes faits & dits foient le moyen de bien viure a ceus qui liront cette Hiftoire.

Aduint vn iour que le ROI S.Loys ouyt dire beaucoup de bien de maiftre Robert de Sorbon,& que c'eftoit vn grand preud' homme: parquoi il le fit venir a lui, & le fit manger & boire en fa table: & vn iour que i'eftois affis aupres dudit maiftre Robert, nous commençafmes a parler lui & moi a confeil:quoi voyant le ROI nous reprint durement,nous difant: Vous faites tref-mal de parler ici en fecret: parlés haut, fit-il, afin que ne donnés foufpeçon a vos compagnons, que vous parlés d'eux

en

en mal. Car celui, disoit-il, qui est a table en bonne cópagnie, qui ha a dire quelque chose ioyeuse & plaisante, la doit dire que tout le monde l'entende: autrement si c'est chose d'importance, la doit taire, sans en parler.

Quand le bon Roi estoit a son plaisir, il me *faisoit* plusieurs questions, present maistre Robert: & vne fois entre les autres me demanda, Seneschal, or me dites la raison pourquoi c'est que preud'hôme vaut mieus qu'homme? Et lors commença noise entre maistreRobert & moi: & quand nous eusmes longuement debatu,le bon Roi dit sa sentence en cette maniere:Maistre Robert,ie voudrois bien auoir le nom de preud'homme: mais que ie fusse bien preud'homme, & le remanant vous demourast. Car preud'homme est si tres-grand' chose, & si bonne, qu'il remplit la bouche en le proferant. Au contraire,disoit le bon Roi, que mauuaise chose estoit l'autrui prendre:car le rendre estoit si tres-gref, que seulement a le nommer, il escorchoit la gorge, pour les deus R R qui y sont; lesquelles R R signifient les Rentes au Diable, qui tous les iours attire a lui ceux qui veulent rendre le Chasteau d'autrui: & bien subtilement le fait le Diable, car il seduit les vsuriers & rapineurs, & les esmeut de donner aus Eglises leurs vsures & rapines pour Dieu, ce qu'ils deussent rendre s'ils sçauent a

qui. Il me dit, estant sur ce propos, que ie disse, de par lui, au Roi Thibaut son fils, qu'il se prinst garde de ce qu'il faisoit, & qu'il n'encombrast son ame, cuidant estre quitte des grans deniers qu'il donnoit & laissoit a la maison des freres Prescheurs de Prouins: car le sage homme, tandis qu'il viuoit, deuoit faire tout ainsi que bon executeur d'vn testament. C'est assauoir que le bon executeur premierement, & auant autre œuure, il doit restituer & restablir les torts & griefs faits a autrui, par son trespassé: & du residu des biens du mort, doit faire les aumosnes aus poures de Dieu, ainsi que le droit escrit l'enseigne.

Le saint Roi estoit vn iour de Pentecoste a Corbeil, accompagné de bien trois cens Cheualiers, ou nous estions maistre Robert de Sorbon & moi: & le Roi apres disner descendit au prael dessus la chapelle, & alla parler au Comte de Bretaigne, pere du Duc qui a present est. Et deuant tous les autres Cheualiers, me print ledit maistre Robert par mon manteau: & me demanda en la presence du Roi, & de toute la noble compagnie: Assauoir mon, si le Roi se seoit en ce prael, & vous vous allassies assoir en son banc plus haut que lui, si vous seriés point a blasmer? Auquel ie respondi qu'ouy vrayement. Or doncques, fit il, faittes vous bien a blasmer, quant vous estes plus noblement & riche

richement vestu que le Roi: car vous vous vestés de plus fins draps, plus precieus, & plus riches que le Roi ne fait. Et ie lui di, maistre Robert, ie ne fais pas a blasmer (sauf l'honneur du Roi & de vous) car l'habit que ie porte, tel que le voyés, m'ōt laissé mes pere & mere, & ne l'ai point fait faire de mon authorité: mais au contraire est de vous, dont vous estes bien fort a blasmer, car vous qui estes fils de villain & de villaine, avés laissé l'habit de vos pere & mere, & vous estes vestu de plus fin camelin que le Roi n'est: & lors ie prins le pan de son sargot, & de celui du Roi: que ie ioignis l'vn pres de l'autre: & lui di: or regardés si i'ai dit verité? Et adonc le Roy entreprint a deffendre de parole maistre Robert, & lui couurir son honneur de tout son pouuoir, en monstrant la grand' humilité qui estoit en lui, & comme il estoit pitoyable a chascun. Apres ces choses, le Roi appella messeigneurs Phelippe pere du Roi, qui or est, & le Roy Thibault ses fils, & puis apres s'assist a l'huis de son oratoire, & mit la main a terre, & dit a ses deus fils, seés vous ci pres de moi, qu'on ne vous oye. Ha sire, firent ils, pardónés nous s'il vous plaist, il ne nous appartiēt pas de nous seoir si pres de vous. Et lors il me dit, Seneschal seés vous ci: ce que ie fi, & si pres de lui que ma robbe touchoit la sienne: & puis fit asseoir ses fils aupres de moi, & leur dit:

grand mal aués fait, quant vous qui estes mes enfans, n'aués fait au premier coup ce que ie vous ai commandé, & gardés que iamais il ne vous aduienne: & ils respondirent que non feroit il. Et lors il me va dire, qu'il nous auoit appellés pour se confesser a moi, de ce qu'a tort il auoit deffendu & soustenu maistre Robert contre moi: mais, fit il, ie le vi si tresesbahi, qu'il auoit assés mestier que ie lui secourusse, nonobstant que ne le fisse pas pour maistre Robert defendre, & ne le croyés pas aussi; car ainsi que dit le Seneschal, on se doit vestir bien honnestement, affin d'estre mieus aimé de sa femme, & aussi que vostre gent vous en prisera plus: & aussi dit le Sage, que lon se doit vestir en telle maniere, & porter selon son estat, que les preud'hommes du monde ne puissent dire, Vous en faites trop: ni aussi les ieunes gens, Vous en faites trop peu.

Le bon seigneur Roi estant vne fois griefuement malade a Fontaine-blandi, en Gastinois, dit a monsieur Phelippe son aisné fils: Beau fils, ie te prie que tu te faces aimer au Peuple de ton Royaume: car autrement i'aimerois mieus qu'vn Escossois vinst d'Escosse, ou quelque autre lointain estranger qui gouuernast le Peuple du Royaume bien & loyaument, que tu le gouuernasse mal a point, & en reproche.

Il m'appella vne fois, & me dit qu'il

vous

vouloit parler a moi: & en presence de plusieurs me dit:I'ai appelé ces freres religieus qui ci sont, pour vous faire vne question, de chose qui touche Dieu. Et lors addressant sa parole a moi, me dit en cette maniere:Seneschal,fit il,quelle chose est ce que Dieu? & ie lui respondi: Sire c'est si souueraine & bonne chose, que meilleure ne peut estre. Vrayement, fit il c'est moult bien respondu: car cette vostre response est escrite en ce liuret que ie tien en ma main. Autre demande vous fais ie, dit il, assauoir mon lequel vous aimeriés mieus, estre ladre, ou commettre vn peché mortel?&moi qui onques ne lui voulus mentir, lui respondi: que i'aimerois mieus auoir fait trente pechés mortels, qu'estre mezeau. Et quant les freres furent partis de là, il me rappella tout seullet, & me fit soir a ses piés: & me dit: comme aués vous osé dire ce qu'aués dit? Et ie lui respondi, qu'encores le disois-ie bien:& il me va dire,ha fol musart,vous y estes deceu! car vous sçaués que nulle si laide mezellerie n'est, comme d'estre en peché mortel:&l'ame qui y est du tout,est semblable au Diable d'Enfer. Et bien est vrai, fit il, car quant l'homme est mort, il est sain & guari de sa mezellerie corporelle: mais quant l'homme qui a fait peché mortel meurt, il ne sçait pas qu'il ait eu en sa vie telle repentance que Dieu lui vueille pardonner. Parquoi grand' peur

doit il auoir, que celle mezellerie de peché lui dure longuement, & tant que Dieu sera en Paradis. Pourtāt ie vous prie, dit il, que pour l'amour de Dieu premierement, puis pour l'amour de moi, vous restraignés ce dit en vostre cueur : & que vous aimés beaucoup mieus que mezellerie, & tous autres maus & meschefs vous vinssent au corps, que commettre en vostre ame vn seul peché mortel, qui est si infame mezellerie.

On lui racompta de mon frere sire Gilles de Bouyn, qui estoit vn Cheualier bien accompli, & qui sur toutes choses craignoit & aimoit Dieu, lequel il enuoya querir : & combien qu'il ne fust pas de France, si lui donna il la Connestablie du royaume, pource seulement qu'il le conoissoit dedié au seruice de Dieu.

Il me demanda vne fois, si ie voulois estre honnoré en ce monde present ; & en la fin auoir Paradis? Et ie respōdi qu'ouy, ie le voudrois bien ainsi. Gardés vous doncques, fit il, de faire ne dire aucune villenie a vostre escient : & ne desmantés iamais aucun de ce qu'il dira deuant vous, si ainsi estoit que ie n'y eusse honte & dommage, ou peché a le souffrir. Et disoit que souuentesfois de desdire aucun, suruiennent dures paroles, dont plusieurs se diffament, & s'entretuent, & que mille hommes en estoient morts.

Il auoit de coustume de nous en-
uoyer

uoyer les ſeigneurs de Nelle, de Soiſſons, & moi, ouyr les plaits de la Porte, qu'on appelle autrement, les Requeſtes du Palais a Paris: & puis il nous enuoyoit querir, & nous demandoit comme tout ſe portoit, & s'il y auoit aucuns qu'on ne peuſt depeſcher ſans lui. Et pluſieurs fois ſelon noſtre rapport, il enuoyoit querir les plaidoyans, & les contentoit, les mettant en raiſon & droiture.

En Eſté ſouuentesfois, apres qu'il auoit oüy Meſſe, il s'en alloit esbatre au bois de Vincenes, & ſe ſeoit au pied d'vn cheſne, & nous faiſoit aſſoir aupres de lui: & tous ceus qui auoient affaire a lui, venoient parler deuant lui ſeurement, ſans qu'ils euſſent empeſchemét d'aucun huiſſier. Et puis le Roi demãdoit a haute bouche: s'il y auoit aucun qui euſt partie: & s'il ſe preſentoit aucun, le Roi l'eſcoutoit, & donnoit ſa ſentence ſelon equité. Aucunesfois il commãdoit a monſieur Pierre de Fontaines, & a monſieur Geoffroi de Vilete, d'ouyr les parties, & leur faire droit. Auſſi i'ai veu pluſieurs fois que le bon Roi venoit au iardin de Paris, habillé d'vne cotte de Camelot, d'vn ſurcot de tiretaine, ſans manches, ayant vn manteau par deſſus de ſandal noir, & faiſoit eſtandre des tapis, & puis donnoit audience, & faiſoit iuſtice a tous ceus qui venoient deuant lui.

Le ſaint Roi monſtra ſa grand' loyauté,

au fait de monsieur Regnaut de Brie: lequel vn iour apporta vnes lettres au Roi, par lesquelles il monstroit que le Roi auoit donné aux hoirs de la Comtesse de Boulongne, qui puis n'agueres estoit morte, le Comté de Dampmartin, & les seaux d'iceiles lettres estoient tous brisés & cassés, en sorte qu'il n'en restoit autre chose que la moitié des iambes de l'image du Roy, & le chancel sur quoi le Roi auoit les pieds. Le Roi nous monstra lesdites lettres, qui estions de son Conseil, pour lui donner aduis de ce qu'il deuoit faire: & tous fusmes d'opinion qu'il n'estoit tenu de mettre iceiles lettres en execution. Et tantost il appella Ian Sarazin, son Chambellan, & lui dit qu'il lui baillast vne lettre qu'il lui auoit commandé faire: & quant il eut la lettre veuë, il regarda au seel qui y estoit, & au ramenant du seel des lettres dudit Regnaut, & nous dit: Seigneurs, voici le seel dequoi i'vsois auant mon partement du voyage d'Outre-mer, & ressemble ce demeurant de seel a l'impression du seel entier. Parquoi ie n'oserois, selon Dieu & raison, retenir le Comté de Dampmartin. Et lors il appella mondit sieur Regnaut de Brie, & lui dit: Beau sire, ie vous rens le Comté que vous demandés.

Le saint Roi, par la volonté de Dieu, faisoit tous les iours de beaus miracles a ceus qui le requeroient de bon cueur. Parquoi

quoi le Pape Boniface huitiesme de ce nom, estant aduerti des grans miracles qu'il faisoit, enuoya a Paris l'Arceuesque de Rouen, & vn Euesque auec lui, pour s'enquerir de la verité. Si s'en allerent a S. Denis en France, auquel lieu ils furent long temps, pour informer de la vie & des miracles du bon Roi S. Loys: durant lequel temps ils m'enuoyerent querir pour estre interrogué, & fu bien deus iours auec eus. Apres qu'ils eurent bien informé du tout, ils porterent l'enqueste a Rome. Laquelle veuë par le Pape, il Canoniza le roi S. Loys, & le coucha au nombre des Confesseurs, dont tout le monde eut tresgrand' ioye: & son lignage receut honneur perpetuel.

Apres que ces bonnes nouuelles furent apportees de Rome, que le roi S. Loys estoit Canonizé, le roi Phelippe son fils, donna & assigna iournee pour leuer le saint corps: & le leuerent l'Arceuesque de reims, messire Henri de Villiers Arceuesque de Lyon, & plusieurs autres Euesques le porterent, dont ie ne sçai le nom.

Quant il fut leué, frere Ian de Semoins le prescha deuant le peuple, & compta sa vie comme elle est ci deuant escrite: & par especial parloit souuent de la grand' Foy & loyauté que le roi S. Loys auoit tousiours gardee, mesmes aus Sarazins. Et tan tost que le sermon fut fini, le roi Philippe, & ses freres rapporterent le corps du

Roi leur pere, en ladite Eglise S. Denis: ou depuis il a fait, & fait tous les iours plusieurs miracles.

Et pour mettre fin a mon Histoire, ne veus mettre sous silence, ce qui m'aduint du Roi S. Loys. Vn iour moi estant a Ionuille, & en ma chappelle, il me fut aduis en dormant, que le saint Roy estoit deuant moi en vie, & me sembloit estre bien aise & ioyeus: & puis par vne grand' ioye que i'auois de le voir, ie lui disois: Sire, quant vous partirés d'ici, ie vous menerai loger en vne autre mienne maison, que i'ai a Cheuillon: & me sembloit alors que il me respondoit en riant: Sire de Ionuille, foy que doi a vous, ie ne me partirai pas si tost d'ici, puis que i'y suis. Et a l'heure ie m'esueillai: & ayant souuenance de mon songe, pense en moi, que c'estoit le plaisir de Dieu & de lui, que ie le logeasse en ma chapelle. Parquoi vn peu de temps apres, ie fis faire vn autel en l'honneur de Dieu & de lui, & y fondai vne messe perpetuelle par chacun iour.

Ie prierai les lecteurs de ce mien labeur, qu'ils vueillent prendre en bonne part tout ce que i'y ai escrit: vous assurant tout ce que i'afferme auoir veu estre veritable: & quant a ce que ie recite auoir ouy, ie le tien de gens dignes de croire.

FIN.

LA TABLE
du contenu en la presente Histoire.

*

D'vn

De

Fin de la Table.



